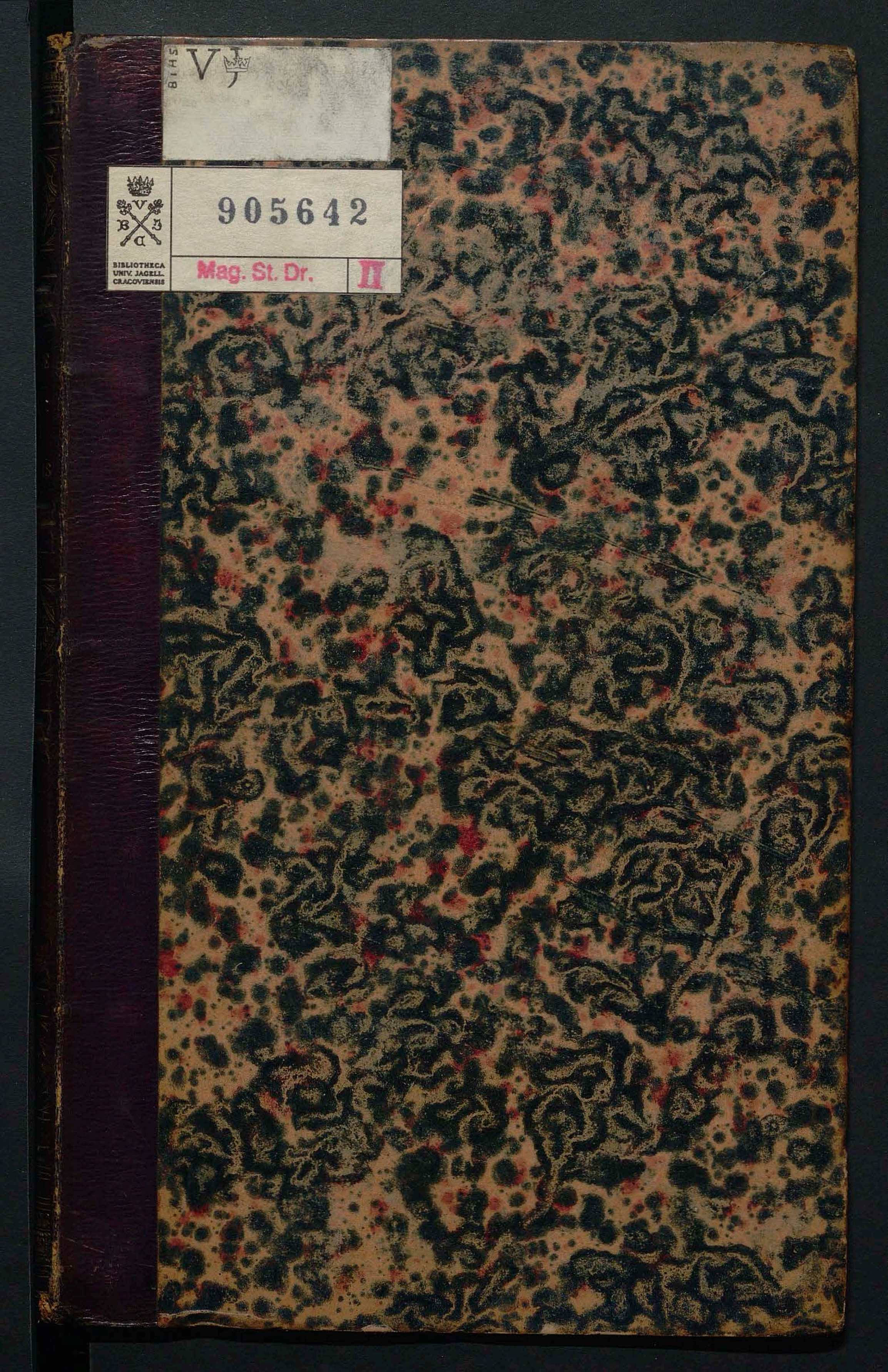
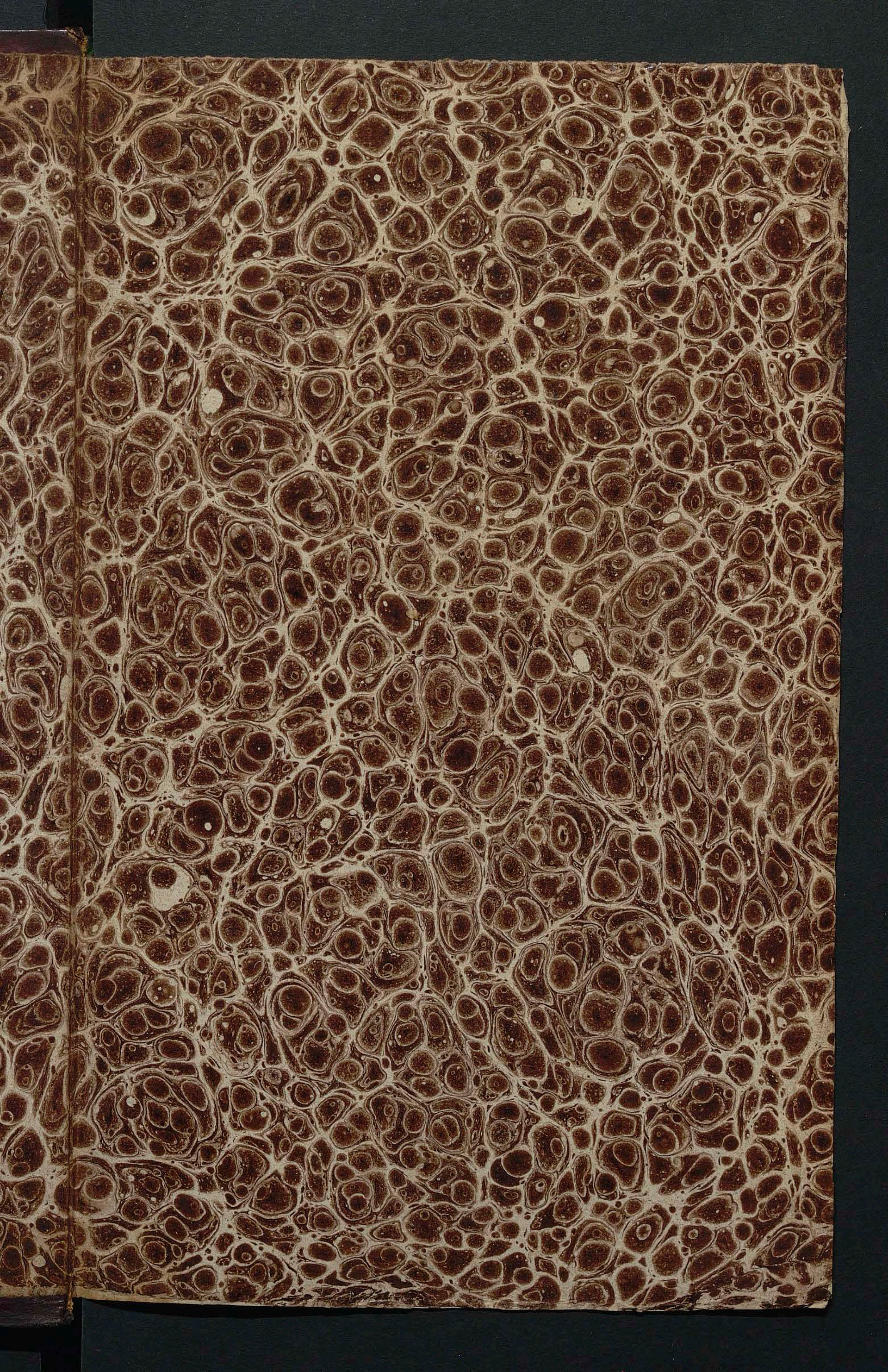
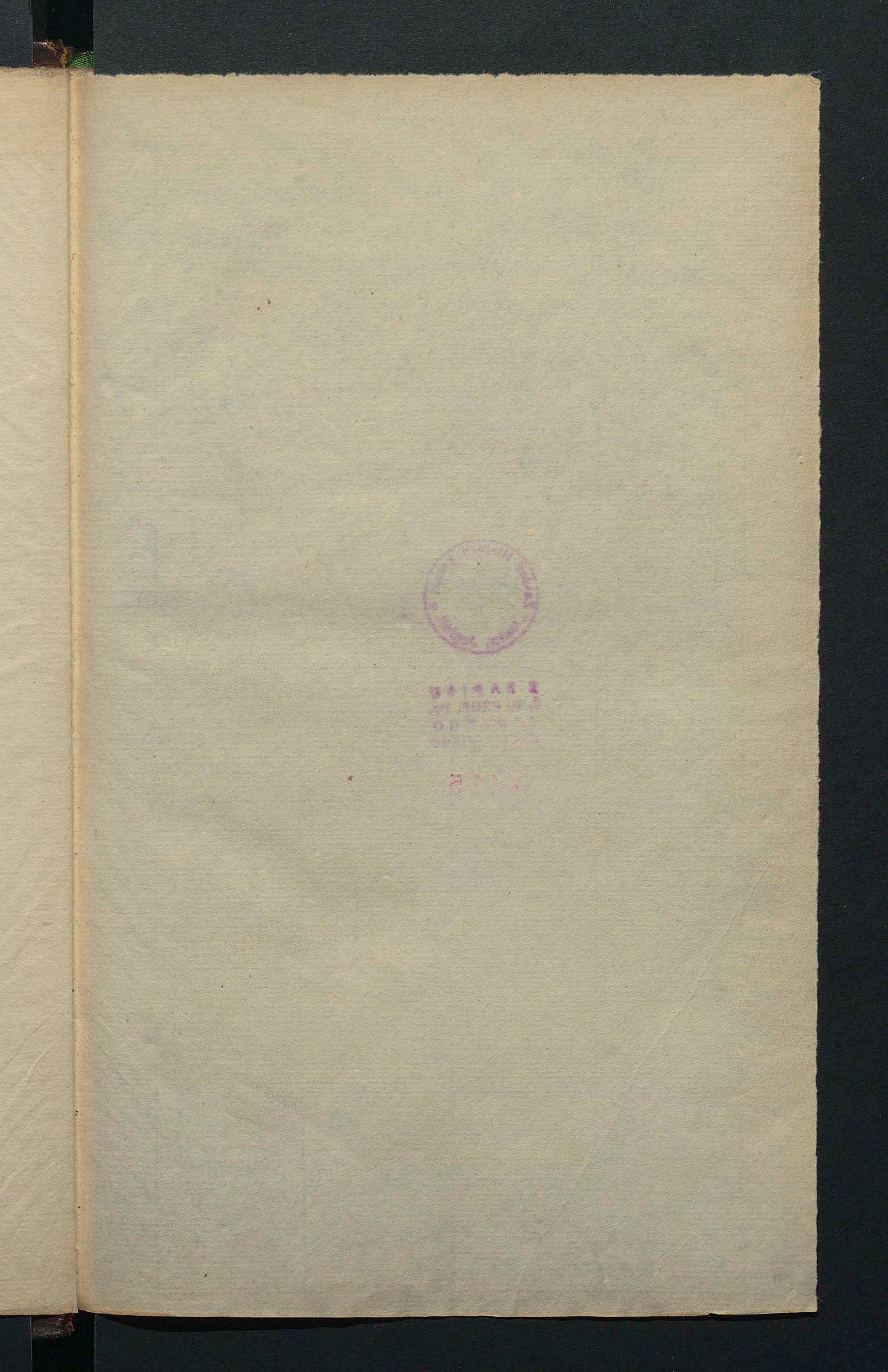


VJ
905642
BIBLIOTHECA
UNIV. JAGELL.
CRACOVIENSIS
Mag. St. Dr.
II


TURRIS FORTISSIMA VIRTUS
M. le Marquis
de Fortia
Rue de la Rochefoucaud, N.o 12.


V
B J
C
905642 II
Mag. St. Dr.







VOYAGE
DE
DEUX FRANÇAIS
DANS LE NORD DE L'EUROPE.

TOME QUATRIÈME.

VOYAGE

DE

DEUX FRANÇAIS

EN ALLEMAGNE, DANEMARCK, SUÈDE, RUSSIE ET POLOGNE,

FAIT EN 1790 — 1792.

TOME QUATRIÈME.

RUSSIE.

A PARIS,

Chez DESENNE, Imprimeur-Libraire, au ci-devant Palais-Royal, N°s. 1 et 2.

1796.



A LYON,
Chez MAIRE, rue Mercière.

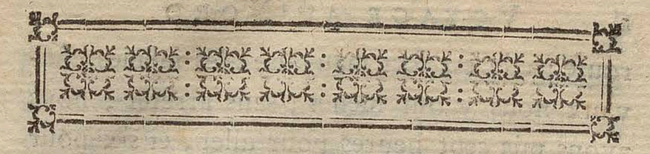
A MARSEILLE,
Chez ROULLET, au Cours.

A HAMBOURG,
Chez FAUCHE.

A STOCKHOLM,
Chez FYRBER.

A PÉTERSBOURG,
Chez GAY.

A MOSCOU,
Chez GAY.



VOYAGE DE DEUX FRANÇAIS DANS LE NORD DE L'EUROPE.

CHAPITRE PREMIER.

Environs de Moskou. Couvent de Trotzkoï. Koskova. Maisons impériales.

LES environs de Moskou sont fort agréables et très-peuplés ; il ne leur manque oit, pour être comparables aux plus beaux environs que nous connoissions, que d'être à une latitude plus méridionale de quelques degrés : un étranger curieux doit visiter le monastère suivant.

Couvent de Trotzkoï ou de la Sainte-Trinité, à soixante-trois verstes de Moskou, sur la route d'Archangel, commencé en 1513, fini en 1540 : il n'y a rien de remarquable sur la

route ; elle est fort mauvaise : les mêmes chevaux nous y ont menés, sans arrêter ; nous avons mis sept heures pour aller, et six pour revenir : nous ne croyons pas qu'on pût faire la même chose dans toute autre saison que l'hiver. Ce monastère, célèbre dans l'histoire de Russie, a servi de refuge à ses souverains, notamment à Pierre-le-Grand, lors de la révolte des Strelitz.

Le couvent s'aperçoit d'assez loin ; l'intérieur en est fort singulier, et présente l'idée d'une forteresse ancienne, bien entretenue. Il y a deux portes pour y arriver ; en entrant dans le monastère, on est frappé du coup-d'œil que présente une cour immense, parsemée d'églises et de chapelles, toutes de formes et de grandeurs différentes. Autour des murs, qui ont plus d'une verste, cinq toises de haut et huit à neuf pieds d'épaisseur, il règne deux galeries couvertes en briques, avec des arcades : on peut faire le tour de l'enceinte, et nous nous sommes fort bien trouvés d'avoir fait cette promenade, d'autant qu'à chaque instant, on découvre des points de vue fort agréables. Il y a sept tours attenantes aux murs, qui font un effet bizarre, par leur construction irrégulière et gothique : dans la cour, sont neuf églises ; celles de la Sainte-Trinité, de l'Assomption, qui est la

plus grande, dans son genre, de toute la Russie; de Saint-Serge, du Saint-Esprit, de Saint-Nicon, de Saint-Michel, de Saint-Jean, de la Sainte-Vierge, de Zozime et Savaté : nous allons en parler dans l'ordre que nous les avons parcourues. L'*église de Saint-Jean* est à gauche de la grande entrée, qui est la porte en venant de Pétersbourg; sur ce qu'on nous a dit qu'elle ne renfermoit rien de remarquable, nous n'y sommes pas entrés. *Eglise de la Trinité* : elle a été bâtie par Saint-Jean; c'est là qu'on voit le tombeau de Saint-Serge, tout en argent : il en est entré cent vingt-cinq puds, soit dans la composition de sa châsse, soit dans le baldaquin qui la couvre; à côté, l'on voit ses habits et jusqu'à la cuiller dont il se servoit; dans un coin de l'église, à droite de la grande porte, est le tombeau du prince André, de qui Saint-Serge avoit acheté le terrain sur lequel est bâtie l'église : il est en pierre, avec un simple drap rouge dessus; à l'entrée collatérale de droite, sur un des battans de la porte qui est en fer, on remarque le trou d'un boulet de canon; le même coup brisa une image dans le milieu de l'église; ce fait arriva lorsque les Polonais assiégèrent le couvent, pendant près de deux ans, sans avoir pu s'en rendre maîtres : à côté, et en dehors de l'église de l'Assomption, qui

suit, on voit le tombeau de Godunow, qui avoit été enterré ailleurs, et de toute sa famille : il consiste en un petit bâtiment carré en briques, très-peu élevé de terre, et couvert de plaques de fer ; il n'y a qu'une simple inscription sur une pierre. L'*église du Saint-Esprit* est la plus ancienne de toutes celles du monastère ; elle est fort petite, toute bâtie en pierre, la seule même qui le soit ainsi, les autres l'étant en briques ; elle a une double voûte qui a servi à cacher les trésors de l'église, dans le temps des Tartares : dans une petite chapelle attenante, est le tombeau d'un certain *Maxime*, moine de Novogorod : il a traduit beaucoup de livres en esclavon ; il étoit grec, et fut exilé dans ce monastère pour avoir enseigné qu'on pouvoit faire le signe de la croix avec deux doigts.

Eglise de l'Assomption ; la plus grande de la Russie, de cette forme, c'est-à-dire, de celles qui sont presque carrées, avec cinq dômes et quatre piliers au milieu : elle est un peu plus grande que celle de Moskou, mais beaucoup plus large au fond, du côté de l'autel : on a pratiqué dans celle-ci quatre petites chapelles, deux de chaque côté de l'autel ; on peut y célébrer le service divin : il y a, au milieu, la séparation ordinaire entre l'autel et l'église ; celle entre l'église et le sanctuaire, est entière-

ment revêtue, ainsi que dans les églises russes un peu célèbres, d'une infinité de saints et saintes dont on n'aperçoit que les têtes et les mains ; le reste est couvert de lames d'argent doré : il y a sur-tout une image miraculeuse, qui est chargée d'une infinité de perles orientales et de diamans de toutes les espèces ; le reste de l'église est absolument peint, ainsi que le dedans des dômes : quatre piliers fort massifs soutiennent la voûte et le dôme du milieu ; à droite de l'autel, est le tombeau de Moïse, qui a construit l'église à ses dépens ; il est mort en 7159 : au bas de l'église, à gauche, sont deux tombeaux, l'un de la reine Marthe Volodimir, fille du prince Volodimir Staritzkoï, fils du prince André ; l'autre, de la reine Eudoxie, fille du prince de Danemarck Magnus, époux de la reine Marthe Volodimir.

L'*église de Saint-Nicon*, adossée à une autre, est fort petite, et ne renferme que son tombeau : il étoit archimandrite. L'*église de Saint-Michel*, disciple de Saint-Serge, est aussi fort petite, et d'un goût singulier. L'*eglise de Saint-Serge*, fort longue, et divisée dans sa longueur en trois parties ; savoir, un vestibule, une longue voûte, avec des croisées des deux côtés, et ce qu'on peut appeler proprement l'église : rien à remarquer dans l'intérieur : les murs

sont peints à fresque ; la longue voûte sert de réfectoire aux moines les jours de grandes fêtes ; à droite, est le réfectoire ordinaire : presque toutes les églises dont nous avons parlé ont le pavé revêtu de grandes plaques de fer ; l'architecture de cette dernière n'est point mauvaise, et dans sa bizarrerie, il y a quelque chose qui plaît : c'est celle du séminaire. L'*église de la Vierge* n'a rien intérieurement, ni extérieurement, qui puisse piquer la curiosité. L'*église des saints Zozime et Savaté* est attenante au lazaret ou infirmerie ; c'est là que les malades assistent à toutes les cérémonies de l'église. Voici les dimensions de huit de ces églises. *Saint-Jean*, neuf sagènes avec la galerie ; *Saint-Esprit*, en pierre, sept sagènes et deux archines, sur six sagènes de large ; *l'Assomption*, dix-huit sagènes un archine de long, douze sagènes et demie de large ; *Saint-Nicon*, quatre sagènes deux archines sur quatre sagènes et demie ; *Saint-Michel*, hexagone de cinq sagènes sur deux et demie ; *Saint-Serge*, trente-quatre sagènes, en comprenant le vestibule à l'entrée de l'église ; *la Vierge*, ovale, dix-neuf sagènes de circonférence, sur cinq de largeur : on y monte par trois degrés : derrière cette église, il y avoit autrefois trois bâtimens en pierre, dont le premier se nommoit l'aîle des maréchaux-ferrant,

dont deux étages étoient en cellules ; le second bâtiment étoit un arsenal. *Saint-Zozime*, dix sagènes avec l'autel, sur cinq de large. A l'angle de l'église de l'Assomption, est un puits enfermé dans une espèce de chapelle, qui a dix archines de long et autant de large ; ce puits a été trouvé en 1644 par le Czar Alexis Michaëlovitz : l'eau passe pour être miraculeuse, et beaucoup de gens viennent en boire et en puiser ; un bassin placé à côté, indique qu'on n'y fait aucune difficulté de recevoir l'argent des fidelles.

Clocher. Presque au milieu de la cour s'élève un clocher à cinq étages, commencé en 1741, achevé en 1767. Au premier étage est la bibliothèque du séminaire dont nous parlerons. (Cet étage peut être regardé comme n'en faisant qu'un avec celui d'au-dessus.) Les trois étages supérieurs sont à jour, de forme carrée, ornés de colonnes très-minces, et de vases de mauvais goût ; sa hauteur totale est de quarante-une sagènes et un tiers, dont la coupole en a sept ; la base a sur ses quatre faces douze sagènes et un tiers de largeur. Le faîte est doré avec une richesse qu'on peut appeler folle ; la croix dont il est surmonté l'est aussi. Malgré ses défauts, l'ensemble de ce clocher ne fait pas un mauvais effet. Les cloches sont au second et

au troisième étages; les quatre grosses au second; elles pesent six cent vingt-cinq pouds, douze cents soixante-quinze, dix-huit cent cinquante et quatre mille. Cette dernière, la plus grosse qui existe (sur pied), a été fondue en 1746 par ordre de l'impératrice Elizabeth, mais aux dépens du couvent; elle a coûté 10 roubles par poud de métal, seulement pour la fondre; nous n'avons pu savoir ce qu'il en avoit coûté pour la poser. Elle a dix-huit pouces d'épaisseur, treize pieds neuf pouces de diamètre total: le battant a cinq pieds cinq pouces de circonférence; elle porte, sur quatre angles saillants qui ressortent des quatre pilliers : un des côtés nous a paru avoir déjà cédé. La cloche donnée par Boris Godunow est celle de dix-huit cents cinquante pouds. (M. Coxe lui en a fait donner une à la cathédrale de Moskou, du poids de 288,000 livres, qui n'a jamais existé). On a effacé son nom de dessus; elle a été fondue en 1604. Du haut du clocher on jouit d'un coup-d'œil magnifique, et tous les côtés offrent des points de vue délicieux. Les environs sont fort peuplés; dans le village autour du couvent on compte deux mille habitans et sept églises.

Il y avoit, en 1792, cent moines dans ce couvent, et plus de trois cents séminaristes; les moines vivent en commun, sont assez mal lo-

gés : ils ne font des vœux qu'à trente ans, ils se lèvent à trois heures du matin pour chanter matines, à neuf heures ils vont à la messe, et à vêpres à quatre heures; ils n'ont ordinairement que six heures d'office par jour, hors ce temps ils font ce qu'ils veulent, seulement ils ne sortent pas de l'enceinte du couvent sans la permission du vicaire général, qui est le premier après l'archimandrite. A neuf heures du soir les portes se ferment. Les femmes ont la liberté d'entrer daus le couvent, et même dans les cellules des moines. Le bâtiment où ils logent est infiniment mesquin et presque adossé à la galerie qui tourne autour du couvent. Les séminaristes sont logés dans un bâtiment à-peu-près semblable, mais un peu plus vaste; ils ont sept professeurs qui logent tous dans le couvent, plusieurs sont séculiers. Les séminaristes sont reçus à l'âge de huit ans, ce sont pour la plupart des fils de prêtres. En 1792 il n'y avoit qu'un noble, ancore étoit-il professeur et se destinoit-il à faire des vœux. Il n'y avoit aussi qu'un seul noble parmi les moines. Les séminaristes apprennent l'allemand, le françois, le grec, le latin et l'hébreu. Leur cours d'étude dure quinze ans, ils en sont deux à faire leur cours de philosophie, et autant pour celui de théologie. Les classes sont dans le rez-de-chaussée

du palais des Czars, elles sont petites, obscures, et nous ont paru devoir être fort humides. Celle de théologie qu'on nous a montrée comme la plus belle, ne l'étoit assurément pas; il n'y avoit ni chaise ni banc, seulement deux tables fort mauvaises: autrefois le monastère avoit plus de cent mille paysans, aujourd'hui on lui en a conservé cent pour le service de la maison. Ses revenus consistent en 20000 roubles, dont 5000 pour l'entretien des séminaristes: nous ne concevons pas comment une maison aussi considérable peut subsister avec un revenu aussi modique; il faut que les offrandes et les générosités des fidèles y pourvoyent, d'autant que les trois cents séminaristes sont vêtus, logés, nourris, et que les professeurs sont assez bien payés, les moindres appointemens étant de 300 roubles.

Bibliothèque. Elle est, comme nous l'avons dit, dans le clocher. Les livres distribués dans différens angles de cette tour, formant comme des espèces de cabinets, sont dans des armoires non vitrées: six mille volumes et deux cents manuscrits composent cette bibliothèque. On a fait passer à Pétersbourg trois de ces derniers qui avoient rapport à l'histoire de Russie.

Parmi les manuscrits on remarque une *vie de S. Serge* en esclavon; et ce qu'il y a d'assez

singulier, c'est que les moines qui sont représentés dans plusieurs peintures, n'ont point le costume d'aujourd'hui. Il y en a une grande quantité qui représentent la plupart des miracles. *Trois livres* qui ont servi aux premiers fondateurs du couvent, celui des quatre évangélistes a servi à S. Serge, les deux autres à S. Nicon; l'un d'eux est d'autant plus curieux que tous les mots sont notés pour être chantés, mais avec des signes que nous n'avons vu nulle part. Ces trois petits volumes sont assez bien conservés. *Nouveau testament* in-folio sur vélin, du premier temps de l'introduction de la religion grecque en Russie : il est assez bien conservé. *Interprétations de l'apocalypse*, avec de belles figures, in-folio en langue esclavone, pas fort ancien. *Beau manuscrit* sur papier, traduction en langue esclavone des homélies de S. Grégoire de Nazianze, moderne. *Bible Russe incomplète*, imprimée à Ostrog en Valachie. *Boetii liber de consolatione philosophiæ*, *1484 in almâ loanensi universitate diligenter elaboratus. Hieronimi stridensis presbyteri Epistolæ*, 1480 *in urbe parmensi* : in-folio bien conservé; à la fin le mot *telos* écrit en grec : tout le reste de l'ouvrage en latin. *Moralizationes biblicæ : ulmæ*, 1474 : à la fin, *per industriam Joannem Zeïner de Rentlingen artis impressoriæ Mgrm*, *non*

pennâ sed stagnis caracteribus in opido ulmensi artificialiter effigatus : in-folio, bien conservé.

Palais des Czars. C'est un bâtiment peint de différentes couleurs avec quarante-huit petites croisées, se touchant presque de deux en deux; on y monte par deux escaliers beaucoup trop grands pour les corridors où ils aboutissent; les appartemens ne sont point meublés, il n'y a aucune salle qui ait vingt pieds en carré, et jamais ce palais n'a pu être regardé comme une habitation digne d'un souverain. Dans une chambre on voit au plafond trente-deux médaillons en plâtre représentant différentes actions mémorables du règne de Pierre premier, au-dessus est indiqué le nom du fait représenté, au-dessous l'année; il y a un portrait d'Elizabeth que l'on dit original et fort ressemblant; sur la façade de ce palais règne une galerie en bois, communiquant à une maison jaune, qui est celle du séminaire, ensuite successivement à la maison qu'habitent les professeurs et les moines. A côté est un petit jardin pour les séminaristes; nous ne parlerions point du palais de l'archimandrite, sans une belle terrasse qui communique aux appartemens; elle est en bois, et domine une très-grande étendue de pays; on y jouit d'un coup d'œil charmant.

Trésor. Il consiste en quatre salles remplies

d'ornemens d'église, magnifiques, de chappes couvertes de perles orientales, et de tapis très-riches pour mettre sous les images des saints; toutes ces richesses sont conservées dans des armoires vitrées: Voici les choses que nous avons remarquées: une chappe estimée 60,000 roubles, un encensoir d'or, enrichi de diamans, pesant sept livres; neuf bonnets d'archimandrites, dont deux sur-tout fort beaux; l'un des deux, d'un poids considérable, est enrichi d'un fort beau rubis, estimé 20,000 roubles; il a été donné par l'impératrice Anne, et en a coûté 60,000. L'autre, moins riche, mais d'un meilleur goût, a été donné par l'impératrice Elisabeth, et a coûté 25,000 roubles. *Palladium* donné par Elisabeth: Il y a de fort beaux diamans; il a coûté 60,000 roubles. Crucifix moins riche, mais en grande vénération, comme ayant été apporté par saint Serge: il servoit autrefois au couronnement des czars, qui étoient obligés de le venir chercher eux-mêmes au couvent. Sept livres d'évangiles avec des couvertures fort riches en métal, et parsemées de diamans. Il y en a un qui est un fort beau, manuscrit sur vélin, écrit en 6740 (1232). Dans une armoire, plusieurs anciens livres d'offices. Six habits de diacres fort riches. Trois armoires pleines de chappes, dont les colets sont couverts de perles et de diamans.

On venoit de recevoir un calice avec le plat pour la communion, dont la façon coûtoit seule 2,030 roub. Il y a huit livres et quarante zolotniks d'or. Le travail en est extrêmement délicat et du meilleur goût. Il est garni en diamans d'un fort beau choix, et de peintures en émail bien exécutées. Sur un petit coffre qui a servi à une femme de pacha, et qui sert actuellement à des usages plus religieux, est un fort beau morceau de cristal de roche. Les jours qu'on expose les images des saints à la vénération des fidelles, on étend au-dessous un tapis de la plus grande richesse, donné par Boris Godunow. Le dessus de toutes les armoires des quatre chambres est garni d'images de saints, couverts de plaques d'or et d'argent.

A l'Orient, et à 120 sagènes du monastère, est un hospice où il y à neuf chambres. A une verste est un petit hermitage appartenant à l'archimandrite, et presque abandonné, quoique dans une position fort agréable. A deux verstes plus loin, est une petite maison de campagne, bâtie par *Platon*, archimandrite actuel, et archevêque de Moskou. Elle consiste en un bâtiment très-simple, environné de murs qui lui donnent un air triste. A côté est une chapelle dont l'intérieur est d'un goût bizarre; elle offre en y entrant l'apparence d'une grotte, à laquelle

on monte par un escalier fort étroit, allant en serpentant, et n'ayant pour rampe qu'une mauvaise branche d'arbre tordue. Au milieu est une porte conduisant à une petite chapelle; au-dessus de cette espèce de grotte on trouve une rotonde dans laquelle est aussi une petite chapelle. Comme le propriétaire affectionne beaucoup cette maison de campagne, on nous a tout fait voir avec le plus grand soin.

Le couvent de Jérusalem, sans être à beaucoup-près aussi curieux que celui-ci, pourra tenter la curiosité: c'est l'affaire d'un jour pour y aller de Moscou et en revenir, la distance étant beaucoup moins considérable: On assure que ce couvent est construit sur le modèle du temple de Salomon. Nous ne pouvons qu'en féliciter l'architecte qui, croyant copier, a eu tout le mérite de l'invention, car il n'a pas prétendu sans doute avoir eu le vrai modèle sous les yeux.

Koskova, maison de campagne du comte Scheremetow, à sept verstes, à l'est de Moskou. Le château est peu de chose: c'est un bâtiment en bois de quinze croisées, et de deux aîles qui en ont trois. De l'autre côté la façade est de vingt-un, la profondeur de dix. On entre dans un vestibule fort ordinaire. Première pièce à droite, cinq tableaux fort médiocres; deuxième pièce, neuf tableaux médiocres, quoique plu-

sieurs portent des noms célèbres; troisième, salle à manger assez bien meublée, quatre portraits de famille: grand plafond peint; buste en marbre d'Alexandre le Grand. A gauche du vestibule, deuxième et troisième pièce, quatre bustes de famille par Schoubin, bons. Bouquet en bois par Swartz. Chambre à coucher, quelques mauvais portraits. Cabinet rempli de tableaux. Une Lucrèce, attribuée à Annibal Carrache, assez belle. Quelques petits Flamands assez jolis. Beaucoup dont les noms sont mis à faux. Autre cabinet où il y a une vingtaine de petits tableaux, quelques-uns sont passables; le plus grand, de *Harris*, est le meilleur. Cabinet où sont des caricatures, figures, costumes, etc.; petit groupe en marbre après deux petites pièces, grande salle de bal, dont on a fait un théâtre pour les répétitions. Au premier étage (en entresol), cabinet des armes, composé de deux pièces. Le buste en plâtre de Charles XII, la selle qu'il avoit à Pultava. Quantité d'armes anciennes de toutes les espèces: armes turques, asiatiques; casques, cuirasses, bâtons de commandement, etc. Devant le château, un lac artificiel de 400 sagènes de long, sur 160 de large. Il y a dans les jardins et le parc plusieurs pavillons. Petite maison de quelques pièces, fort jolie, où le comte loge quelquefois. Maison

italienne

italienne en bois : un buste en marbre en entrant, médiocre ; salon au premier, où sont plusieurs bustes et petits groupes en marbre : deux autres petites pièces, et plusieurs au rez-de-chaussée avec des tableaux qu'on ôte l'hiver, ce qui se pratique aussi aux autres pavillons, pour éviter qu'ils ne soient gâtés par l'humidité. Maison hollandaise en briques : au rez-de-chaussée, cuisine revêtue et garnie de faïence, buffet garni de porcelaines. Au premier, salon dans le genre hollandais : près de la maison un jardin. Grotte en briques ; jolie salle dont le milieu est une rotonde ornée de statues en coquilles et revêtue de même. Maison chinoise. Hermitage, très-joli pavillon : au premier, salon rond avec huit bustes de marbre : on n'y monte que par le moyen d'un canapé à ressort. Au milieu est une table de confidence de seize couverts qu'on fait tourner par une manivelle ; de plus quatre cabinets. Maison, dite de solitude, où le comte de Scheremetow père habitoit souvent : quelques pièces fort joliment meublées. Galerie de portraits aux deux bouts. Il y a un cabinet, environ cent quarante portraits presque tous en bustes : Dans le premier cabinet sont les princes contemporains du comte Scheremetow père ; dans la galerie, les czars et princes de Russie : dernier cabinet, ministres et autres personnages fameux

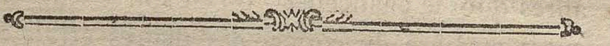
dans l'histoire de Russie, tels que Menzicoff; Dolgoroucki, favori de Pierre II; Biren, etc., Le Fort n'y est pas. L'exécution de tous ces portraits est fort médiocre, pour ne rien dire de plus.

La salle de spectacle est en bois, charmante, extrêmement bien dorée, à trois rangs de loges: Le théâtre a soixante-dix-huit pieds sur plus de soixante. On y joue tout l'été, le jeudi et le dimanche : on dit que la salle peut contenir quinze cents spectateurs: La troupe du comte, en y comprenant tout ce qui y est attaché, comme tailleurs, perruquiers, etc., se monte à deux cent trente personnes; elle est complète dans tous les genres : nous avons vu jouer sur son théâtre de la ville (entr'autres pièces) *Azémia*, *Lucile*, et *l'Amant Auteur et Valet*, traduits en russe. Le comte Scheremetow est lui-même au clavecin; à l'exception de deux musiciens, tout le reste de la troupe lui appartient en propre.

Les jardins sont remplis de statues de marbre, venues presque toutes d'Italie: Les serres sont très-belles et très-considérables : nous y avons vu près de cinq cents orangers de la plus grande beauté. Près du château il y a une colonne et un obelisque en marbre noir et blanc, donnés par l'impératrice au comte père. Nous n'avons pu voir la collection d'histoire naturelle, qu'on dit

fort précieuse en minéraux du pays et autres, ni celles de médailles et de monnoies, tant russes qu'étrangères, anciennes et modernes ; elles avoient été transportées depuis peu de Moskou, et n'étoient pas arrangées. Le comte nous a *assuré* avoir trois médailles de Pierre III ; et dans ce cas, il est le seul qui les possède, soit à Moskou, soit à Pétersbourg.

L'impératrice a plusieurs palais dans les environs de Moskou : *Petrowski*, à quatre verstes. — *Czaritzin*, à quinze verstes ; l'un et l'autre bâtis par Cazakoff. — *Kolomska*, à cinq verstes sur le chemin de Kolomna. — *Amstki*, à huit verstes. Ces deux derniers sont en bois : aucun de ces palais n'offre rien de curieux.



CHAPITRE II.

Présentation à la Cour. Fêtes et Bals. Ordres de Russie. Grades.

LA cour de Russie passe dans toute l'Europe pour extrêmement brillante : nous ne croyons pas qu'elle mérite cette célébrité : presque tous les hommes y sont en uniforme, et le nombre

des femmes est loin d'être assez considérable pour l'emporter sur plusieurs cours de l'Europe, comme c'est l'opinion générale, et comme quelques écrivains se sont plu à le publier.

Présentation à la cour. Les étrangers, à leur arrivée, sont dabord présentés au chancelier ou vice-chancelier, qui remplit les fonctions de ministre des affaires étrangères, et qui donne son jour pour être présenté à l'impératrice ; c'est toujours un dimanche, S. M. ne paroissant plus en public que ce jour là ; on se rend au palais vers onze heures du matin ; les membres du corps diplomatique se rangent à côté de la porte par où l'impératrice doit passer en revenant de la chapelle ; tous lui baisent la main, après quoi le chancelier, ou en son absence un autre membre du collége des affaires étrangères (1), nomme à S. M. I. ceux qui doivent être présentés, qui lui baisent aussi la main : après quoi ils se mêlent avec le corps diplomatique les jours de cour. Il est bien rare que l'impératrice adresse la parole à ceux qui lui sont présentés en public ; mais les Fran-

(1) Nous avons été dans ce cas : devant être présentés par le comte d'Osterman, nous l'avons été par le comte de Bezborozko.

çais ne doivent pas être gâtés sur cet article, puisqu'ils avoient le souverain de l'Europe le plus silencieux dans ces occasions (1).

Pour être présentés au grand-duc et à la grande-duchesse, nous nous sommes adressés au comte Pouschkin ; il nous a donné rendez-vous dans leur appartement ; nous nous y sommes rendus lorsqu'ils y sont rentrés, après avoir reconduit l'impératrice chez elle : c'étoit après la messe ; nous avons traversé le grand salon où on fait sa cour à S. A. I. et nous avons attendu dans l'appartement qui suit, l'instant où ils sont sortis du leur. Un chambellan nous a présentés au grand-duc, et un autre à la grande-duchesse dont on baise la main (seulement ce jour-là et celui de sa fête, et point les jours de cour ordinaire.) Si l'on désire être présenté aux jeunes grands-ducs, on s'adresse au comte Soltikoff; il indique l'heure, et l'on est introduit dans l'appartement des princes : il n'y a aucune étiquette particulière.

---

(1) Ce qui nous confirme dans cette opinion, c'est que S. M. I. ayant fait l'honneur à un de nous, de lui dire quatre mots (à la lettre), nous avons reçu, à ce sujet, de grands complimens de nos connoissances.

Anniversaire du couronnement. Il y a fort peu de cérémonie pour un jour aussi mémorable ; comme c'est en même-temps la fête de l'ordre de S. Volodimir, l'impératrice va à la messe, précédée par les chevaliers de cet ordre qui sont fort nombreux ; ils vont à la chapelle et en reviennent deux à deux, séparés par classes, mais point par rang d'ancienneté. Une chose assez remarquable, c'est que ce jour-là, S. M. ne faisoit pas paroître le cordon de l'ordre, et même ne le portoit pas, à ce que nous avons cru voir. On fait sa cour comme les autres jours. Après la messe l'impératrice rentrée dans la salle du trône, reçoit ordinairement les nouveaux chevaliers. Cette reception n'a rien de particulier ; le récipiendaire à genoux baise la main de S. M. I., qui passe le cordon à ceux qui le portent au cou, et le donne en main à ceux qui le portent à la boutonnière.

Le soir il y a bal ; c'est le plus nombreux que nous ayons vu, quoiqu'il n'y eût que 47 femmes, en comptant même le service ; l'impératrice n'y vint pas. Il y avoit beaucoup de spectateurs, qui avec les danseurs n'occupoient que le quart de la salle. Cependant on s'y plaignit de la chaleur, et LL. AA. II. remarquèrent tout haut, que depuis long-temps on n'avait vu autant de monde à un bal de la cour ;

ce qui peut donner une idée des autres : après le bal, qui est toujours fini avant huit heures, et ne dure jamais au-delà d'une heure et demie, tout le monde se retire. Nous reviendrons tout à l'heure sur cet objet.

Fête de Saint-Alexandre Neuski (le 10 sept.) La veille de ce jour, l'impératrice s'est rendue vers les sept heures du soir à l'église du couvent ; elle avoit dans sa voiture ses deux petits fils ; quelques grands officiers comme le grand écuyer, le grand échanson etc. suivoient dans des voitures très-simples ; celle de S. M. étoit aussi très-ordinaire ; il n'y avoit derrière que deux valets de pied, et une quinzaine de gens de livrée à cheval. Son escorte militaire consistoit en six hussards ; l'impératrice a été reçue à la porte de l'église par le métropolitain et son clergé, et reconduite de même ; après avoir fait sa prière, elle est retournée au palais et tout a été dit. Devant chaque maison il y avoit, de distance en distance, quelques lampions ; c'est la manière usitée pour les illuminations ; au moins les quatre ou cinq que nous avons vues, ont-elles été pareilles : nous n'avons pas vu dix maisons où il y eût des lampions aux fenêtres.

Le lendemain on nomme les chevaliers qui doivent aller en procession de l'église de Casan

au couvent de Neuski ; le nombre en est fort peu considérable. Ceux qui ont été le plus nouvellement reçus sont chargés de cette honorable corvée, qui les oblige de faire à pied une grande demi-lieue ; il est vrai qu'on a l'attention d'établir des planches tout le long du chemin que doit parcourir la procession. Autrefois l'impératrice y assistoit en personne, elle étoit alors précédée de tous les chevaliers de l'ordre : l'office et la procession n'ont rien de particulier.

Nous nous sommes rendus au palais à l'heure ordinaire, c'est-à-dire vers midi. Nous avons trouvé à peu-près la même affluence de monde que les autres jours. L'impératrice, au lieu de passer selon son usage par l'intérieur de ses appartemens, pour se rendre à l'église, a traversé la pièce où nous étions ; elle étoit précédée par les chevaliers de S. Alexandre, au nombre de 23 ou 24, chacun à son rang d'ancienneté.

L'impératrice étoit vêtue d'une robe de drap d'argent, et d'un grand manteau de velours rouge doublé d'hermine ; quatre chambellans l'aidoient à le porter. Elle avoit sur la tête une petite couronne de diamans blancs, et ses cheveux flottoient par derrière ; la messe a eu lieu comme à l'ordinaire.

S. M. revenue de la messe a passé avec les

chevaliers dans la grande salle; elle y a dîné en public ; les chevaliers avoient le chapeau sur la tête; ils ont porté la santé de l'impératrice, ce qui a été annoncé à la ville par le canon de l'amirauté : après quelque momens la souveraine a bu à la santé des chevaliers qui se sont levés comme la première fois, et le canon s'est fait encore entendre. Ensuite on a bu à la santé du grand-duc Alexandre, dont le frère étoit incommodé, et qui étoit resté auprès de lui : le grand-duc n'a point assisté à la cérémonie ; il étoit avec son épouse, qui venoit de recevoir la nouvelle de la mort d'un ses frères au service de Russie.

Pendant le repas, il y avoit un orchestre dont l'effet étoit presque nul, à cause de l'immensité de la salle, et du bruit qu'on y faisoit; ce n'est pas qu'il y eût une trop grande affluence de monde, on pourroit même dire le contraire. L'impératrice a parlé aux chevaliers qui étoient à table ; elle n'a causé qu'avec eux, et n'a même jamais adressé la parole aux membres du corps diplomatique, qui étoient en face de la table. C'est un chambellan qui sert, et qui porte lui-même les assiettes à l'impératrice ; elle est assise entre les deux plus anciens chevaliers, de manière que le moins ancien se trouve vis-à-vis d'elle. Le soir on

s'assembla vers les six heures dans une chambre attenante à la grande salle de bal, qui étoit la même que celle où on avoit dîné, et là on attendit que S. M. fît donner l'ordre de commencer le bal. Quelque temps après elle parut, causa avec quelques personnes, et au bout d'une demi-heure elle se retira. Il n'y avoit pas trente femmes, aussi nous dit-on pour raison que tout le monde étoit encore à la campagne (1). Le grand-duc, la grande-duchesse et tous ses enfans sont arrivés vers les sept heures, on a fait un cercle de la grandeur à peu-près d'un quart de la salle ; là on a dansé successivement des polonaises, un ménuet, et une contredanse anglaise. Les grands-

---

(1) Le jour de la naissance du grand-duc, le nombre des femmes a été un peu plus considérable ; mais il n'a jamais été à cinquante, comme nous l'avons remarqué plus haut. Ainsi le séjour à la campagne n'est pas une raison suffisante pour justifier cette espèce de solitude, car on peut donner ce nom à un bal qui n'occupe que le quart d'une salle qui n'est pas immense. Nous croyons que si ces bals duroient plus long-temps, si surtout ils étoient plus gais, et si l'on pouvoit s'y asseoir, beaucoup plus de femmes prendroient la peine de se parer pour y venir.

ducs et leurs sœurs ont dansé sans aucune marque de distinction ; ils se trouvoient rarement à la tête des colonnes, les jeunes princesses n'ont dansé qu'avec leur frères ou des personnes de cinquante à soixante ans. Pour les jeunes princes, ils choisissoient leurs danseuses indistinctement. Au milieu du bal est arrivée l'impératrice : la danse n'a point été interrompue. Il est d'usage que dès que S. M. est entrée, les ministres étrangers qui se tenoient à la porte pour lui faire leur cour à son arrivée, passent à l'autre bout du cercle, et s'y mettent au premier rang : les étrangers présentés les suivent. S. M. a fait danser un ménuet à ses petits-enfans : elle n'est pas restée long-temps : peu-après qu'elle s'est retirée, le grand-duc et sa famille en ont fait autant, et le bal a fini. Le grand-duc et son épouse ont causé avec différentes personnes, et ont infiniment distingué le comte d'Esterhazy.

Fête de l'ordre de Saint-André, (le 11 déc.). Cette fête se passe de même que la précédente; au moins pour ce qui a lieu au palais; il n'y a ni procession ni cérémonies d'église, les chevaliers de l'ordre précèdent S. M. I. lorsqu'elle va à la messe, et lorsqu'elle en revient; il y a de même dîné public ; les chevaliers y sont placés comme à la fête de S.-Alex., et le

soir il y a bal à la cour comme à l'ordinaire.

Les autres fêtes sont : *L'avénement au trône*, le 9 juillet ; elle a lieu à Peterhof, où les eaux jouent : il y a illumination et feu d'artifice : on dit tout cela très-beau : nous ne l'avons pas vu. *Les anniversaires des naissances*, qui n'ont rien de particulier, et *les fêtes des régimens* de la garde, qui n'ont plus lieu séparément comme autrefois.

Mariage à la cour. Nous avons assisté à un mariage à la cour : voici les cérémonies qui ont eu lieu. L'impératrice donne l'heure à laqu'elle elle veut recevoir la nouvelle mariée : c'est ordinairement vers les sept heures du soir.

L'impératrice lui ayant arrangé elle même ses diamans, la mariée est arrivée à la chapelle, conduite par le grand - maréchal de la cour. Son futur l'attendoit ; il lui a donné la main, et s'est avancé jusqu'à la balustrade, qui est presqu'au milieu de la chapelle ; l'impératrice est entrée, précédée de toute sa cour ; alors toutes les personnes qui attendoient dans la salle des chevaliers, qui est la même que celle où l'on présente les étrangers, sont entrées, et ont fait un grand cercle autour d'elle : S. M. s'est tenue toujours debout pendant la cérémonie, et s'est promenée en parlant à plusieurs personnes ; tout le monde avoit l'air

d'être dans un appartement voisin de la chapelle, et causoit sans faire la moindre attention à ce qui s'y passoit. Les nouveaux mariés arrivés à la balustrade, un prêtre en chappe, accompagné d'un autre qui tenoit deux cierges, leur en a donné un à chacun, ensuite on a fait plusieurs prières mêlées de chant: on a étendu un tapis sous leurs pieds; le prêtre leur a donné à chacun un anneau, puis, après avoir dit d'autress prières aussi mêlées de chant, on a apporté deux couronnes, que deux parens ont tenues sur la tête des mariés, jusqu'à la fin de la cérémonie (quand le mariage se fait ailleurs qu'à la cour, on met réellement les couronnes sur la tête); ensuite on a béni du vin dans un verre de vermeil, les nouveaux mariés en ont bu trois fois l'un après l'autre, se faisant passer le verre sur la même assiette, où il y avoit un petit crucifix; le prêtre a pris les mains des deux époux, et leur a fait faire trois fois le tour du pupître qui étoit au milieu du chœur; revenus à leur place ainsi que ceux qui portoient les couronnes, et qui les ont toujours suivis, on a encore fait quelques prières accompagnées de chants. Ils ont baisé les couronnes, et fait beaucoup de signes de croix, ce qu'ils avoient souvent répété pendant la cérémonie, et ensuite ils se sont retirés vers

l'impératrice pour la remercier. Les mariés sont à l'église une petite demi-heure ; il est d'usage qu'il y ait tout de suite, après la cérémonie, un bal chez l'impératrice, et ensuite un souper : c'est ce qui a eu lieu. Le comte d'Esterhazy, par une faveur spéciale, y a été invité, et a suivi toute la cérémonie, excepté celle de la toilette, qui se passe dans l'intérieur des appartemens.

Ordres de Russie. Il y en a six : *Saint-André*, *Sainte-Catherine*, *Saint-Alexandre*, *St.-Georges*, *St.-Volodimir* et *Sainte-Anne.* Nous ne mettons ce dernier au nombre des ordres de Russie, que parce que le grand - duc en est grand - maître comme duc de Holstein.

Ordre de St. - André, institué par Pierre Ier. en 1698 : le comte Golowin en a été décoré le premier. Cet ordre répond à ceux de la Jarretière, de la Toison d'or, de l'Eléphant, etc. ; mais quoique ce soit le premier ordre du pays, il ne faut ni preuves de noblesse, ni âge fixe ; le volonté du souverain suffit : les marques de l'ordre sont un cordon bleu ondé, de droite à gauche, et sur le côté gauche, une étoile d'argent, au milieu de laquelle est en rouge la croix de Saint - André : l'habit de cérémonie est un manteau de velours vert, avec un collet de drap d'argent sur lequel est brodée la chaîne de l'ordre ; elle est composée alternativement du

chiffre de Pierre Ier. , de l'aigle de Russie et de la croix de Saint-André ; l'habit est de drap d'argent, ainsi que la culotte ; la veste de drap d'or, la cravatte de dentelles, les bas rouges, et les souliers à rosettes ; le chapeau en velours noir, rabattu par-devant, relevé d'un seul côté, sur lequel la croix de Saint-André est brodée en rubans ou en diamans, au lieu de bouton ; deux plumes blanches et une rouge. L'impératrice régnante a fait une loi par laquelle tout chevalier présent à Pétersbourg, est obligé d'assister à la fête, ou de payer 30 roubles pour les églises : la raison en est que plusieurs avoient l'économie de ne point faire faire l'habit. Cet ordre est le seul qui donne un grade ; c'est celui de lieutenant-général : en 1791, il y avoit en tout soixante-un chevaliers, dont seulement vingt-sept Russes ; les autres étoient princes ou étrangers.

Ordre de Sainte-Catherine : il est uniquement destiné aux femmes ; Pierre Ier. l'établit en 1715, en l'honneur de son épouse : les marques en sont un ruban rouge ponceau, liséré d'argent, de droite à gauche, et une étoile en argent brodée sur le côté gauche ; l'effigie de Sainte-Catherine est sur la croix qui pend au ruban. Cet ordre est extrêmement honorable, et n'est accordé qu'avec beaucoup de discrétion ; en 1791, sur

vingt-trois dames, il y avoit dix-huit princesses de la famille impériale ou autres, et sur les cinq restantes, deux Polonaises : la fête de l'ordre est le 5 décembre ; c'est aussi la fête de l'impératrice : il y a bal à la cour.

Ordre de St-.Alexandre, institué par Pierre Ier., mais accordé, pour la première fois, par Catherine en 1725, ce qui a fait croire à quelques historiens (notamment à Lévêque) qu'elle l'avoit créé : il se donne à ceux qui ne peuvent pas obtenir l'ordre de Saint-André, qu'on ne veut pas prodiguer : les ambassadeurs et les généraux l'obtiennent également ; il sert de récompense civile et militaire : il faut être au moins général-major pour y prétendre. Les marques sont un cordon rouge foncé, de gauche à droite, et une étoile sur le côté gauche : en 1791, il y avoit cinquante-neuf chevaliers, non compris ceux de Saint-André, qui en sont chevaliers nés : l'habit de cérémonie est de drap blanc, galonné en argent sur toutes les tailles ; la veste rouge, également galonnée en argent ; la culotte de drap blanc, les bas rouges et les souliers noirs à rosettes ; le manteau est de velours rouge, le chapeau est noir, à deux cornes, avec deux plumes et une cocarde blanches : on porte les cheveux épars.

Ordre de Saint-Georges : il est purement militaire,

taire, créé en 1769, et divisé en quatre classes qui ne s'obtiennent que successivement. Le cordon est composé de trois bandes noires et de deux jaunes, posées alternativement; sur la croix est un Saint-Georges à cheval : la première classe porte le grand cordon de droite à gauche, et l'étoile à gauche; la seconde, la croix pectorale et l'étoile; la troisième, la petite croix pectorale sans l'étoile; la quatrième, la même croix à la boutonnière : il n'y avoit, en 1791, que cinq chevaliers de la première classe, douze de la seconde et quarante de la troisième; la quatrième étoit fort nombreuse : cela n'étoit pas étonnant après une guerre; d'ailleurs beaucoup de gens prétendent que le prince Potemkin a prodigué cette décoration, qui étoit bien plus difficile à obtenir autrefois.

Il n'y a de nombre fixé dans aucune des quatre classes : les pensions sont, pour les chevaliers de première classe, 700 R.; de la seconde, 400; de la troisieme, 200; et de la quatrième, 100 : mais dans celle-ci, les cent plus anciens en jouissent seulement, vu que les fonds sont ainsi distribués : 8400 R. pour la première classe, et 10000 pour chacune des autres, et l'on ne confondra jamais les sommes d'une classe avec celles d'une autre. Ces sommes, jointes aux appointemens du secrétaire, et autres menus frais, font

monter la dépense annuelle de l'ordre à 40000 R. A la mort d'un chevalier marié, jouissant de la pension, sa veuve la touchera l'année suivante, une fois seulement. Les chevaliers des deux premières classes ont l'entrée à la cour, et dans tous les endroits publics, comme les généraux-majors, et ceux des dernières, comme les colonels. Les deux colléges de guerre, de mer et de terre, présentent, à la fin de chaque campagne, la liste des officiers qui ont droit à l'ordre, avec le détail circonstancié et prouvé de l'exploit qu'ils ont fait : voici ceux dont les statuts de l'ordre font mention ; ce sont des exemples qui suffisent pour donner l'idée des actions auxquelles la croix de l'ordre sera due : celui qui prend un vaisseau, une batterie ou quelqu'autre poste occupé par l'ennemi ; celui qui, dans un poste fortifié, soutient un siége sans se rendre, ou s'y est défendu avec une valeur peu commune, ou a commandé bravement et prudemment, et a, par-là, remporté la victoire ou contribué à la faire remporter ; celui qui s'offre et se charge d'une entreprise périlleuse, et vient à bout de l'exécuter ; celui qui rallie ses soldats ; celui qui le premier est monté à l'assaut, ou a mis le pied dans le pays ennemi, lors du débarquement des troupes : mais il faut que, dans tous ces cas, la discipline soit observée

ponctuellement. On appréciera, d'après ces détails, les actions des officiers qui se trouveroient dans l'armée des alliés de la Russie, étant à son service. A la mort des chevaliers, les croix seront envoyées au collége de guerre : si le même jour plusieurs chevaliers reçoivent la croix, l'ancienneté date du *moment* où chacun l'a reçue ; si un officier, décoré de la croix, se conduit mal à l'armée ; s'il est convaincu par le conseil de guerre, il sera exclu de l'ordre, et en quittera les marques ; elles ne pourront jamais être ornées de pierres précieuses.

La fête de l'ord e est le 7 décembre : sa majesté dîne en public avec les chevaliers de toutes les classes ; il n'y a pas d'habit de cérémonie : ce jour-là, les généraux décorés de l'ordre, ne peuvent pas porter de broderie sur leur uniforme. Pour obtenir la croix par ancienneté, il faut vingt-cinq ans de service et de présence au corps, en paix ou en guerre, ou dix-huit campagnes de mer : toutes les absences au-delà de vingt-neuf jours, sont défalquées, et les appointemens sont retenus aux officiers.

Ordre de Saint-Volodimir, institué en 1782 : Il est civil et militaire, divisé en quatre classes, qu'on n'est pas obligé de parcourir successivement : on peut avoir d'emblée l'une des trois premières : il se porte comme l'ordre de Saint-

Georges : le ruban est composé d'une large bande rouge, au milieu de deux noires plus petites. Il y a une pension attachée à chaque classe ; on obtient de droit la quatrième après trente-cinq ans de service non interrompu dans le civil. Les ordres de Saint-Georges et de Saint-Volodimir tiennent leur chapitre tous les ans, et c'est là qu'on discute les droits de ceux qui demandent les petites croix : s'ils en sont jugés dignes par le chapitre, ils l'ont : nous pourrions cependant citer des exemples de gens, refusés par le chapitre, qui ont eu la croix, pendant que d'autres à qui il l'avoit accordée, ne l'ont jamais eue : nous croyons bien que ces événemens sont rares, mais il suffit qu'ils soient arrivés pour que l'on puisse gémir de voir de pareils abus. Les petites croix militaires de Saint-Volodimir sont distinguées des civiles par une rosette au ruban ; elles sont la récompense des actions qui méritent moins que la croix de Saint-Georges. En 1791, il y avoit trente-six chevaliers de la première classe.

Ordre de Sainte-Anne, institué en 1735 par le duc de Holstein, père de l'empereur Pierre III ; c'est par là qu'il a été introduit en Russie. Les marques en sont un cordon rouge, liséré de jaune, de gauche à droite, et une plaque à droite. Les chevaliers de cet ordre sont très-

nombreux ; on doit, pour l'obtenir, être au moins général-major.

Tous les cordons de Russie se portent sur l'habit ; ceux qui en réunissent plusieurs ne portent ordinairement que celui de Saint-André, et dessous, celui de Saint-Georges ou de Saint-Volodimir.

Des grades et rangs. Tous les grades civils et militaires se correspondent et roulent ensemble, avec cette différence, que dans les grades purement civils, c'est le militaire qui a toujours le pas. Le conseiller privé est dans ce cas ; son grade équivaut à celui de lieutenant général ; mais le plus jeune lieutenant général a le pas sur le plus ancien conseiller privé. Les chambellans et gentilhommes de chambre roulent avec les généraux-majors et brigadiers de l'armée ; ils prennent rang du moment qu'ils sont reçus. Le conseiller d'état actuel et le conseiller d'état ont les mêmes grades, mais sont purement civils.

Les dames de l'ordre de Sainte-Catherine ont le premier rang ; ensuite viennent les dames à portrait, (c'est-à-dire à qui S. M. a permis de porter le sien.) Les demoiselles d'honneur ont le rang de général-major.

Les hauts grades, jusqu'à celui de brigadier inclusivement, donnent le privilége d'aller à six

chevaux. Le colonel, jusqu'au major inclusivement, vont à quatre, et le capitaine à deux. Ce privilége nous paroît assez mal imaginé, par plusieurs raisons : la principale est qu'il enlève à l'agriculture un nombre d'hommes et de chevaux, dont elle peut se passer moins ici que par-tout ailleurs.

Cette distribution de grades est sans doute un moyen ingénieux, et sur-tout fort économique, de récompenser les services ; mais elle a beaucoup d'inconvéniens. Pour commencer par les moins importans, nous parlerons d'abord de ceux qu'elle entraîne dans la société. Il faut qu'une maîtresse de maison ait soin, en arrangeant les parties, de ne pas placer ensemble deux femmes d'un rang trop disproportionné : celle du rang inférieur seroit exposée à un refus humiliant, et toujours très-injuste; car la femme d'un colonel ou d'un major peut valoir autant, sous tous les rapports, que celle d'un général en chef. Cet exemple suffit pour prouver combien de désagrémens peuvent naître de cette échelle graduelle ; passons à des inconvéniens plus majeurs.

Il est de toute injustice qu'un très-jeune homme, pourvu d'une charge à la cour, se trouve par elle avoir le pas sur des colonels qui ont vieilli au service. Cette méthode est admirable dans un état despotique, où le souverain

peut, à son gré, placer ses créatures au rang qu'il lui plaît. Mais c'est là une nouvelle preuve du vice de ce gouvernement, et toute loi qui ne sera bonne que par lui ou pour lui, sera nécessairement défectueuse : les charges, les emplois suffisent pour distinguer les personnes : il faut du reste, que tout gentilhomme soit l'égal d'un autre : celui dont la naissance et l'illustration seront hors de pair, sortira de lui-même de la foule, et sera distingué sans le demander. En France, les Montmorency, les Rohan, les Latrimouille, et tant d'autres, n'ont jamais été confondus avec les nobles de fraîche date, et le décret du 19 juin 1790, est encore loin d'avoir anéanti leurs noms. Il en seroit de même en Russie : les Naryskin, les Galytzin, les Dolgoroucki, les Soltikoff, les Lapuchin, etc., sans leurs grades et leurs six chevaux, seroient connus pour ce qu'ils sont. La famille dont est sortie la mère de Pierre-le-Grand, ne peut tomber dans l'oubli. Le czar Féodor Alexiovitz, qui, en 1682, fit brûler tous les titres, pour annuller à jamais les querelles de rang, fit très-bien, et quoiqu'aujourd'hui, on n'en soit plus au point où on étoit alors, (celui dont le père avoit le rang supérieur ne vouloit point obéir à l'armée, à son commandant, parce que, disoit-il, il étoit plus grand que lui), il seroit à désirer que ses successeurs

eussent vu de même. La grande objection à notre systême, est que cette multitude de grâces, offrant un vaste champ aux récompenses, doit entretenir et augmenter l'émulation: cela devroit être en effet, et peut-être y a-t-il des pays où cela seroit; mais nous en appellons à ceux qui connoissent la Russie; dans quel pays y a-t-il moins d'émulation? conséquemment les grades n'y sont qu'une porte de plus ouverte à la faveur, et qu'on devroit fermer, puisqu'elle est inutile. D'ailleurs, chez les peuples où l'émulation est au plus haut dégré, on n'y a pas besoin de ce nouveau mode d'encouragement; la véritable émulation voit dans la gloire sa plus belle récompense, et de petits moyens suffisent pour l'entretenir: on doit donc plaindre une nation qui a besoin de pareils encouragemens.

CHAPITRE III.

Ukase sur les Privilèges de la Noblesse. Assemblée de la Noblesse, du Gouvernement de Pétersbourg. Ukase sur les Privilèges des Villes et des Bourgeois.

Extrait de l'Edit de l'Impératrice Catherine seconde sur la Noblesse et les Privilèges des Nobles, du 21 avril 1785.

PAR *la grâce de Dieu :* Nous, Catherine seconde, impératrice et souveraine de toutes les Russies, de Moskou, Kiew, Wladimir, Novogorod, reine de Casan, d'Astracan, de Sibérie, de Chersonèse Taurique; souveraine de Pleskow, et grande duchesse de Smolensk, duchesse d'Estonie, Livonie, Carelie, Twer, Jougor, Permie, Wetka, Bulgarie, et plusieurs autres, souveraine et grande duchesse de Nishnei-Novogorod, Tchernigow, Resan, Polotzk, Rostow, Jaroslaw, Beloosero, Udorsk, Obdorck,

Condié, Vitepsk, Mstislawsk, et dominatrice de toutes les régions du Nord, souveraine des terres d'Iverie, et des rois de Cartalinie, et de Géorgie, et des terres de Cabardinie, des princes de Tcherkask, et de Gorie, et de plusieurs autres, souveraine, héritière et dominatrice.

Il est généralement connu, que dans le présent titre de notre souveraineté ne sont point nommés des royaumes imaginaires, ou qui ne nous sont point soumis; des principautés, territoires, villes, ou terres étrangères, mais il désigne plutôt nos possessions par les termes les plus abrégés, puisqu'elles sont fort nombreuses.

Dans le préambule de cet édit, l'impératrice donne de grands éloges à la noblesse russe; et entr'autres passages, nous citerons celui-ci qu'elle adresse aux généraux victorieux dans la guerre de 1769 contre les Turcs. « C'est à » vous illustres vainqueurs que s'adresse notre » discours : nous vous donnons toutes les » louanges, descendans dignes de vos ancêtres : » ceux-ci étoient la base de la grandeur de la » Russie : vous avez accompli la puissance et » la gloire de votre patrie, par des victoires » qui ont duré six ans sans interruption, en » Europe, Asie et Afrique, en Moldavie, Bes- » sarabie, Valachie, et au-delà du Danube,

» aux montagnes de Balkan, dans la Crimée » et la Géorgie, dans l'Archipel, en Morée, » à Tchesmé, Metelin, Lemnos, Négrepont, » Patras, en Egypte, sur la mer d'Asoph, et » sur le Pont-Euxin, sur les fleuves du Dnieper » et du Danube ». Elle rappelle ensuite la paix conclue le 10 juillet 1774 par le comte Pierre de Romanzow, la prise de la Chersonèse Taurique, et du Cuban (sans une goutte de sang répandu), le 8 avril 1783, par le prince Grégoire Potemkin, pour leur donner un témoignage public de son estime et de sa bienveillance.

Nous allons citer les principaux paragraphes de cet édit : s'ils étoient tous ponctuellement exécutés, aucune noblesse ne jouiroit de plus beaux priviléges. L'édit semble avoir été dicté par l'amour de la justice et de la liberté; si l'on se bornoit à le lire sans approfondir la réalité de son exécution, il n'est point de gentilhomme en Europe qui n'enviât le sort du gentilhomme russe, mais il y a souvent bien loin d'une loi faite à une loi exactement suivie; c'est le cas où se trouve la noblesse russe, comme le démontreront les observations que nous allons nous permettre sur quelques articles de cet édit.

Paragraphe 3e. La femme est ennoblie par son

mari.— 4ᵉ. Les enfans héritent de la noblesse du père.

5ᵉ. Le gentilhomme et la dame noble ne perdent point la noblesse, à moins qu'ils n'ayent commis quelque faute contre la base de la dignité de noblesse. — Les transgressions contraires au fondement de la noblesse sont les suivantes. (1°.) La violation du serment. (2°.) La trahison. (3°.) Le meurtre. (4°.) les vols de toute espèce. (5°.) les mensonges. (6°.) Les crimes qui, d'après les lois, doivent être punis par la perte de l'honneur, et par des punitions corporelles. (7°.) Les preuves qui établissent qu'on a engagé ou enseigné à commettre de pareils crimes.

7ᵉ. Le mariage étant une loi établie par Dieu, une dame noble se mariant à un homme qui ne l'est point, ne perd pas sa noblesse, mais elle ne la donne pas à son mari ni à ses enfans.

8ᵉ. Le gentilhomme ne perd pas sa noblesse s'il n'est pas condamné par la justice, et sans cette condamnation il ne perd ni la vie, ni les biens, ni l'honneur.

Observations. N'est-il pas illusoire de donner pour un jugement légal, celui qui est rendu par des commissions que le souverain nomme, et dont il dispose à son gré? Ajoutons à cela

qu'un gentilhomme peut être fait simple soldat, quelque grade qu'il occupe, pour des mois, des années, ou même pour toujours. Il ne perd à la vérité ni les biens, ni l'honneur, ni la vie; mais cette punition n'en est pas moins très-dure, et beaucoup trop pour n'être pas soumise au jugement d'un tribunal. Nous ne rapporterons qu'un exemple très-moderne, et nous ne choisirons pas un personnage inconnu. Les ordonnances contre le duel sont très-sévères en Russie; elles y sont suivies parce qu'il y est très-rare, et peut-être trop. Le colonel *Spechn......* attaqué, frappé, se vit forcé de se défendre : il fut puni comme coupable de duel, et selon la loi, fait simple soldat. Il est vrai qu'au bout de quelques mois, S. M. fut assez juste pour le réintégrer dans son emploi, mais si la mort eût enlevé cette souveraine pendant le temps de sa punition, quel pouvoit être son sort?

12e. Le gentilhomme ne peut être jugé que par les gentilshommes, mais seulement dans les cas désignés par le paragraphe 6e.; car pour les affaires civiles, il reconnoîtra les mêmes juges que tous les citoyens. (Paragr. 25).

14e. Un gentilhomme ne pourra être condamné à perdre la noblesse, l'honneur ou la vie, sans la représentation au sénat, et la confirmation de S. M. I.

14e. Il est ordonné que dès à présent on mette en éternel oubli tous les crimes d'un gentilhomme qui ont passé dix ans, et qui pendant ce temps n'ont point été poursuivis, ni éclaircis, quand même il se présenteroit des solliciteurs, supplians ou accusateurs.

15e. On ne punira point les gentilshommes par des punitions corporelles. — 16e. Il est ordonné d'agir avec les gentilshommes qui servent dans les bas rangs du militaire, dans les punitions, de même qu'on agit avec les hauts officiers.

Observation. On a vu que cet article n'étoit pas exécuté dans les établissemens d'éducation de la capitale, tels que les corps des cadets, les pages, etc. Quand aux soldats gentilshommes, il nous paroît de toute impossibilité que cette defense à leur égard, soit suivie à la rigueur; nous croyons pouvoir assurer le contraire, et les voies de fait doivent être employées à-peu-près indistinctement envers les soldats, dans un pays où l'officier subalterne n'en est pas toujours à couvert.

17e. et 18e. Nous confirmons pour l'éternité, à la postérité de la digne noblesse de Russie, la liberté et l'indépendance, et aux nobles qui sont au service la permission de demander leur congé d'après les règles prescrites. — 19e. Nous

confirmons aux nobles la permission de sortir du pays pour aller dans l'étranger, et d'entrer au service d'autres souverains, nos alliés en Europe.

Observation. La permission formelle du souverain n'en est pas moins indispensable à tout gentilhomme russe pour voyager hors de l'empire : elle a même été refusée à plusieurs, qu'il seroit aisé de nommer. Quelques autres ont voulu abandonner leur pays, pour s'établir ailleurs, il ne leur a pas été possible de le faire.

21ᵉ. Le noble a droit de s'écrire en surnom comme possesseur de ses terres, tant héritées qu'acquises.

22ᵉ. Le noble pourra disposer comme bon lui semblera des biens acquis par lui, mais il ne pourra disposer des biens acquis par héritage, autrement qu'il n'est prescrit par les lois.

Observation. Cette permission est à-peu-près nulle, en ce que les gentilshommes russes, et nommément les plus riches, possèdent tous leurs biens par héritage. D'ailleurs le simple droit de propriété emporte la liberté de disposer de ses acquisitions.

23ᵉ. Dans le cas de condamnation pour les plus grands délits, on ne confisque point les biens du coupable, mais ils passent à ses héritiers.

24ᵉ. Nous confirmons les anciennes défen-

ses, que personne ne soit assez hardi que de détruire ou d'endommager les biens d'un gentilhomme, sans la justice et la sentence préalable des tribunaux, auxquels est confié l'exécution des loix.

Observation. Cet article nous paroît déplacé, en ce qu'il a l'air de mettre la noblesse dans une classe à part; or tout propriétaire, gentilhomme ou non, doit participer à cet avantage. C'est ici une loi générale, et que dans aucun cas l'on ne doit particulariser.

26e. — 30e. On confirme aux nobles le droit d'acheter des terres, ainsi que des maisons dans les villes, pour y établir des manufactures, et de vendre en gros les produits de leurs terres, et les effets de leurs manufactures; on leur permet d'avoir des fabriques sur leurs terres, et d'établir des petites places pour y tenir des marchés et des foires, en l'annonçant au gouverneur général, et à la direction du gouvernement, ayant soin que les termes des foires s'accordent avec celles des environs. — 32e. Il est permis aux nobles d'envoyer des ports qui leur sont assignés, dans les pays étrangers, les productions de leurs terres et de leurs fabriques.

33e. et 34e. On confirme aux nobles le droit de propriété donné par l'édit du 28 juin 1782, des produits de leurs terres, tant de la surface que

que de l'intérieur, de l'eau, des minéraux, des produits les plus occultes, de tous les métaux qu'on en tire, avec plein pouvoir et liberté, ainsi que des forêts dont ils pourront se servir comme ils le jugeront à propos. — 35e. Dans les villages, la maison du possesseur est exempte de logement. — 36e. Le noble ne paye point d'impôts personnels.

Voilà quelles sont les prérogatives de la noblesse russe; passons maintenant au privilége qu'elle a de s'assembler en corps, par lequel il sembleroit (si la nullité forcée de ces assemblées n'étoit pas connue) qu'on a voulu l'assimiler à celle des états les plus libres de l'Europe.

37e. et 38e. La *très-soumise* noblesse a le droit de s'assembler, chacune dans son gouvernement, tous les trois ans en hiver, d'après la convocation et permission du gouverneur général, ou gouverneur, tant pour l'élection confiée à la noblesse, que pour entendre la proposition du gouverneur. — 39e. Il est permis à cette société d'avoir un conducteur ou maréchal de la noblesse; sur deux présidens de district qu'elle présentera tous les trois ans au gouverneur, il en choisira un. — 48e. On confirme aux nobles la permission des représentations et des plaintes par des députés, tant au sénat qu'à

S. M. I., selon le fondement des lois. — 50e. et 54e. La société des nobles peut avoir dans chaque ville de gouvernement une maison pour s'assembler, et de plus une archive, un sceau, un secrétaire et une caisse. — 55e. On ne peut point accuser la noblesse en général d'une faute personnelle à un gentilhomme. 56e. La société n'aura pas besoin de se présenter devant un tribunal, mais elle pourra s'y faire défendre par un avocat. — 57e. La société des nobles ne peut pas être arrêtée. — 63e. Dans toutes les sociétés des nobles, tout gentilhomme qui n'a pas 100 roubles du revenu de ses terres, et qui n'est pas agé de vingt-cinq ans, peut y assister, mais il n'a pas de voix. — 64e. Le gentilhomme qui n'a point été au service, ou qui dans le service n'a point eu le grade de major, (quand même il auroit eu ce rang en prenant son congé), peut assister à l'assemblee des nobles, mais il ne peut pas être assis avec ceux qui ont servi jusqu'à ce rang, ni avoir de voix, ni être choisi pour les emplois attribués à la société des nobles, tels que sont ceux du tribunal de justice, de la tutelle noble, etc. — 65e. Les membres de la société peuvent exclure un gentilhomme qui est blamé par le juge, ou qui a quelque vice infame, et connu de tous, (même si les juges l'ignorent), jusqu'à ce qu'il se soit pleinement justifié,

66e. S. M. établit dans chaque gouvernement le livre généalogique, anéanti par les ordonnances de ses prédécesseurs (édit de Feodor Alexiovitz, du 12 janvier 1682). — 68e. On doit inscrire dans ce livre généalogique le nom de baptême et de famille de chaque gentilhomme possédant quelque bien immeuble dans le gouvernement, et pouvant prouver sa noblesse : tout gentilhomme non inscrit dans ce livre, ne peut jouir des priviléges de la noblesse.

76e. — 82e. Le livre généalogique sera divisé en six parties : (1°.) Les familles des véritables nobles : ce sont celles qui ont été élevées à la noblesse par les souverains de Russie, ou d'autres têtes couronnées, par des armes, diplômes, ou sceaux, et ceux qui peuvent prouver leur noblesse depuis 100 ans. Dans la seconde partie, les familles de la noblesse militaire : ce sont celles dont il est dit dans l'édit du 16 janvier 1721, de Pierre premier. » Tous les officiers d'état-» major, et qui ne sont point d'extraction » noble, eux, leurs enfans, et leur postérité » sont nobles, et il convient qu'on leur donne » des patentes de noblesse. « Dans la troisième partie, la noblesse de la huitième classe : ce sont celles dont il est dit dans le onzième article de la tabelle des rangs donnée par Pierre premier, l'an 1722, le 24 janvier. » Tous les officiers

» russes et étrangers qui sont dans les premiers
» huit rangs, ou y ont vraiment été, sont
» respectés de même que les enfans légitimes,
» et que la postérité des meilleurs et des plus
» anciens gentilhommes, quand bien même ils
» seroient de basse extraction. « Dans la quatrième partie, les familles étrangères : ce sont celles qui se sont assujetties à la Russie, dont il est fait mention dans les édits de l'année 7195 (1687.) Dans la cinquième partie, les familles distinguées par des titres : c'est-à-dire, qui peuvent s'approprier par succession, ou avec la permission de têtes couronnées, le titre de princes, de comtes, de barons et autres. Dans la sixième, les anciennes familles nobles : ce sont celles qui prouvent au-delà de 100 ans, et dont l'origine est inconnue. On inscrira toujours par ordre alphabétique.

Observation. Il semble que dans un pays où 100 ans passés de noblesse placent un gentilhomme dans la première classe, on devroit être infiniment indulgent sur cet article pour les étrangers ; au contraire (le voyageur Oléarius, en 1634, fait les mêmes remarques), il n'y en a point où l'on soit plus ridiculement difficile. La première question sur un étranger, est pour s'informer s'il est noble, s'il l'est depuis longtems, quel est son père, quelle est sa mère, etc.

Si, malheusement l'individu est d'une famille inconnue, s'il n'a pour lui que de l'esprit, des talens, des connoissances, des qualités recommandables, sans quelques dégrés de noblesse, il est reçu très-froidement, expulsé souvent sur le plus léger prétexte, et jugé inhabile à tout : on le traite même (toujours en son absence) de *polisson*, de *gredin*, etc., car les russes, et quelquefois les femmes âgées, qui ont acquis le droit de tout dire, sont très-prodigues d'expressions encore plus grossières. Un très-grand seigneur, dont le nom est le seul mérite, lui doit l'accueil flatteur qu'on s'empresse à lui faire. Il est vrai qu'au bout de quelque temps, sa qualité d'étranger le fait rentrer dans la classe commune ; mais à l'extérieur les égards sont toujours les mêmes ; on se contente d'en médire, ou de le calomnier dans les sociétés particulières.

84e. Les preuves de noblesse sont admises par l'original, ou par la copie attestée. — 86e. En inscrivant les familles nobles dans le livre, la société a la liberté de fixer la somme qu'elles doivent verser dans la caisse, mais jamais au-delà de 200 roubles. — 87e. Si quelqu'un n'est pas content de la décision de la noblesse à son égard, il peut faire ses représentations à l'héraldie, ou collége du blason. — 89e. Lorsque le livre généalogique sera fini, qu'il aura été lu à la

société des nobles, où l'original restera, il en sera fait deux copies dont l'une sera remise à l'archive de la direction du gouvernement, et l'autre au sénat, pour y être gardée à l'héraldie.

92e. Les preuves indispensables de la noblesse sont celles-ci : (1°.) Les diplômes donnés par nous-mêmes, par nos prédécesseurs, ou par d'autres têtes couronnées. (2°.) Les armes données par des souverains, rois ou empereurs. (3°.) Des patentes de rangs auxquels la noblesse est adjointe. (4°.) Des preuves qu'un ordre de chevalerie a décoré la personne. (5°.) Des écrits d'éloges. (6°.) Des édits de terres qu'on a reçues. (7°.) L'égalité des services par des possessions. (8°. et 9°.) Des écrits ou édits de gratification de terres en propre possession, même si elles sont déjà sorties de la famille. (10°.) Des ordonnances ou instructions données au gentilhomme pour des ambassades et autres missions. (11°.) Des témoignages des services nobles des ancêtres. (12°.) Des preuves ou témoignages que le père et le grand père ont vécu noblement, et qu'ils ont eu des services conformes à leur dignité de noblesse, attestés par douze nobles indubitables. (13°.) Des lettres d'achat, hypothèque, contrats et testamens sur leurs biens. (14°.) Des témoignages que le père et le grand-père ont possédé des

terres. (15°.) Les preuves de postérité ascendante, du fils au père, grand-père, bisaïeul, et plus haut, autant qu'ils peuvent démontrer, ou qu'il leur plaît de prouver, doivent être inscrites dans le livre généalogique. — Ceux qui n'ont que la noblesse personnelle ne peuvent point être inscrits dans le livre généalogique. Si le grand-père, le père et le fils ont eu des places qui donnent la noblesse personnelle, la postérité peut demander la véritable noblesse : si le père et le fils ont eu des rangs qui ennoblissent, et qu'ils ayent servi vingt ans, le petit-fils a la même permission.

Nous étant trouvés à Pétersbourg, à l'époque du rassemblement de la noblesse de ce gouvernement, au commencement de 1792, nous croyons devoir placer ici les détails de ce qui s'est passé à cette assemblée.

Le jour fixé par l'impératrice pour l'ouverture de l'assemblée, le comte de Strogonoff, maréchal de la noblesse, en reçut chez lui tous les membres. Le lendemain, vers neuf heures du matin, ils se rassemblèrent à l'hotel de Voronzoff, préparé à cet effet, d'où ils se rendirent à l'église des Matelots. Y étant arrivés un peu tard, nous eûmes beaucoup de peine à pénétrer dans l'eglise, remplie d'une prodigieuse quantité de monde. Du moment qu'on ouvrit la porte, nous

fûmes suffoqués par une vapeur épaisse qui en sortit, absolument semblable à celle que l'on voit autour de l'entrée des bains russes. Nous étions assez éloignés du centre de l'église, lorsque, heureusement, nous fûmes aperçus par M. de Strogonoff : il nous fit sur-le-champ placer très-près de lui, et sur ce que nous lui témoignâmes notre désir de suivre toute la cérémonie, il dit un mot à M. de Soltikoff, élu provisoirement gouverneur général. Celui-ci donna tout de suite un ordre au gouverneur de Saint-Pétersbourg, pour nous procurer un officier qui nous accompagna par-tout : Nous ne pouvons exprimer à quel point ces messieurs ont poussé l'attention à notre égard ; ils ont mis dans leurs procédés uue grâce parfaite, et la politesse la plus recherchée.

L'office étoit célébré par le métropolitain : Du moment qu'il s'est avancé vers l'autel, le gouverneur général à sa droite, et le maréchal à sa gauche se sont portés jusqu'au gradin qui conduit au sanctuaire. La messe finie, un avocat du gouvernement, placé sur le gradin, a lu à haute voix l'ukase de S. M., qui nommoit le comte de Soltikoff gouverneur général provisoire, (cette place étant vacante par la mort très-récente du comte de Bruce) et qui permettoit le rassemblement de la noblesse ; après cette

lecture est arrivée une longue procession de prêtres qui se sont rangés en haie jusqu'à l'estrade où s'est placé le métropolitain. On a dit quelques prières, qui avoient pour objet la paix conclue avec les turcs; on avoit reçu la veille la nouvelle de la signature des préliminaires à Yassy. Le métropolitain, tenant un crucifix, s'est mis à la gauche d'un pupitre placé au milieu de l'église, sur lequel étoit le livre des évangiles ouvert. Un secrétaire du gouvernement a lu à haute voix la formule du serment, s'arrêtant toujours après deux ou trois mots, pour qu'ils fussent répétés par les membres de la noblesse. Ils tenoient tous la main droite élevée, les trois premiers doigts joints ensemble comme pour faire le signe de la croix. Après cette lecture le maréchal a fait un signe de croix, a baisé le livre et le crucifix, ce qui a été imité par tous les membres. De-là M. de Soltikoff, et successivement toute la noblesse, se sont rendus à l'hotel de Voronzoff.

Cet hotel, situé auprès des boutiques, est fort grand et d'une belle apparence; les salles n'en sont point vastes, et aucune n'est remarquable. Celle où se tiennent les séances de la noblesse est presque carrée, avec des tribunes qu'on a le projet d'agrandir. Il y a un dais en velours cramoisi et galonné d'or, avec un

fauteuil de même étoffe : chaque député a une chaise avec son nom écrit derrière : ils étoient au nombre de cent-quatre-vingt-dix-sept. Cette salle communique à une autre, servant pour ainsi dire d'antichambre à l'appartement du gouverneur général. A peine y fûmes-nous, que le gouverneur de Saint-Pétersbourg vint nous dire que M. de Soltikoff se feroit un vrai plaisir de nous recevoir. Nous entrâmes dans une chambre proprement meublée, où étoit le portrait de l'impératrice en pied : le gouverneur général nous dit que c'étoit là qu'il devoit se tenir pendant tout le temps des séances. Il étoit seul avec le métropolitain qui, selon l'usage des ecclésiastiques de ce pays, avoit dans les mains un chapelet fort simple, dont il tiroit des grains, tantôt à droite, tantôt à gauche. Dans cette même chambre étoient dix fauteuils et dix chaises de velours rouge, rangés sur deux lignes : ils étoient destinés aux membres qui occupent les deux premières places dans les dix districts composant le gouvernement de Pétersbourg. Nous attendîmes pour nous retirer le moment du repas ; il y avoit plusieurs tables distribuées dans différens appartemens : une seulement étoit plus grande que les autres ; le métropolitain et le gouverneur général s'y sont placés, le premier ayant la droite. Les gens et la vaisselle étoient

de la cour. Le soir il y a eu une illumination fort mesquine ; le lendemain et le surlendemain ont été consacrés aux élections ; tout a été fini en très-peu de jours, et s'est terminé, comme de coutume, par une grande fête.

D'après la lecture de l'ukase, concernant ces assemblées, on voit qu'il est peu de réglemens mieux faits, et qu'il n'en est point qui accordent une plus grande étendue de pouvoirs à un corps assemblé pour délibérer sur ses affaires, et sur celles de l'état. Jusqu'à présent le gouvernement a mis de telles entraves à ses projets, la présence des gouverneurs généraux a tellement influé sur ses décisions, qu'on peut regarder l'effet de ces assemblées comme absolument nul. Les éléctions sont connues d'avance, parce qu'elles sont désignées par une puissance supérieure, et le gouvernement abandonne volontiers la forme, dont la noblesse veut toujours bien se contenter, pourvu qu'il soit toujours maître absolu dans le fond.

Cette politique est faite pour réussir long-temps dans la capitale, et dans une grande partie des gouvernemens. Mais, tôt ou tard, ces assemblées donneront le signal d'une grande révolution. La Russie ne ressemble à aucun autre pays de l'Europe ; elle a des provinces d'une étendue qui surpasse de beaucoup celle des plus

grands états. Leur éloignement de la métropole donneroit encore une nouvelle force aux partis qui voudroient s'y former. Il ne faudroit donc qu'un homme hardi, jouissant d'une grande considération, pour s'emparer d'une autorité qu'il seroit fort difficile, et peut-être impossible de lui ravir. Que de ressources, par exemple, n'auroit pas un homme à qui la noblesse de Sibérie, mécontente de la cour de Pétersbourg, offriroit une couronne? Avant que le souverain fût instruit de la rébellion, qu'il eût pris les mesures nécessaires pour s'y opposer, il faudroit au moins un an. Ce temps seroit plus que suffisant pour qu'un rebelle pût se fortifier dans un pays rempli de mécontens, et y trouver tous les moyens de défense. Indépendamment des obstacles provenant de l'éloignement prodigieux, de la difficulté d'un rassemblement de troupes suffisant, ce qui donneroit a ce parti une force incalculable, c'est que cette immense contrée est depuis plus d'un siècle le réceptacle de gens qui trouveroient peut-être la vengeance bien douce. Cinquante mille familles se transmettent de génération en génération une haine que le temps ne peut affoiblir, et moins encore faire oublier. La perte totale des mines, objet de la plus grande importance, seroit la suite inévitable d'un pareil événement.

Le philosophe qui ne connoît de révolutions utiles, que celles produites par les lumières, doit s'attendre à voir ces peuples long-temps malheureux ; il hésite à leur souhaiter un gouvernement nouveau, qui ne seroit que l'ouvrage de l'ambition de quelques particuliers, ou d'autres passions dont les effets seroient peut-être plus tyranniques encore que le despotisme sous lequel ils gémissent aujourd'hui.

Nous croyons donc que l'institution de ces assemblées, si belle au premier coup-d'œil, est vicieuse en elle-même. Son avantage unique est de donner à la noblesse une apparence de pouvoir que les gens sensés de cet ordre apprécient à sa valeur. Pour compenser ce bien imaginaire, l'inconvénient dont nous avons parlé ci-dessus est plus que suffisant. Nous n'ignorons pas que la souveraine à qui l'on doit cette institution, tranquille sur les suites, n'a rien à redouter pour elle : mais la tâche qu'elle impose à ses successeurs, en devient d'autant plus difficile à remplir. Ces sortes d'assemblées ne sont admissibles que dans deux sortes d'états ; dans un état libre, et dans celui dont l'organisation est telle que toutes les parties en soient également sous la main du souverain. Le gouvernement de la Russie, et sa trop vaste étendue s'opposent formellement à ce qu'on

puisse la compter dans l'une de ces deux classes ; et dût-on nous taxer de présomption, nous osons prédire que s'il arrive jamais quelque révolution dans une partie de l'empire, ces assemblées en seront le berceau.

Passons à l'ukase concernant les villes et les bourgeois.

CEUX qui ont fixé leur demeure dans une ville, sont obligés de prêter le serment de sujétion et de fidélité envers la personne de S. M. I. — Celui qui fixe sa demeure dans une ville, doit passer un écrit tenant lieu de serment, qu'il se soumet aux lois civiles, et qu'il s'oblige de porter les charges et offices des bourgeois. — Celui qui n'est point inscrit dans la bourgeoisie, ne peut exercer aucun métier. — Les nobles qui ont des maisons, jardins, et places, dans les villes ou dans les faubourgs, soit qu'ils y demeurent ou qu'ils les louent, sont obligés de porter les mêmes charges et impôts que les bourgeois, pour ces maisons ou jardins, et si le noble veut vendre sa maison ou jardin, il doit l'annoncer au magistrat de la ville. — Sont affranchis de tous impôts et services des bourgeois, ceux qui sont au service de S. M. I., soit au militaire, soit au civil, qui sont employés dans la ville, qui y demeurent, ou qui y viennent de temps en temps pour leurs propres

affaires, et qui n'exercent aucun métier. — La maison qu'habitent le bourguemestre, l'échevin et le président, est libre de logement, excepté dans les cas de nécessité très-urgente. — Les bourgeois peuvent avoir des boutiques et des maisons dans la ville, pour y vendre et conserver leurs marchandises. — Les bourgeois peuvent naviguer par-tout librement, tant pour importer que pour exporter des marchandises, comme bon leur semble. — On fixera dans les villes des jours et des heures dans la semaine, pour tenir le marché : le magistrat de ville fera arborer un pavillon : tant qu'il sera déployé, il sera défendu de vendre et d'acheter en gros : le pavillon abaissé, cette défense n'existera plus. Ce qui n'a pas été vendu, peut derechef être ramené hors de la ville. — Il y aura au moins une foire tous les ans dans les villes. — Les habitans des villes ont la permission de construire ou de faire venir d'autres pays des bateaux et navires, de les louer, entretenir, et de les renvoyer derechef, chargés ou à vide.

Les habitans des villes ont la permission de s'assembler en communauté, pour l'élection des tribunaux, etc., en hiver, tous les trois ans, avec l'agrément du gouverneur général ou gouverneur. — Ils auront, s'ils veulent, une maison, un sceau aux armes de la ville, un écrivain et

une caisse, formée par des contributions volontaires, et dont ils pourront disposer par un accord commun. — L'assemblée ne sera pas responsable d'une faute commise par un de ses membres ; elle ne sera point obligée de comparoître devant un tribunal, mais un avocat défendra sa cause. — Pour être admissible à tous les emplois, et avoir voix dans les assemblées, on devra être âgé de 25 ans, et posséder un capital de 50 roubles de rente. — L'assemblée de la ville a le droit d'en exclure jusqu'à ce qu'il se soit justifié, tout bourgeois qui a été condamné par la justice, ou qui est généralement reconnu pour avoir quelque vice évident qui le prive de la confiance. — On tiendra dans chaque ville un registre, dans lequel seront inscrits tous les habitans, afin de procurer à chacun sa succession, du père au fils, au petit-fils, etc. — On y inscrira le nom de baptême et de famille de chaque habitant, qui possède quelque terre, maison, bâtiment, dans cette ville, celui qui est inscrit dans le corps des marchands, ou dans quelque maîtrise, ou qui tire sa subsistance de quelque métier. Toute autre personne, n'appartenant pas à la bourgeoisie, et ne devant pas jouir de ses prérogatives, ne sera pas inscrit dans le livre.

Ce registre sera divisé en six parties. Dans

la première, on inscrira le nom et la condition des habitans effectifs : on comprend sous ce nom ceux qui possèdent dans une ville, une maison, bâtiment, terre, place, etc. — Dans la seconde partie, on inscrira ceux qui sont compris dans les trois premiers corps des marchands. Le premier corps, est de ceux qui déclarent depuis plus de 10, jusqu'à 50,000 roubles de capital : le second corps, depuis plus de 5, jusqu'à 10,000; et le troisième, depuis plus de 1,000, jusqu'à 5,000 : le tout, sans distinction d'âge ni de sexe. Un habitant, de quelque famille, condition ou profession qu'il soit, peut être inscrit dans le corps des marchands, en déclarant son capital. — Dans la troisième partie, on comprendra ceux qui sont inscrits dans la maîtrise : on entend par là les maîtres, compagnons et apprentis de differens métiers, qui se sont fait inscrire dans la maîtrise de leurs métiers. — Dans la quatrième partie, les étrangers, et ceux qui habitent d'autres villes : on comprend sous ce nom, ceux qui viennent des villes russes, ou d'autres royaumes, et qui se seront fait inscrire dans les corps de métiers.

Dans la cinquième partie, les bourgeois insignes, ce sont ceux (1°.) qui ont passé par degrés toutes les charges de la ville, s'en sont acquittés dignement, et ont obtenu un titre.

(2°.) Ceux qui ont fait leurs études, et peuvent produire des certificats par écrit de leurs connoissances, de la part des académies ou universités. (3°.) Les artistes des beaux arts, nommément les architectes, peintres, sculpteurs, et compositeurs de musique, membres de l'académie, et qui ont des témoignages sûrs de leurs connoissances et de leur capacité. (4°.) Tous ceux qui déclarent posséder un fonds de 50000 roubles, et au-delà, de quelque condition qu'ils soient. (5°.) Les banquiers qui font des remises d'argent, et qui déclarent posséder un capital de 100 jusqu'à 200 mille roubles. (6°.) Ceux qui font le commerce en gros et n'ont point de boutique. (7°.) Des patrons de navires, qui expédient pour l'étranger, des vaisseaux qui leur appartiennent en propre. — Dans la sixième, les bourgeois : on entend par là, ceux qui se sont déjà établis dans une ville ou qui y sont nés, qui ne sont point inscrits dans le registre, mais qui vivent de leur travail. Chaque famille, pour être inscrite dans le registre, doit produire les preuves de son état et situation en original, ou par une copie attestée. L'assemblée décidera ce que chaque famille inscrite doit verser dans la caisse, mais jamais au-delà de 100 roubles. Les bourgeois peuvent établir des métiers, et fabriquer toutes sortes

d'étoffes sans autre permission. Celui qui deshonore un bourgeois, par des paroles ou par quelque écrit, est tenu de lui payer autant que ce dernier donne par an dans la caisse et à la ville, et l'offenseur sera obligé de lui payer le double, s'il a donné un coup avec la main, sans avoir même employé aucune arme. Celui qui déshonore la femme est obligé de donner le double de ce qu'il auroit donné au mari : si la femme paye elle-même quelques impôts, l'offenseur est obligé de lui donner le double de ce qu'elle et son mari payent; aux enfans du sexe, l'offenseur est tenu de payer quatre fois autant qu'aux parens : aux enfans en bas âge, la moitié de ce qu'il auroit donné au père : aux garçons jusqu'à l'âge de dix-sept ans, l'offenseur payera autant que le père donne à la caisse et à la ville cette année.

Du premier décembre au premier janvier est l'époque du payement de ceux qui sont inscrits dans le corps de métiers, qui payent un pour cent du capital qu'ils ont déclaré, et ne payent point de capitation. Les enfans de ceux qui sont inscrits, dont le partage n'est point fait avec leurs parens, sont exempts de payement. Le capital une fois énoncé selon sa conscience, on ne recevra plus d'autre déclaration. Si quelqu'un inscrit dans le corps de métiers fait une ban-

queroute par sa faute, il en sera exclu. Ceux qui sont inscrits dans le premier corps de métiers, ont la permission d'aller en carrosse à deux chevaux : ils seront affranchis de toute punition corporelle : ils peuvent établir, des fabriques, avoir des vaisseaux et des bateaux sur la mer. Ceux qui sont dans le second corps peuvent établir des fabriques, et des navires pour la navigation des fleuves : ils sont affranchis de toute punition corporelle, et peuvent aller en carrosse à deux chevaux. Les deux premiers corps peuvent faire toutes sortes de traités en gros et en détail. Ceux du troisième corps peuvent avoir des métiers, et fabriquer toutes sortes d'étoffes ; avoir de petits bateaux pour le transport sur les fleuves, tenir des hôtelleries, des bains et auberges pour les paysans. Ils ne peuvent aller qu'en voiture à un cheval, tant en hiver qu'en été.

Ceux qui sont d'autres villes ou pays, et d'une autre religion, ont la permission de l'exercer. Les prêtres et les églises latines seront subordonnés à l'archevêque de la même religion qui demeure à Mohilow. Ceux qui sont de la confession d'Augsbourg seront subordonnés, pour les affaires ecclésiastiques, à leur consistoire, qui sera établi par S. M. I. dans sa résidence, ainsi que dans d'autres villes de gou-

vernement. Si cinq cents familles ou plus, se fixent dans une ville, il est permis de partager le magistrat entre les Russes et les étrangers, c'est-à-dire, que le nombre des bourguemestres et échevins russes restera le même, et on accordera aux étrangers la permission d'en choisir autant parmi eux; ils seront ajoutés aux premiers, et jugeront, les Russes en russe, et les étrangers dans leur langue, ce qui aura lieu aussi dans la maîtrise. Dans les villes où il y a douane, la justice des douanes sera composée de même, dans la même occurrence. Les étrangers fixés dans une ville, pourront en partir avec leur famille et leurs biens, en l'annonçant au magistrat de ville, en payant leurs dettes, et ensuite donnant à la ville les impôts de trois ans; si quelqu'un part sans ces formalités, le magistrat fera publier son nom et son signalement dans les gazettes, en avertissant le public de se défier de lui. Les étrangers peuvent avoir des fabriques et manufactures. Les bourgeois insignes ont la permission d'aller en carrosse à deux et quatre chevaux, d'avoir des maisons et des jardins dans les fauxbourgs; ils sont affranchis de punitions corporelles; ils peuvent avoir toutes sortes de navires sur mer et sur les fleuves. Si le grand père et le père ont conservé leur titre, le petit fils aîné, après l'âge de trente

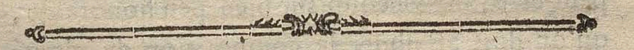
ans, s'il a une bonne conduite, peut demander la noblesse.

Il n'est défendu à personne de se faire inscrire comme marchand dans une ville; ceux-là peuvent avoir des auberges, bains et gargottes pour les passans, vendre des fruits et autres bagatelles dans la maison où ils demeurent, ainsi que des marchandises de leurs propres manufactures : ils ne peuvent aller en carrosse ni à deux chevaux.

Revenus des villes. Les villes où il y a des douanes, soit des frontières, ou des ports, auront le droit d'exiger des marchandises qui sortent, un pour cent : et deux pour cent de celles qui entrent. Les villes où il y a une vente de boisson dont les revenus entrent dans la caisse de S. M. I., perçoivent sur la somme du gain un pour cent. Les biens d'un bourgeois qui meurt sans laisser d'héritiers, appartiennent à la ville; les revenus des moulins et pêcheries, qu'on peut établir sur le territoire, appartiennent à la ville, ainsi que les amendes des marchands et bourgeois. Les revenus ne sont employés qu'aux dépenses légitimes de la ville, qui sont (1°.) l'entretien des magistrats et de tous les gens attachés au service de la ville. (2°.) L'entretien des écoles et autres établissemens. (3°.) Les bâtimens de la ville et leurs répara-

tions. Il est permis aux villes d'établir des banques du reste de leurs revenus, ou de les placer dans des banques publiques, pour augmenter le capital : si les villes croyent utile de faire quelque dépense qui surpasse leurs revenus, elles feront leurs représentations au gouvernement, et attendront sa permission. Elles donneront le compte de leurs revenus et de leurs dépenses à la trésorerie, et en feront part au gouverneur. Les habitants auront la liberté de former un conseil général de la ville, à la formation duquel tous les individus concourront chacun selon sa classe.

Donné à Petersbourg le 21 avril 1785.



CHAPITRE IV.

Education et Mœurs de la Noblesse. Usages de la Société.

L'ÉDUCATION, cette partie si importante, qui peut seule former des hommes, est absolument vicieuse en Russie, soit générale, soit particulière. D'abord il n'y a point de colléges, d'universités, ou en si petit nombre qu'on peut

les regarder comme non existans ; et de plus, l'extrême ignorance de ceux qui sont chargés de l'instruction, les en rend tout-à-fait incapables. Le clergé russe a été de tout temps, et il est encore plongé dans la barbarie : il n'a ni émulation, ni crédit, ni lumières ; sa composition s'oppose à ce qu'il sorte de cette apathie, de cet état honteux, où peut-être il est de l'intérêt d'un gouvernement despotique de le laisser languir. Mais quel gouvernement que celui où le souverain peut redouter l'instruction de ses peuples, et se croit obligé de chérir l'ignorance dans la classe faite, par état, pour être la plus éclairée ! Ce n'est qu'à cette crainte chimérique peut-être, mais à coup sûr bien peu honorable, qu'on doit attribuer la composition du clergé russe : on en a éloigné toutes les grandes familles de l'empire, dont l'influence auroit pu devenir un jour toute puissante sur un peuple ignorant et superstitieux : cette politique, si cruelle par ses effets, a nécessairement influé sur l'éducation des Russes, en refusant aux prêtres les moyens d'enseigner ce qu'ils n'ont pu apprendre eux-mêmes, et en perpétuant d'âge en âge une ignorance bien honteuse pour le clergé, mais plus honteuse encore pour un gouvernement qui semble légitimer cette politique pernicieuse.

Les nobles ne sont point dans l'usage d'en-

voyer leurs enfans aux écoles publiques ; ils les croiroient dégradés par une société qu'ils regardent comme indigne d'eux. La vanité ne calcule jamais bien, et nulle part, plus mal qu'en Russie : voilà pour les éducations générales : où il n'y a ni maîtres, ni colléges, il ne peut y avoir d'instruction.

Quant à l'éducation particulière, la seule adoptée par la noblesse, comme étant la seule qui puisse conserver la hiérarchie des rangs, les instituteurs ne manquent pas : la Russie est de tous les pays celui où on en trouve le plus aisément ; ils sont tous étrangers : leur grand nombre devroit sans doute être suspect, et rendre extrêmement difficile sur leur choix ; au contraire, un instituteur est agréé dès qu'il se présente : il se donne ordinairement le titre de maître de langue française, ce qui suffit ; on lui confie l'éducation d'un jeune homme, qui a peut-être en lui le germe des plus grands talens, qui ne se développeront jamais, parce qu'il faut plus que le nom d'instituteur pour les développer (1). L'élève sera donc, toute sa vie, un

(1) Cet homme, même en lui accordant les talens qu'il est bien éloigné d'avoir, devroit être éconduit sur cela seul, que celui qui se dépayse

homme médiocre, pendant qu'il auroit pu illustrer son pays : car les Russes ont au moins

---

pour être instituteur, sans être recommandé puissamment par des gens de son pays, connus et estimés, est à coup sûr un homme au-dessous du médiocre, ou un mauvais sujet. Quant aux arts d'agrément, il ne pourra qu'inspecter les études ; il faudra maître de dessin, de musique, etc. : les plus à la mode prennent 5 roubles par cachet ; les autres, 3. Qu'on calcule à combien doit monter une éducation complète : il y a de quoi frémir, quand on songe que tel homme qui estropie le français, ne connoît pas l'orthographe de sa propre langue (ce qui est très-commun), ne sait rien de l'histoire, ne possède enfin aucune connoissance réelle, a peut-être coûté, en maîtres, 30000 R. à ses parens.

Nous ne pouvons nous refuser à raconter l'anecdote suivante, choisie entre mille du même genre. M. le comte d'Anhalt se trouvant à Moskou, on lui annonça quelqu'un qui désiroit lui parler en particulier : il ne voulut pas faire sortir son cousin, avec qui il étoit, et exigea que l'inconnu s'expliquât devant lui. — *V. E. ne me reconnoît pas ? — Non. — Elle ne reconnoît pas Lajeunesse qui étoit tambour dans son régiment, en Prusse, et qu'elle a fait passer par les verges ? — Comment ! c'est toi, coquin, et que fais-tu ici ? — Je suis précepteur dans*

autant d'aptitude que les autres peuples. Pourquoi donc les personnes instruites sont-elles si excessivement rares en Russie ? pourquoi y exalte-t-on des gens qui passeroient ailleurs pour très-médiocres ? pourquoi la conversation de presque tous les Russes est-elle aride, sans liaison et sans intérêt ? Parce qu'ils n'ont, en général, aucune connoissance, même superficielle, des arts, des sciences, de l'histoire, de tous les objets, en un mot, qui plaisent à l'homme instruit, et qui l'intéressent ; parce que la nature de leur gouvernement s'oppose à ce qu'il en soit jamais question, non plus que des ministres et de tout ce qui a rapport à l'administration : il est à naître qu'on s'en soit

---

la maison où V. E. dîne aujourd'hui ; j'ai eu peur qu'elle ne me reconnût, et ne fît une esclandre qui m'ôteroit mon pain ; je suis venu pour la prévenir. — Puisqu'il y a des gens assez bêtes pour t'avoir pris pour instituteur, je ne te ferai aucun tort ; mais si tu as l'insolence de t'asseoir à la même table que moi, je te fais jeter par les fenêtres. — V. E. peut être tranquille. L'ancien tambour fit une profonde révérence, et alla dîner en ville ce jour-là. M. de Juigné étant ministre de France, trouva un de ses anciens postillons précepteur dans une maison de Moskou, où il étoit en visite.

jamais occupé ; on se rappelle encore les temps passés (1). Une autre raison, et c'est la plus frappante, est la présomption outrée des Russes, l'habitude où ils sont de vanter à outrance leur pays, leur gouvernement, leurs mœurs, leurs usages ; en un mot, tout ce qui est russe, au détriment de ce qui ne l'est pas. Ces éloges seroient mérités (et ils sont bien loin de l'être), qu'ils n'en seroient pas moins déplacés dans leur bouche, pas moins fastidieux pour l'étranger qui les entend sans cesse : l'humeur qu'ils témoignent à celui qui ne partage pas leur admiration, ou qui a seulement l'air de ne pas la partager ; les épithètes de *méchant*, de *persiffleur*, d'*homme dangereux*, qu'ils lui prodiguent dans leur intérieur (en son absence), démontrent clairement combien ils redoutent la critique, et par conséquent combien ils la méritent ; car ces deux sentimens sont inséparables.

---

(1) Lors de l'arrestation de Biren, quelqu'un en apporta la nouvelle dans une maison où étoient rassemblées plusieurs personnes : tout le monde se boucha les oreilles, en criant : *Nous ne vous entendons pas ; nous ne savons pas ce que vous voulez dire.* Une heure après, on eut la certitude de la chose, et le récit en fut écouté avec grand plaisir.

Ce goût excessif pour tout ce qui est national, peut paroître excusable, à certains égards, dans l'homme qui n'a jamais quitté la Russie, qui n'a jamais eu d'objet de comparaison : mais comment excuser celui qui a voyagé, qui a parcouru l'Europe ? Cependant rien de plus ordinaire que de voir un Russse, arrivant de l'étranger, reprendre, en un moment, le même esprit, le même goût, les mêmes idées qu'avant son départ : or de deux choses l'une ; ou le Russe a voyagé réellement, ou il s'est contenté de courir la poste sur les chemins, et les filles dans les capitales ; dans le second cas, il est tout simple que, puisqu'il ne s'est arrêté à aucune idée pendant son voyage, il pense après comme auparavant : on observera seulement qu'il a eu tort de dépenser 10 à 12000 roubles, pour pouvoir dire, *j'ai vu*, ce dont il seroit fort embarrassé de rendre compte, et pour aller faire à cinq cents lieues ce qu'il auroit très-bien pu faire chez lui, et à moins de frais : dans le premier cas, lorsqu'il vante, à son retour, le climat, les environs de sa capitale, ses spectacles, son luxe, ses sociétés, ses palais, ses collections, et sur-tout la grande étendue de l'empire, qui est une des choses que les Russes exaltent avec le plus de complaisance, alors il n'est pas de bonne foi ; car il préfère

intérieurement le climat et les environs de Naples, les spectacles de Paris, les sociétés de Vienne, les palais et les collections d'Italie; restent donc le luxe dont il sentira le vice, par les sommes énormes qu'il fait sortir d'un pays épuisé, et l'immensité de l'empire, avantage funeste, qu'un souverain éclairé doit maudire, quand il ne règne que sur des déserts; car, sans prétendre que la Russie soit absolument déserte, nous croyons pouvoir donner ce nom à un empire qui auroit vingt fois plus d'habitans qu'il n'en a, sans être aussi peuplé que les parties de l'Europe qui ne le sont que médiocrement.

La jeunesse russe est peu adonnée à la lecture; ce goût est intimément lié au désir de s'instruire, et l'apathie dans laquelle végète la plus grande partie des jeunes gens, ne leur permet pas ce genre d'occupation : nous ne parlons pas des lectures frivoles, telles que celles des romans, qui ont le mérite d'amuser, sans fatiguer l'attention, mais aussi dont il ne reste rien dans l'esprit, que le regret d'avoir perdu un temps qu'on pouvoit mieux employer. Il y a cependant des romans estimables dans notre langue, mais ils sont en si petit nombre, surtout parmi ceux du jour, que nous croyons qu'un étranger perdra toujours son temps à

les lire, parce qu'il trouvera mieux quand il voudra. Un prince russe qui avoit lu Clarisse avec beaucoup d'attention sans doute, trouvoit ce roman détestable, et Lovelace un écolier; ce jugement pourroit faire quelque tort à la nation, mais nous croyons l'Aristarque d'origine tartare.

L'antipathie des jeunes gens pour l'instruction, est d'autant plus fâcheuse, que sachant presque tous le français, ils trouveroient dans notre langue des ouvrages précieux. (Quelques-uns ont été traduits en russe, mais il en manque encore beaucoup malheureusement.) Ils s'attachent à de petits vers, à des recueils de chansons, à des bagatelles du jour, et se garderoient bien de lire notre histoire, ou celles des autres pays, écrites ou traduites en français. Leurs lectures, quelques frivoles qu'elles soient, n'ont ordinairement lieu que pendant la toilette (1) : or, nous demandons ce qu'on peut attendre d'un pareil mode d'instruction.

---

(1) La toilette est l'occupation la plus importante de la jeune noblesse : un coiffeur français est sûr de faire sa fortune à Pétersbourg; il se fait ordinairement payer 25 à 30 roubles par mois, et quelquefois au-delà; s'il avoit la gaucherie de ne prendre que 20 roubles, les gens à la mode n'en

Quant à ce qui regarde les mœurs de la jeunesse, on ne peut rien en dire qui lui soit particulier; on y retrouve les mêmes goûts que dans les autres peuples, à ces différences près qui tiennent au climat, et à l'indolence naturelle aux Russes, augmentée encore par les facilités que le grand nombre de femmes libres ou esclaves leur procure dans leur intérieur, ce qui tourne même à l'avantage des bienséances extérieures : on ne voit guères de filles entretenues publiquement, que par des gens d'un certain âge, qui, fatigués de l'uniformité de leurs jouissances, cherchent hors de chez eux des plaisirs aussi faciles, mais où ils trouvent une apparence de variété.

Les femmes tirent meilleur parti de leur éducation; il y a à Pétersbourg et à Moskou

---

voudroient plus. Notre fameux *Léonard* auroit trouvé ici, dans la personne du sieur *Rondelet*, un rival, sinon plus habile, au moins plus cher que lui : cela nous explique comment tel négociant français, qui fait aujourd'hui une grande figure, qui tient table ouverte, a un bon carrosse, dont la femme dépense annuellement 2 ou 3000 roub. en ajustemens, a commencé par être perruquier ou valet de-chambre, et doit s'en souvenir, car il n'y a pas long-temps.

beaucoup

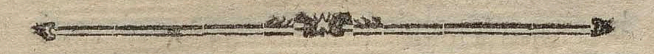
beaucoup de demoiselles, et de jeunes dames, très-bonnes musiciennes. Les demoiselles, en général, ont l'air fort décent; il en est très-peu qui ne parlent pas le français, et ordinairement assez bien : mais il en est, on ne peut pas moins, qu'on puisse dire instruites. Quelques-unes qui passent pour aimables, seroient ailleurs fort médiocres, et d'autres, qui jouissent d'une grande réputation, d'esprit, de connoissances, ne sont réellement qu'extraordinaires, et passeroient pour folles dans d'autres pays (1) : c'est en elles qu'on remarque le plus de prétentions, dont, par conséquent, on est en droit d'exiger davantage, et qui remplissent le moins les espérances qu'on en a conçues, d'après leur renommée : les caquets, les propos, les railleries sur tous les individus de la société, sont plus communs et moins supportables ici que par-tout ailleurs, parce qu'ils manquent de ce sel, de cette finesse qui doit les assaisonner, les rendre gais plutôt que méchans, tels, en un mot, que celui qu'ils regardent, ne puisse honnêtement s'en offenser.

Usages généraux de la société. Du moment que

(1) On en trouveroit plus d'un exemple, sans sortir du quai de la Néva.

l'impératrice est de retour de la campagne, c'est-à-dire, vers le milieu de septembre, il est d'usage de n'aller dans le monde qu'habillé : cependant quelques maisons ne tiennent pas à cette étiquette, et reçoivent en frac : cette permission est fort agréable pour les étrangers, et nous en avons souvent profité avec grand plaisir. — La grande politesse est de baiser la main des femmes : mais l'usage n'est pas comme en Suède, de la baiser à toutes les femmes qu'on rencontre indistinctement, parce qu'ici, pour l'ordinaire, dans le moment qu'on baise la main, la femme vous baise au front : aussi ne prend-t-on cette liberté avec les jeunes femmes, que lorsqu'on est dans une certaine familiarité avec elles. Quant à celles qui sont plus âgées, la chose tire moins à conséquence : la raison en est facile à deviner. — On donne la main aux femmes pour aller à table, on s'y place à côté de celle qu'on a menée, et on la reconduit après. — Les visites se font par billet, et, comme par-tout, il y a des gens ridiculement susceptibles, si, par malheur, ils ont été oubliés sur votre liste, ou par la faute de votre laquais. — Les domestiques étrangers ne servent point leurs maîtres dans les maisons où ils sont invités ; la quantité qu'il y en a chez tous les gens riches, rend cette coutume plus supportable ici qu'ailleurs ; cependant elle est

souvent incommode, et l'on n'est jamais aussi bien servi que par ses gens. On prétend que la facilité qu'ont les Russes à s'approprier le bien d'autrui, a nécessité cette mesure, parce que les domestiques de la maison, étant seuls, répondent de tout ce qui peut se trouver perdu. — Nous parlerons ailleurs du jeu; c'est un article trop important pour l'oublier.



CHAPITRE V.

Des Etrangers en Russie, et en particulier des Français. Opinion des Russes sur les Suédois, et sur Gustave III.

Les étrangers abondent en Russie : ils y sont attirés par l'espoir de faire fortune, et, comme il arrive par-tout, quelques-uns s'y enrichissent, et beaucoup s'y ruinent. Nous ne parlons que des négocians; les ouvriers se tirent tous d'affaire, parce qu'ils ont acquis le droit de se faire payer plus cher que les nationaux, et que tel gentilhomme se croiroit déshonoré s'il portoit un habit ou des bottes qui ne fussent pas de

la main d'un Allemand. Les étrangers continuent de profiter de cette bonhommie, et ils ont raison; ce qui contribue à l'état d'aisance de ces ouvriers, c'est qu'ils se contentent d'une honnête médiocrité, au lieu que les négocians se croyent obligés de prendre un vol beaucoup plus élevé, dans un pays où la considération dépend uniquement du luxe qu'on affiche.

La quantité de Français qu'on rencontre dans les différentes capitales de l'Europe, mais particulièrement en Russie, mérite qu'on en fasse un article à part : on peut les diviser en plusieurs classes : (1°.) les voyageurs connus ou présentés, qui sont en fort petit nombre, cinq ou six par an, souvent moins, rarement d'avantage : (2°.) les françois appelés en Russie pour des affaires de commerce : (3°.) ceux qui obtiennent du service, dont les uns s'en vont à la paix, d'autres s'y fixent : (4°.) ceux enfin que l'espoir de faire fortune y amène, et qui s'y font négocians, marchands, *outchitels* (c'est le terme technique pour dire instituteur), secrétaires, ouvriers, maîtres de langues, etc. Les deux premières classes étant composées de gens qui ne font que passer, nous n'en parlerons pas; nous nous contenterons d'observer aux premiers, que s'ils ne font qu'un court séjour en Russie, sur-tout à Pétersbourg, ils sont bien

loin de connoître les Russes, la capitale demandant une étude plus longue, plus réfléchie : un court séjour à Moskou pourroit suffire, parce qu'on y voit à découvert ce qui est masqué à Pétersbourg. Ceux de la troisième classe arrivent ordinairement avec de puissantes recommandations : elles leur sont nécessaires : car ils ont à combattre tout ce que la jalousie peut faire naître d'obstacles contre les étrangers, ce qui est poussé ici à un point indicible. (Nous dirons à regret que les Français, ici comme ailleurs, sont peut-être les plus grands ennemis de leurs compatriotes.) Cependant, on peut assurer que, sans les étrangers, la Russie seroit encore plus reculée dans tous les genres ; il suffit de voir quel nombre prodigieux y a pris du service, et combien y sont encore aujourd'hui.

Quant à la quatrième classe, si l'on en excepte un très-petit nombre de négocians, établis depuis long-tems à Pétersbourg (trois ou quatre), quelques ouvriers intelligens dans les manufactures (les Allemands sont beaucoup plus employés dans cette partie), et quelques autres personnes choisies, çà et là, on ne trouvera plus dans quatre ou cinq mille individus qui composent le reste de cette classe, que la lie de la nation française. Quelques-uns, étalant le

luxe le plus ridicule et le plus déplacé, mangent tout ce qu'ils gagnent, et se trouveroient au bout de dix ans plus misérables que lorsqu'ils sont arrivés (ce qui n'est pas peu dire), sans la bonhommie (on peut trancher le mot), sans la bétise des seigneurs russes, qui, pour le plaisir d'acheter à crédit, se laissent périodiquement voler par ces messieurs, deux ou trois fois la valeur de ce qu'ils achetent. Ceux qui sont placés chez des seigneurs russes, ou qui y sont reçus, tiennent le dé, font les beaux parleurs; mais comme leurs connoissances ont été ordinairement puisées dans les antichambres, ou dans les corps-de-garde, il est difficile que leur conversation se soutienne long-temps avec agrément pour la compagnie. Nous n'exceptons pas même les instituteurs et maîtres de langues, quoique dans le fait, ils dussent être tenus de savoir d'avantage. Presque tous sont des Français qui préfèrent quatre à cinq cents roubles par an, avec la table et le logement, à être tambours, postillons, ou valets de chambre. Un de ces instituteurs français, interrogé par quelqu'un qui doutoit de son savoir, sur ce que c'étoit que nominatif, génitif, datif, et sur les modes des verbes, répondit qu'il avoit quitté la France depuis quinze ans, et que comme il y avoit beaucoup de nouveautés dans ce pays là,

sur-tout en modes, on auroit sûrement inventé celles-là depuis son départ. Uu autre (celui-ci n'étoit pas français), s'étoit donné pour maître d'anglais dans une ville fort éloignée; un gentilhomme le prit pour apprendre cette langue à ses enfans. Au bout de quelques-temps, le passage d'un Anglais par cette ville, ayant donné au père l'occasion de juger du progrés des jeunes élèves, il pria l'Anglais de vouloir bien lui en dire son avis; au grand étonnement de toute la compagnie, personne ne s'entendit. L'explication s'étant ensuivie, on découvrit que l'instituteur avoit enseigné le patois livonien, et qu'il ne connoissoit pas d'autre idiôme. Ces anecdotes rendent croyables les mystifications de Poinsinet; et si quelques-uns de nos lecteurs étoient tentés de les traiter de fables, par cela seul qu'elles paroissent incroyables, nous les prions de suspendre leur jugement, jusqu'à ce qu'ils aient consulté des gens du pays, mais éclairés et de bonne foi (1).

---

(1) On sait que dans tout il y a des exceptions, et nous avouons avec plaisir que nous avons rencontré, dans quelques maisons, des Français totalement différens de ceux que nous avons peints jusqu'ici; mais ils sont rares, et nous les avons

Souvent ces messieurs (ceci a été sur-tout remarquable, lors de la révolution de France, qui a eu le malheur de n'être pas approuvée par les seigneurs russes), entament une discussion fort vive avec le maître de la maison, et finissent par crier plus haut que lui : à cela nous avons encore admiré l'extrême bonté des Russes, qui pourroient exiger que celui qu'ils ont hébergé, qu'ils nourrissent, eût l'air de penser comme eux. Nous sommes loin d'approuver la méthode en usage, de prendre chez soi celui que son voisin a éconduit il y a quinze jours : elle rend de nécessité, les secrétaires, outchitels, et autres commensaux, fort indifférens sur l'opinion de leurs maîtres à leur égard. Si un jour les seigneurs russes s'entendoient pour se délivrer en même tems de cette dangereuse vermine, nos compatriotes n'auroient que ce qu'ils méritent, d'autant que s'il y avoit en Russie une apparence de révolution dans le genre de la nôtre,

---

toujours vus attachés à des gens instruits eux-mêmes, qui, par conséquent, avoient pu les choisir avec connoissance de cause, et non les recevoir, à leur descente du vaisseau, sur la recommandation d'un parfumeur ou d'une marchande de modes.

les neuf dixièmes de cette classe l'appuyeroient de toutes leurs forces, et contribueroient de leur mieux à écraser ceux dont ils ont mangé le pain. Ce qui étonne encore davantage, c'est que cet essaim de marchands, d'écrivains, d'artistes français, si enthousiastes de leur patrie, depuis trois ans, se contente de l'admirer de loin, qu'il préfère un pays peuplé d'esclaves, à celui où tout le monde est libre. Comment un Français peut-il approuver la nouvelle constitution de France, et ne pas y voler ? S'il est de bonne foi, il doit sacrifier de grand cœur une partie de sa fortune, plutôt que de vivre avec des esclaves, d'habiter un pays où un homme de qualité, son débiteur, peut impunément se moquer de lui, au lieu de lui donner de l'argent; où il est sûr d'être toujours un particulier obscur, et de ne devenir jamais ni maire, ni juge, ni officier municipal, ni notable, ni commandant de garde nationale : ou s'il adresse la parole à une *excellence*, et qu'il oublie cette qualité, ou qu'il ne la salue pas assez profondément, on le consignera à la porte ; ou s'il reçoit des coups de bâton de quelque grand personnage, il sera forcé de se taire, pour éviter la répétition ; ou s'il s'émancipe sur le gouvernement, il disparoîtra de la société. Au contraire, si ces messieurs alloient en France, ils seroient, au moins, les

égaux de ceux qui ont été leurs maîtres; ils pourroient prétendre aux places les plus éminentes; comment donc hésitent-ils? le bonheur d'habiter la France ne sauroit être trop payé; est-ce que 1000 roubles dans le pays de la liberté, ne valent pas mieux que 50,000, dans celui de l'esclavage? » Allons nos chers compatriotes, » marchands, secrétaires, outchitels effectifs, » ou aspirans, valets-de-chambre, etc., regagnez votre heureuse patrie, puisque le despotisme n'y existe plus, puisqu'elle est devenue » le modèle de l'univers, ou permettez-nous » de ne voir dans les éloges que vous en faites, » qu'une fausseté bien réfléchie, une hypocrisie » dangereuse, et plus méprisable encore, en un » mot, ce qui justifie le nom que nous vous » avons donné, de *la lie de la France*: vous » parlez de liberté; elle n'est pas faite pour les » ames viles, et conséquemment, vous n'en » connoîtrez jamais le prix. » Ce que nous disons des Français qui sont en Russie, peut s'appliquer à tous ceux qui sont dans le reste de l'univers, et qui exaltent notre nouvelle constitution: s'ils ne viennent pas en France, de deux choses l'une: ou ils mentent en la louant, ou ils en parlent sans la connoître, et ce sont des sots (nous en avons trouvé beaucoup de ce genre là): si, la connoissant, ils la trouvent

sublime, et ne se hâtent pas d'en jouir, il faut les mettre aux petites-maisons.

Nous appliquerons aussi aux femmes, ce que nous venons de dire des hommes, avec cette différence, qu'il y a parmi elles un plus grand nombre d'exceptions. Elles sont ordinairement demoiselles de compagnie, ou gouvernantes renforcées ; comme elles n'ont souvent que le mérite de parler français, il s'en suit qu'elles sont à-peu-près nulles dans l'éducation des demoiselles qu'on leur a confiées. La Lorraine et les Évêchés sont les deux provinces qui, proportionnellement au reste du royaume, fournissent à la Russie le plus de sujets, de l'un et l'autre sexe. Nous ignorons à quoi il faut attribuer cette différence : il est à présumer que le hasard ayant amené de ces provinces les premiers qui se sont établis en Russie, les ressources du pays, l'espoir, bien fondé, de s'y placer, auront engagé leurs compatriotes à les imiter.

Nous osons avancer qu'un étranger, répandu dans la société, avant deux mois de séjour, sera tympanisé, fera le sujet des conversations particulières, chez les gens qui le reçoivent le mieux, dont l'accueil est le plus ouvert ; sa personne, son ton, ses manières seront tournées en ridicule : ses propos y seront rapportés, non tels qu'il les aura tenus, mais travestis de

manière à légitimer tout ce qu'on se permettra sur son compte. Malheur à lui s'il a obtenu quelque faveur du gouvernement, ou s'il aspire à en obtenir : dès ce moment le voilà un homme abominable : on diroit, à entendre les Russes, que les grâces du souverain sont un larcin qu'on leur fait : ils savent pourtant que telle place que l'étranger a obtenue ne leur convient pas, que jamais elle ne leur eût été accordée ; le véritable crime est d'être étranger : on veut avoir l'air de pouvoir s'en passer, pendant qu'on sait bien le contraire, quoiqu'on n'en convienne pas. Notre opinion paroîtra peut-être hasardée, mais elle est appuyée sur notre expérience : nous pouvons assurer qu'il n'y a pas un étranger que nous n'ayons vu faire (en son absence) le sujet des railleries, et, nous ajouterons, des mauvais propos de la société : quand nous n'aurions pas des preuves certaines qu'on nous a traités nous-mêmes avec aussi peu d'indulgence, nous en serions convaincus, les Français étant ceux sur lesquels il nous a paru qu'on s'appesantissoit avec le plus de complaisance ; nous trouvons dans cette distinction quelque chose de flatteur : elle prouve que les Français sont craints et jalousés ; nous aimerions mieux sans doute inspirer un autre sentiment ; mais où il n'y a pas à choisir, il faut prendre ce qu'on donne.

Autant qu'on peut prévoir les choses, nous sommes persuadés que le systême du prochain règne sera tout-à-fait allemand; l'impératrice en montant sur le trône a eu le bon esprit de devenir russe; il est à craindre que son exemple ne soit pas suivi. Alors on peut compter que les étrangers qui ne sont pas allemands perdront leurs places, et seront congédiés, non pas peut-être dans l'état civil, mais à coup sûr dans le militaire.

L'opinion des Russes sur les Suédois mérite de trouver place dans ce chapitre, et d'être discutée avec quelque détail. Cette opinion est tellement prononcée, la guerre de Finlande a donné un tel essor aux anciennes idées, que cette antipathie qu'on peut regarder comme nationale, perce en tout lieu et à tous les momens.

Le même sentiment qui livre les Français aux sarcasmes et à la calomnie, fait dire à beaucoup de Russes, qu'ils méprisent souverainement les Suédois. Nous avons entendu répéter jusqu'à la satiété cette opinion si extraordinaire, et voici quel a été notre raisonnement. Si celui qui affiche le mépris le plus marqué pour une nation qui n'est nullement méprisable (et les Suédois sont bien loin de l'être sous aucun rapport), est de bonne foi, plaignons-le : c'est un homme reculé de trois siecles; il ne peut inspirer que ce

sentiment; mais si cette nation souverainement méprisée, a, dans une guerre à peine finie, fait trembler la capitale de la Russie, et par contre-coup tout l'empire; si le secours de la trahison a été nécessaire pour l'empêcher de réaliser ses projets; alors la bonne foi disparoît: nous ne trouvons plus dans le feint mépris du Russe, que l'expression d'un sentiment honteux, de la crainte: nous la calculons d'après ses efforts pour déprécier l'ennemi qu'il redoute, et nous ne tardons pas à voir qu'elle est au plus haut dégré: si la guerre contre la Suède eût été regardée avec la même indifférence que la guerre des Turcs, les troupes destinées à marcher contre elle, n'auroient pas offert, en sortant de la capitale, *l'étonnant spectacle de leurs adieux*: lorsqu'on va combattre un ennemi qu'on méprise, on n'en fait pas de pareils.

Les Russes ne doivent jamais oublier que leur législateur Pierre qui les connoissoit bien, avoit ordonné de ne jamais attaquer les Suédois sans pouvoir leur opposer deux hommes contre un. Nous ignorons si cette loi a été annullée en forme, nous ne le croyons pas; mais ce que nous pouvons certifier d'après tous les historiens, c'est que les Suédois ont été rarement battus par les Russes inférieurs en nombre; et personne n'ignore que le contraire est arrivé très-souvent: or si

l'une des deux nations étoit en droit de mépriser l'autre, nous demandons sur laquelle devroit tomber le mépris. Nous ajouterons, à la louange de la nation suédoise, que pendant un assez long séjour à Stockholm, nous n'avons entendu sur les Russes aucun de ces propos insultans, du genre de ceux dont nous avons été continuellement assaillis à Pétersbourg: la raison en est simple : les Russes ne sont point méprisés des Suédois, mais ils en sont encore moins craints. Observons qu'il n'est ici question que du militaire des deux nations: si nous poussions plus loin l'examen, si nous voulions établir un parallèle exact et détaillé des gouvernemens, des lois, de l'éducation, des caractères, il ne resteroit à la Russie que son immensité, et le plus grand empire du monde, n'en paroîtroit que plus petit aux yeux de l'homme sensé.

Cette antipathie s'étend avec aussi peu de raison sur Gustave III, et les Russes ne laissent échapper aucune occasion de la faire paroître. Ils le traitent de charlatan, s'étant vanté (disent-ils), qu'ils viendroit déjeûner à Pétersbourg : après quoi ils ajoutent qu'il n'y avoit pas mille hommes sur toute la côte qui y conduit: par conséquent il n'y auroit eu, selon nous, aucune charlatanerie à se vanter d'une conquête aussi aisée : les Russes ont en général un grand mérite

dans la discussion, c'est que si l'on veut écouter deux de leurs phrases, la seconde détruira souvent ce qu'ils auront avancé dans la première : or rien n'est plus commode assurément. Ils ne s'en tiennent pas à l'épithète de charlatan; c'est un ingrat, qui a oublié que la Russie lui fournissoit tous les ans du blé (pour son argent, quelle faveur!), un homme sans foi, qui les a attaqués lorsqu'ils étoient dans une sécurité profonde : (il auroit dû attendre que la Russie eût mis en activité toutes ses forces; mais il a mieux aimé suivre l'exemple de Pierre-le-Grand, lorsqu'il déclara la guerre à Charles XII, et les Russes devroient lui en savoir gré. Il est vrai que Charles crut pouvoir se passer de la trahison des officiers ennemis, moyen ingénieux et noble, que ceux-ci n'ont pas dédaigné d'employer). Ils ajoutent que Gustave s'est vendu aux Turcs, aux Anglais, et à la Prusse; comme si la politique des nations étoit autre chose qu'un trafic, une affaire de spéculation. Tel souverain se bat parce qu'il est payé; tel autre se bat pour gagner de l'argent, n'est-ce pas la même chose? Tous ces reproches sont réellement des phrases de gazettes, et par cela même, ne mériteroient pas de réfutation. Cependant nous affirmons que la troisième de ces puissances, n'a fait au roi de Suède qu'un *prêt* bien peu considérable, remboursable en

trois

trois payemens, qui ont été terminés en 1791, et si elle avoit la fantaisie de faire part au public de ses engagemens avec la Suède (ce dont elle se gardera bien), celle-ci promet de son côté une confidence pareille, et l'Europe jugera (1). Quant aux deux autres puissances, si la première a eu assez d'argent de reste (chose au moins fort douteuse) pour en donner à Gustave, son tort d'avoir attaqué la Russie en diminuera d'autant, puisqu'il étoit convenu de le faire. Pour l'Angleterre, si elle a fourni de l'argent, elle avoit aussi promis des secours d'une autre nature, qu'elle n'a jamais eu l'intention de donner. Un achat considérable de cartes de la Baltique, l'envoi d'une frégate pour sonder le grand Belt; tout cela n'en a imposé à personne. La politique de cette nation a de tout temps été la même: elle a toujours considéré au moins indifféremment la ruine des autres pays: elle n'a jamais

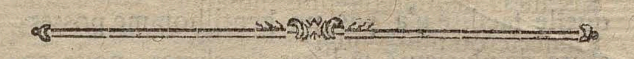
(1) Cet article a été écrit en 1791: nous aurions répondu des intentions de Gustave; mais nous sommes loin de pouvoir en dire autant de son successeur *par intérim*: leurs principes et leurs idées nous paroissent n'être pas les mêmes: le temps nous apprendra (peut-être bientôt) si la Suède doit s'en féliciter.

envisagé que son intérêt propre, et lui a tout sacrifié; voilà ce qu'on nomme politique dans les grands Etats: dans un particulier ce seroit trahison, bassesse, lâcheté. Résumons : si Gustave a concerté ses projets avec l'Angleterre et la Prusse, il ne les a pas trompés, et il l'a été par eux de la manière la plus indigne..... ah ! grand Frédéric où êtes-vous!

Pour achever le portrait du roi de Suède, les Russes prétendent qu'il n'a pas le sens commun, qu'il fait le docteur, qu'il ne sait rien, etc. Quant à cet article, nous avouons qu'il est impossible d'y répondre, un tel reproche fait à Gustave par.... des Russes, doit fermer la bouche au défenseur le plus déterminé.

Que conclure de tout ce qui précède? Ce que nous avons déjà conclu ; on craint les Suédois, on craint Gustave; s'il étoit possible de consulter Catherine, elle seroit de meilleure foi, et nous ne croirions pas son honneur compromis par cet aveu. Nous sommes persuadés qu'elle n'a pas trouvé mauvais que le roi de Suède ait, dans son manifeste, traité avec elle d'égal à égal, ce dont plusieurs Russes ont été choqués, parce que, disent-ils, la Russie est beaucoup plus grande que la Suède. On ne sait en vérité où l'on est lorsqu'on entend de telles réflexions, et nous avons joui plusieurs fois de ce genre

de divertissement : car il y a des gens qui ne se lassent pas de publier leurs idées : ils sont si convaincus de leur perfection, qu'on peut à sa volonté leur faire répéter les plus grandes pauvretés, et souvent ils viennent d'eux-mêmes au-devant de vos désirs.



CHAPITRE VI.

Luxe des Seigneurs Russes ; leurs goûts, et leur manière de vivre.

Les seigneurs russes affichent un grand luxe dans leurs maisons, soit à la ville, soit à la campagne: leur magnificence consiste à tenir table ouverte, et dans une multitude de domestiques des deux sexes : il est fort agréable pour les étrangers d'avoir tous les jours des maisons où ils sont sûrs d'être bien reçus. Quoiqu'on ne doive attribuer cette coutume qu'à l'amour-propre des gens riches, cependant comme l'effet est le même pour les étrangers, ils auroient mauvaise grâce à la blâmer; il n'en est pas de même de l'énorme quantité de domes-

tiques que l'on trouve dans les maisons opulentes; il n'est pas rare d'y en voir quatre-vingt, cent et au-delà. Les Russes tirent beaucoup de vanité de ce genre de magnificence, qui n'existe, disent-ils, nulle autre part : cela est vrai; mais à quoi se réduit cette prétendue magnificence, quand on remonte aux causes premières ? quelle facilité n'a pas un gentilhomme possesseurs de plusieurs milliers d'esclaves, pour en rassembler chez lui autant qu'il voudra : quelle autre nation en Europe a les mêmes moyens ? Mais quand on saura qu'à l'exception des premiers domestiques qui sont payés comme partout, ces malheureux, hommes ou femmes, n'ont qu'environ 40 roubles par an (en tout); il y en a même qui n'en ont que 30 (1). Qu'arrive-t-il ? c'est que tous ces gens là volent tant qu'ils peuvent. Ces valets, richement vêtus dans les occasions d'éclat, ce qui arrive une fois ou deux par an, ont à peine des souliers le reste de l'année : mais ils s'estiment beaucoup plus heureux que les paysans obligés de

---

(1) Cela paroîtra croyable, si nous disons que les valets-de pied ordinaires de la cour n'ont que 45 roubles : aussi .... le lecteur tirera la conséquence.

travailler à la terre pour ne pas gagner davantage. Quand on connoîtra ces détails, le mérite de ce genre de magnificence diminuera étrangement : et si l'on veut considérer la chose sous son vrai point de vue, on ne pourra s'empêcher de blâmer un usage, qui, dans un pays dépeuplé, prive les campagnes d'un nombre infini de bras, pour créer des fainéans, des hommes inutiles par la longne habitude de ne rien faire, habitude que le Russe (dans tous les états) contracte plus aisément que tout autre peuple. On a peine à concevoir comment la grande Catherine, aux yeux de qui rien n'échappe, n'a pas remédié à cet inconvénient. Un moyen bien facile seroit un impôt sur les domestiques ; comme l'usage est de ne point en amener avec soi, lorsqu'on est invité quelque part, on pourroit en permettre (en tout) une quarantaine aux grandes maisons, et taxer les autres progressivement, de manière que le particulier le plus opulent fût hors d'état de payer le cinquantième.

Ce que nous venons de dire pour les valets, peut également s'appliquer aux chèvaux : telle maison en a quatre-vingt, et pourroit n'en avoir que vingt ou vingt-cinq. Ce nombre seroit très-suffisant, et n'emploiroit pas une multitude de bras plus nécessaires à l'agricul-

ture; il n'enlèveroit pas des milliers de chevaux qui seroient beaucoup plus utilement employés dans les champs, et le prix des fourrages en diminueroit de moitié. Nous savons qu'on nous objectera, et on nous a déjà objecté, que les grandes distances nécessitent ce nombre de chevaux : nous allons répondre ce que nous avons répondu : les distances sont grandes à Paris, et les voitures des particuliers y alloient au moins aussi vîte (pour ne pas dire plus vîte) qu'à Pétersbourg, avec quatre et six chevaux. Nous en appelons à ceux qui connoissent les deux villes, et qui ne sont ni Russes ni Français. Conséquemment on faisoit à Paris avec quatre chevaux, ce que l'on fait à Pétersbourg avec huit ou douze. Les Russes d'un grade inférieur ne vont qu'à deux chevaux, plusieurs à un seul. Ces gens là font pourtant tout ce que font les généraux; donc que la chose est possible, malgré les distances, et nous croyons qu'on pourroit aisément trouver une autre manière de distinguer les rangs.

Le luxe de la table est poussé très-loin; la dépense en est exhorbitante dans les maisons ouvertes, presque tout venant du dehors. Les Russes en général sont grands mangeurs, ils ne vivent (même ceux de la première classe) que de légumes salés, de raves, de ragoûts

épicés, et d'autres choses mal-saines. Leur cuisine paroît détestable à un étranger (heureusement qu'il y a presque par-tout des cuisiniers français); ils sont grands amateurs de potages; on en voit fréquemment quatre à cinq espèces à une table de vingt couverts (1). Ils mangent fort peu de pain, de même que les autres peuples du Nord. L'usage de l'eau-de-vie ou de la liqueur avant le repas, a lieu ici comme en Suède (2); on y joint du fromage ou autre chose de haut goût, pour exciter l'appétit. Quoiqu'on l'ait souvent dit et écrit, il est assez rare de voir les femmes de la société, et sur-tout les jeunes, suivre cet exemple.

C'est aussi une grande recherche d'avoir avec profusion les fruits des climats plus tempérés: les serres chaudes sont plus en usage que partout ailleurs. Les raisins et les melons d'eau viennent d'Astracan, c'est-à-dire, de plus

(1) Il y en a toujours une au poisson: les autres sont ordinairement de légumes, ou simplement du bouillon, dans lequel nagent de très-gros morceaux de viande.

(2) Ce verre d'eau-de-vie, ou de liqueur se nomme la *challe*.

de sept cent lieues ; cependant beaucoup de gens ont des melons chez eux qui ont très-bien réussi. La partie de l'office étant horriblement chère, lorsque la saison des fruits est passée, il est assez ordinaire de ne point voir de dessert dans des maisons, même opulentes et magnifiques, mais non les jours de cérémonie.

La plus grande partie des plats, sur-tout dans un grand dîner, ne paroît pas sur la table; les viandes sont coupées par un officier sur une espèce de buffet, et circulent ensuite autour de la table, présentées par un maître d'hôtel, nous avons remarqué plusieurs fois que de tous les plats dont la table étoit couverte, pas un n'avoit été touché. Le *porter*, la bierre anglaise, dont on fait une consommation prodigieuse, les vins étrangers, sont ordinairement distribués de la même manière. Quoique ce dernier article soit, chez les Russes, un objet de dépense considérable, ils y sont souvent trompés. Les vins de France nommément, étant apportés par des Hollandais, et séjournant plusieurs mois en Hollande, arrivent ordinairement frelatés. Il est vrai que ceux qui le tirent directement et s'adressent bien, le boivent beaucoup meilleur qu'en France. Le vin de Champagne est fort à la mode, et il s'en boit annuellement à Pétersbourg, beaucoup plus que ne portent

les registres de la douane : le secret de faire ce vin est connu par-tout : comme dans les autres pays étrangers on préfère le mousseux, ce qui en rend la fabrique d'autant plus aisée.

Rien de plus plaisant que certains assemblages que l'on rencontre dans les maisons, même les plus distinguées. Nous soupions presque tous les jours chez un homme considérable, décoré, et pourvu d'une grande charge, nous avions à table, indépendamment de beaucoup de personnes de la société, deux ou trois jeunes esclaves, pris à Okzacoff, ou ailleurs, des *matouschka* (espèce de duègnes) chargées de leur éducation ; un fou, quelquefois décoré d'un cordon de papier de couleur, mais toujours vêtu d'un habit brodé fort sale. Il étoit en correspondance suivie avec la fille de l'empereur de Maroc, qu'il croyoit amoureuse de lui. On prétend que ce personnage n'est point fou, mais qu'il en joue le rôle pour avoir ses entrées par-tout, et faire de bons repas à bon marché : cela lui réussit fort bien. Les Russes croyent afficher par là un caractère de grandeur et de magnificence qui contraste singulièrement avec la hauteur et la vanité qui percent dans toutes leurs actions. En tout, ce mélange d'individus est fort plaisant pour les étrangers, et nous a souvent amusés.

Après la table et la multitude de valets, vient le luxe des habillemens : les femmes ainsi que les hommes, dans les jours de cérémonies, sont vêtus très-richement : mais le nombre en est beaucoup trop petit, comme nous l'avons déjà remarqué aux bals de la cour. Hors les chambellans et les gentilshommes de chambre, on ne voit que des uniformes. Les habits viennent pour la plupart de Lyon, et s'y vendent au moins deux fois plus cher. (On brode aussi à Pétersbourg et même fort bien, mais il faut donner le dessin, sans quoi on ne vous fait rien qui vaille.) Quelquefois le goût national perce à travers la richesse de ces vêtemens : tel habit brodé pour un fond uni arrive à Pétersbourg : on croit le rendre plus riche en le parsemant de paillettes, et alors la broderie qui avoit été faite pour un fond uni, ne ressort plus ; les Russes trouvent que ce qui est riche brille toujours assez, et que le mieux mis est celui qui a le plus de diamans et de paillettes : il leur manque absolument ce goût qui n'est pas donné à toutes les nations, et que les Français avoient la réputation de posséder avant qu'ils l'eussent échangé pour la liberté, qui vaut beaucoup mieux, et qui sera sans doute moins chère à la longue.

Les femmes sont bien mises en Russie, et

sur-tout bien coiffées, ce qui est rare hors de France : mais toutes, même les jeunes demoiselles, ont la pernicieuse habitude de mettre du rouge et du blanc : on sait quel effet elle produit à la longue.

Dans aucun pays on ne voit une aussi grande profusion de diamans qu'ici : aucune femme n'en a cependant autant que la princesse Borghèse à Rome ; mais ce genre de luxe est répandu plus généralement en Russie. Rien de plus ordinaire que des plaques en diamans, des épaulettes, que la multiplicité des ordres rend plus fréquentes qu'ailleurs. Les femmes en sont couvertes dans les jours de cérémonie : ils sont souvent étalés sans goût et sans choix, mais ce sont des diamans, et cela suffit. Le prince Potemkin en possédoit une quantité prodigieuse : on peut même dire qu'il ne les connoissoit pas tous.

Le goût des tableaux, des bibliothèques, des collections, est assez peu répandu, mais cependant nous devons en dire quelque chose. Il y a peu de bibliothèques à citer (1), et c'est

---

(1) Le prince Jossoupow a, dit-on, de beaux tableaux et une jolie bibliothèque. Nous avouons à regret que nous ne les avons pas vus : nous

réellement le genre de collections qui seroit le plus inutile à des gens qui ne lisent pas, à qui même les noms savans Russes vivant au milieu d'eux sont inconnus (1). Les tableaux sont plus communs : mais si l'on excepte la galerie *Strogonoff*, nous ne connoissons rien de remarquable à Pétersbourg. De notre temps, un Polonais qui y est établi, avoit acheté en bloc une espèce de galerie, dont il avoit pris la peine de baptiser tous les tableaux : c'étoit vraiment une chose curieuse : nous n'en parlons qu'à cause de la singularité, car il n'y

---

avions cependant d'autant moins lieu de nous attendre à cette rigueur excessive, qu'un de nous l'ayant rencontré en Italie, il y a quelques années, le prince lui parla beaucoup de ses livres, et du plaisir qu'il auroit à les lui montrer, s'il venoit jamais à Pétersbourg. Cette promesse, quoique renouvelée plusieurs fois sur les lieux, n'a eu aucun effet. Nous sommes persuadés, ainsi que tous ceux qui ont l'avantage de le connoître, du fréquent usage qu'il fait de ses livres ; mais cela ne suffit pas : les savans doivent être communicatifs.

(1) Nous parlions un jour du célèbre Pallas à un très-grand seigneur, habitant Pétersbourg ; il nous demanda sérieusement ce que c'étoit.

avoit pas un morceau qui valût 100 roubles: nous ignorons si cette précieuse collection existe encore. Il y a quelques cabinets d'histoire naturelle, de médailles, mais en tout peu de gens qui ayent réellement le goût de ce qu'ils possèdent: ce défaut est commun à tous les pays. C'est presque toujours une affaire d'ostentation et de magnificence, et le propriétaire est souvent de toutes les personnes qui ont vu son cabinet, celle qui le connoît le moins.

Le jeu est chez les Russes une affaire d'ostentation et de nécessité, par l'habitude qu'ils contractent si aisément de ne rien faire, d'où il suit nécessairement qu'ils jouent gros jeu et qu'ils jouent toujours. A cela se joint encore l'appât du gain, plus puissant peut-être sur cette nation que sur toute autre, vu qu'il y est encouragé par une adresse qu'on retrouve à Paris, à Londres, et dans presque toutes les capitales de l'Europe (1). Les jeux, soit de

(1) Les jeux de commerce, dans la bonne compagnie, ont même ce petit désagrément: on y trouve des femmes qui se trompent souvent de panier, et qui, par distraction, sans doute, prennent les fiches de leur voisin pour les leurs;

hasard, soit de commerce, y sont fort chers, au-delà même de ce que peut soutenir la fortune de beaucoup de seigneurs russes. On citoit avec complaisance les noms de ceux à qui on pouvoit gagner bien des milliers de roubles (entr'autres feu Michel Potemkin), parce qu'on étoit sûr d'en être payé, d'où nous avons conclu qu'on n'avoit pas le même agrément avec tous les joueurs russes. Dans beaucoup de maisons réputées ouvertes, un étranger est comblé de politesses les deux premières visites; mais s'il s'annonce pour ne pas jouer, il est oublié, et il est regardé comme n'étant bon à rien, ce qui au reste est assez juste, puisqu'il faut réellement, pour plaire à des gens qui ne savent que jouer, faire comme eux (1). Dans ces

---

d'autres, quand on leur demande leur enjeu perdu, assurent qu'elles ont payé, ou si elles gagnent, se font payer deux fois. Comme on n'insiste pas, elles ont toujours raison : ces distractions ne sont pas propres à la Russie seule.

(1) Nous devons dire qu'ayant passé notre vie chez les Naryskin, nous n'y avons jamais joué; cependant nous avons été toujours également bien reçus, et traités avec la même bonté : nous consignons ici les expressions de notre reconnoissance.

assemblées, la conversation est absolument nulle : dans l'intervalle des parties ou pendant le souper, elle roule sur le dernier bal, ou sur l'opéra du lendemain ; on trouvera dans ce choix quelque ressemblance avec nos conversations parisiennes ; mais ce qui constitue une différence énorme entre une société de trente personnes à Paris et à Pétersbourg, c'est que dans la première on en trouvera plusieurs avec qui on pourra causer d'autre chose, au lieu que dans la seconde il n'y en aura pas deux. Quand les Russes ne jouent pas, ils dorment : ceux des classes inférieures ont de plus l'occupation de boire. On suit la mode pour les jeux de commerce, comme pour toute autre chose ; cependant les jeux de hasard ont toujours la préférence. On joue très-peu au trictrac, mais aux échecs plus que par-tout (1).

On veille très-peu : les bals publics de nuit

---

(1) Ce jeu est en vogue jusques dans la classe du peuple : il n'est pas rare de voir des marchands y jouer devant la porte de leurs boutiques : il y a peu de joueurs très-forts. Le *Philidor* de Russie est un maréchal - ferrant de *Tula* : les Russes ajoutent à la marche de la dame celle du cavalier ; ils disent que le jeu en est plus compliqué : cela est vrai ; mais il est dénaturé.

commencent et finissent plutôt qu'ailleurs ; les bals particuliers ne durent jamais jusqu'à deux heures du matin, et rarement on danse après le souper. Cependant on se lève tard, et beaucoup de gens font la méridienne. L'hiver se passe en entier dans les maisons ou dans les voitures ; on citeroit beaucoup de femmes qui n'ont pas marché trois heures depuis dix ans. Nous ne connoissons pas de pays où l'on fasse aussi peu d'exercice, ce qui joint à l'habitude de dormir et de manger à toute heure, produit l'épaississement du sang, et les maladies qui en dérivent.

Les Russes trouvent souvent mauvais qu'on soit quelque temps sans aller chez eux, et blâment la mode de l'ancien Paris, où vous étiez aussi bien reçu après trois mois d'absence, que si on vous eût vu tous les jours : ils prétendent que leur conduite prouve l'intérêt qu'ils prennent à vous, et celle de Paris l'égoïsme ; nous ne sommes pas de cet avis : le véritable intérêt n'est pas fatigant : il doit être subordonné à la liberté la plus indéfinie, et c'est en cela que les sociétés de Paris n'étoient comparables à aucunes, sans exception. La méthode russe nous paroît tenir plus de l'égoïsme, puisqu'elle peut faire attribuer le reproche à l'amour-propre ; on craint d'avoir été oublié,

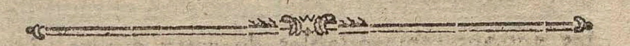
ou sacrifié à quelqu'autre société plus agréable. Le motif le plus puissant de ces plaintes, est peut-être le très-petit nombre d'étrangers qui sont dans la société, dont l'absence cause un vide plus facile à apercevoir.

Chaque maison a chirurgien, secrétaire, dames de compagnie, quelquefois des esclaves ou des jeunes filles qu'on élève dans la maison; tout cela est à table et forme un ensemble curieux, sur-tout si l'on y ajoute les foux, les bouffons qui se trouvent dans quelques maisons. Rien n'est égal au ton d'humilité qu'ont les Russes attachés à des seigneurs: ils se tiennent dans un coin de l'appartement; ont l'air de recevoir une grâce, en s'asseyant et se mettant à table; on peut même dire que cette soumission est d'un genre peu satisfaisant, et poussée trop loin: il n'en est pas de même des Français qui sont dans ce cas là, ils donnent dans l'excès opposé. De l'excédent des deux on formeroit un tout raisonnable, et chacun seroit à sa place.

L'été, qui dure depuis juin jusqu'au commencement de septembre, se passe à la campagne, dans les environs de Pétersbourg; il a été fort beau lorsqu'il y a eu une trentaine de jours où l'on a pu se promener quelques heures: celui de 1791 a été dans ce genre là,

aussi n'en revenoit-on pas ; cependant il ne faut pas croire qu'on en profite avec l'ardeur de gens qui ont un hiver de sept à huit mois. Bien des femmes sortent de la campagne pour la première fois lorsqu'elles rentrent en ville : on y passe son temps comme à Pétersbourg ; on y dort beaucoup, et on y joue : on y a de même sa maison ouverte. On est obligé de retourner en ville de fort bonne heure, parce que les environs de Pétersbourg n'étant qu'un marais, recouvert d'une couche plus ou moins épaisse de terres rapportées, les pluies d'automne les rendent inhabitables ; ensuite S. M. rentrant en ville vers le mois de septembre, toutes les personnes attachées à la cour, ou qui sont bien aises de s'y faire voir, imitent la souveraine, comme cela se pratique ailleurs : presque toutes ces maisons de campagne sont bâties en bois ; quelques-unes sont jolies. Le côté de la ville où il y en a le plus, est le chemin de Péterhof ; c'est sans doute le voisinage d'un lieu que la cour habitoit, qui a décidé pour cette partie, car ce n'est pas celle qui est la plus agréable ; nous préférerions les bords de la Néva en la remontant, où il y en a bien aussi quelques-unes, mais en petit nombre ; au lieu que sur le chemin de Péterhof, dans la belle saison, c'est une procession continuelle

jusqu'après minuit ; la poussière y est fort incommode.



CHAPITRE VII.

Sur le prince Potemkin. Des Ministres. Des Favoris. Princesse d'Arschkoff.

SUR *le prince Potemkin.* On nous permettra de nous étendre un peu sur le personnel de ce prince, qui est totalement inconnu à l'Europe, quoique ses actions militaires lui aient acquis une grande réputation : né à Smolensko, d'une famille ignorée, il débuta comme tous les gentilshommes de la classe commune : sa grande fortune est, ainsi que toutes celles de ce genre, un effet du hasard ; mais si le bonheur a commencé l'ouvrage, au prince seul est due la gloire de s'être élevé au plus haut degré de puissance et de s'y être maintenu. C'est là seulement que nous pouvons reconnoître ce génie supérieur, que bien des gens lui attribuent, mais dont nous n'avons jamais vu, ni entendu citer de preuve convaincante ; ses talens mi-

litaires sont très-loin d'être avoués universellement ; on dit en parlant de lui : *il étoit heureux*, voilà tout. En effet, que l'on se rappelle les actions remarquables de cette guerre, les siéges de Bender, D'okzacow, d'Ismaïl : la première de ces villes a été prise, on peut dire, avec *un coup de poing* (1), les deux autres, enlevées d'assaut, ont coûté bien du sang. Où étoit le général dans ces deux occasions ? à quelques verstes de la ville, tout-à-fait hors de la portée du canon : c'étoit sans doute sa place puisqu'il y étoit ; mais il y a des gens qui veulent, peut-être à tort, que le commandant en chef soit toujours à portée de donner ses ordres, *le plus près possible* (ce qui

---

(1) On prétend que les officiers turcs, venus de Bender pour faire leurs propositions au prince Potemkin, lui demandèrent une trève de quelques jours, pour dresser les articles de la capitulation : le prince entra en fureur (ou plutôt en eut l'air), et jura qu'il n'accorderoit pas seulement deux heures ; ce serment fut accompagné d'un violent coup de poing sur la table, qui brisa tout ce qui s'y trouvoit : les plénipotentiaires effrayés se retirèrent, et Bender capitula. Nous donnons cette anecdote comme on nous l'a racontée, sans la garantir.

signifie, en vue des murs) d'une place où l'on monte à l'assaut.

Ce général a fait des changemens très-considérables dans le militaire de l'Empire, dont il disposoit à son gré. Plusieurs de ces changemens sont désapprouvés et avec raison ; par exemple, il a créé environ 40000 grenadiers, et autant de chasseurs ; cela est absurde : les grenadiers et les chasseurs sont des troupes d'élite ; par conséquent leur nombre doit être très-limité. Comment veut-on qu'il y ait dans une armée 80 mille hommes de troupes d'élite ? En les voyant si nombreuses, on cessera de les regarder comme telles ; on y sera même souvent forcé : il s'est trouvé dans la dernière guerre, que dans un corps d'armée fort considérable, des grenadiers ayant été commandés pour une corvée, le général, sur les représentations qu'on lui fit, s'informa pourquoi le service avoit été commandé ainsi ; l'officier d'état-major lui apprit, que les trois quarts au moins de son armée, étant des troupes d'élite, il falloit bien qu'elles fissent le service comme les autres, qui n'y suffiroient pas seules ; le corps étoit de plus de 30 mille hommes. Depuis lors, le prince avoit formé un corps de 24 escadrons de cavalerie (de 150 hommes chacun) ce qui fait près de 4000 chevaux

montés, et au-delà de 5000, en y comprenant ceux des équipages de l'état-major. Ce corps si nombreux n'avoit qu'un colonel, son parent : où vouloit-il loger un corps comme celui-là ?

Ce prince faisoit une dépense effroyable ; en 1791, pendant un séjour de 4 ou 5 mois à Pétersbourg, il a dépensé au-delà de 12 cent mille roubles. La dépense de sa table, les jours ordinaires, étoit de 800 roubles, ce que l'on concevra facilement, lorsqu'on saura que sa soupe favorite au *sterlet*, en coûtoit 300 ; avec cela il faisoit mauvaise chère. Nous ne pouvons nous refuser à citer une anecdote à ce sujet : étant à Jassi, le prince avoit promis à quelques-unes des femmes qui le suivent partout, et qui forment sa cour, une soupe de ce genre, ou peut-être, par une de ces fantaisie qui lui étoient si ordinaires, il voulut en manger ; mais comme le bon faiseur étoit à Pétersbourg, il envoya un *major* en poste, qui eut ordre d'en faire préparer une grande terrine qu'il rapporta de même, bien lutée. Qu'on juge de la dépense qu'occasionna cette fantaisie : le cuisinier, comme on peut le croire, en fit plus qu'on n'en demandoit, et mangea le reste avec ses amis ; (nous tenons le fait d'un de ces amis-là) ; il est même sûr qu'il la mangea

meilleure que le prince, à qui elle dût parvenir un peu moins fraîche, vu qu'elle avoit fait près de 2000 verstes. On peut aussi voir, par cet échantillon, quel métier on fait faire aux majors dans ce pays, et conséquemment de quelle considération ils doivent y jouir.

Ce prince étoit l'homme le plus extraordinaire et le plus magnifique. Il lui est arrivé de retenir fort à l'avance toutes les cerises d'un arbre venu dans des serres, et de les payer 5 r. la pièce. Le plat qui fut servi sur la table de l'impératrice, à la fête qu'il lui donna en 1791, avoit été payé ce prix là. Il possédoit une immense quantité de bijoux, qu'il avoit à peine vus, et auxquels il ne songeoit plus depuis le moment qu'on les lui avoit apportés : il se dégoûta un jour de ses diamans, tous furent vendus. Quelque temps après, l'envie d'en avoir le reprit ; il en fit acheter de tous côtés et à tout prix.

Sans être aussi puissant que Biren ou Menzicow, à qui il n'a manqué que le titre d'empereur, le prince P. a vu toute la Russie à ses pieds, sur-tout le militaire, dont il étoit le maître absolu. Sa cour étoit souvent plus nombreuse que celle de l'impératrice. Beaucoup de seigneurs, dont la plus grande partie auroit voulu le voir en Sibérie, lui faisoient leur

cour de la manière la plus basse, et c'est bien ce qui prouve que dans ce pays les anciennes idées d'esclavage subsistent encore : lui-même sentoit que son règne ne s'étendroit pas au-delà de celui de Catherine ; il avoit pris ses précautions : des terres immenses en Pologne l'auroient mis à couvert des événemens, si la scène eût changé ; car en Russie, un mot écrase celui qu'un mot a élevé ; dès ce moment tout le monde abandonne le disgracié, pour ramper sous son successeur (1). Le prince P. dans le monde avoit l'air blâsé et ennuyé ; il étoit assis au milieu de 20 femmes, comme un sultan dans son sérail ; il ne parloit à aucune que par monosyllabes, et à de longs intervalles ; il ne lui manquoit que la pipe pour être absolument comme nous nous figurons le grand seigneur. Quoiqu'il y ait beaucoup de princes en Russie,

---

(1) Les Etats *despotiques* ne se ressemblent pas tous : lorsque le duc de Choiseul fut disgracié, sous le *despotisme* de Louis XV, il ne perdit pas un ami ; le jour de son exil fut un jour de triomphe, et le plus beau de sa vie. Le citoyen *Egalité*, alors prince du sang, voulut l'embrasser le premier, après sa disgrace, bravant avec raison la cour, pour écouter son cœur, qui n'étoit pas encore corrompu : que les temps sont changés !

dont le plus grand nombre est au-dessus de Potemkin pour la naissance, on ne l'appeloit que le *prince* par excellence.

On a remarqué que, pendant 14 ans, il n'y a eu aucun avancement dans la cavalerie, dont est chef le maréchal Romanzoff : il n'étoit pas bien avec Potemkin, qui disposoit de toutes les grâces de l'armée, quoiqu'il fût spécialement à la tête de l'infanterie : il est peut-être permis d'attribuer à un motif qui seroit peu noble, une chose aussi extraordinaire.

On assure que ses trois campagnes contre les Turcs coûtent fort au-delà de ce qu'a coûté la guerre entière du comte Romanzoff de 1769, qui a duré le double, où les magasins étoient bien fournis, où rien ne manquoit à l'armée, pendant qu'à celle du prince on prétend que tout à souvent manqué, témoin l'assaut d'Okzacow, qui a été tellement forcé, que l'armée n'avoit plus de vivres ni de fourrages : elle étoit perdue si l'on n'eût pas pris la ville.

Potemkin avoit une défectuosité très-marquée à un œil : on lui envoya un jour faire un rapport par un colonel borgne ; ce qui pouvoit être fort naturel, mais ce qu'il prit cependant pour une mauvaise plaisanterie ; il en témoigna son humeur de la manière la plus vive, et l'on peut dire la plus puérile. Nous

avons fait plusieurs recherches pour vérifier l'anecdote que voici :

Potemkin reçut, il y a environ 25 ans, du comte Alexis Orlow, un violent coup de poing (d'autres disent de queue de billard), dont il perdit un œil; il fut de plus exilé, et resta un an sans voir personne, ni même le jour qu'il ne pouvoit supporter; il vouloit absolument se faire moine. Enfin, après de mûres réflexions, il écrivit à l'impératrice qui avoit déjà eu quelques bontés pour lui : *Ma chère mère, je vous prie de m'envoyer des confitures pour m'aider à passer le temps, car il n'y en a pas ici, et je m'ennuie fort.* S. M. lui manda de revenir : il reparut, et fut plus puissant que jamais. Pendant sa disgrace, il répétoit sans cesse qu'il seroit le maître de la Russie; il ne s'est pas trompé. Nous garantissons d'autant moins cette anecdote, que des gens qui ont connu le prince Potemkin de tout temps, nous ont assuré avoir toujours vu son œil dans le même état.

Le prince traitoit avec beaucoup de hauteur ceux qui lui faisoient la cour; il est vrai qu'il savoit bien à qui il s'adressoit, et que celui qui avoit eu la hardiesse de lui donner une leçon, n'avoit plus besoin d'y revenir. Il lui est arrivé de prendre au collet publiquement,

des généraux russes ; mais il étoit extrêmement poli pour tous les étrangers, même pour ceux qui servoient dans son armée comme subalternes. Il avoit des généraux-majors attachés à sa personne, qui faisoient précisément l'office de valets-de-chambre ; il est vrai que cela n'a pas nui à leur avancement ; reste à savoir s'ils doivent se féliciter de l'avoir obtenu à ce prix. Une femme très-connue de Pétersbourg, dont le mari est à la cour, disoit publiquement, en 1791, qu'elle partiroit avec le prince, qui lui avoit donné une terre de 2000 roubles de rente, pour aller passer l'été avec lui à Jassy.

La manie de Potemkin étoit d'avoir les choses les plus précieuses dans tous les genres ; il avoit dix ou douze violons d'un prix exhorbitant, un entr'autres de 6000 roubles : jamais il n'avoit joué du violon ; les rats ou la poussière les dévoroient, et depuis le jour de l'achat il ne les avoit pas revus. Quelqu'un parlant devant lui de bibliothèque, il prétendit en avoir une plus belle que personne, et ouvrant une armoire, il montra à ce curieux plusieurs tablettes de livres, qui n'étoient que des cartons remplis d'assignations de la banque, de rouleaux d'impériales et de ducats, pour une somme énorme.

Nous avons dit que le prince étoit dur à l'égard des officiers, mais il ménageoit les soldats, chez qui il avoit entièrement détruit la discipline ; aussi en étoit-il aimé, et détesté des premiers. On prétend que cette conduite étoit concertée entre l'impératrice et lui, pour semer la discorde entre l'officier et le soldat, sur-tout dans les régimens des gardes : l'un et l'autre savoient que les révolutions se font en Russie par les soldats, et conséquemment qu'il faut y entretenir un tel esprit, que les officiers puissent être sacrifiés au premier mot. Voilà l'état des choses à la mort de Potemkin. On lui a prêté les projets les plus extraordinaires, comme de profiter de son ascendant sur les troupes, pour exclure du trône le grand-duc et ses fils, à la mort de l'impératrice, et faire couronner l'aînée des jeunes grandes duchesses : on ajoutoit qu'il l'auroit épousée, ou qu'au moins il auroit régné sous son nom. L'affectation qu'il mettoit à relever tout ce que disoit la jeune princesse, à la faire valoir auprès de l'impératrice, avoit pu faire naître cette idée au moins singulière. D'autres prétendent que son intention étoit de devenir hospodar de Moldavie, et nous serions fort disposés à adopter cette opinion. Potemkin s'étoit concilié la bienveillance de toute la noblesse de

ce pays ; il caressoit jusqu'au plus petit gentilhomme, et tout portoit à croire que ces nobles, flattés des prévenances et des attentions d'un homme qui n'en étoit pas prodigue, lui auroient donné leurs voix. L'impératrice eût sans doute appuyé ses prétentions, puisqu'à sa mort elle auroit gagné la Moldavie, comme elle a gagné la Crimée.

On nous a raconté que P. eut un jour la fantaisie de peser ses diamans ; il s'en trouva plusieurs livres ; les plus remarquables étoient une épaulette de brillans de 850 mille roub. ; une autre de pierres de couleur de 300 mille ; des rubis parfaits, du poids de 35 à 36 carats, d'un prix inestimable ; le portrait de l'impératrice attaché avec des diamans jaunes et noirs, imitant le cordon de Saint-Georges, etc. : il s'amusoit souvent à les verser d'une main dans l'autre, comme les enfans. Il passoit quelquefois deux heures à se ronger les ongles en se promenant dans son appartement, quoiqu'il y eût 20 personnes. On l'a accusé avec raison de s'occuper de choses frivoles, et l'on a même enchéri sur la vérité ; mais il est certain qu'il avoit de grandes vues, et que sa mort a été une perte réelle pour l'impératrice.

Potemkin étoit brave par réflexion : sachant

qu'on jetoit des soupçons sur son courage personnel, il alla se promener au pas à plusieurs reprises sous le canon d'Okzacow, et avec le plus grand sang froid : un général major eut la cuisse emportée auprès de lui ; il jeta un grand cri : le prince se retourna brusquement et lui dit : *Pourquoi cries-tu ?* le blessé se tut sur le champ (1) ; il mourut le lendemain.

Potemkin avoit le secret de tous les plans, de tous les projets de l'impératrice, qui l'a regretté d'autant plus qu'il servoit d'épouvantail au G.-D. : elle l'a perdu dans un temps où elle n'avoit de confiance en personne, et n'étant plus d'âge à former un autre homme, ce qui demande bien des années. Potemkin dirigeoit tout ce qui avoit trait à l'armée : il ne faut pas en inférer que tout allât bien, mais tout alloit, et S. M. ne demandoit pas autre chose. Les vivres, les fourrages, tout manquoit souvent dans son camp (2). Les hôpitaux

---

(1) Nous croyons difficile de citer un exemple plus frappant de l'empire qu'un homme peut avoir sur un autre.

(2) Sa maison, à Pétersbourg, se ressentoit de ce désordre, et paroissoit réglée sur les mêmes plans. Il nous est arrivé de parcourir tous ses appartemens, sans trouver un domestique pour

pouvoient être regardés comme non existans; mais tout cela se passoit à 500 lieues de la capitale, l'impératrice ne pouvoit entendre les plaintes de ses sujets, et trouvoit plus facile de s'en reposer entièrement sur lui, que de réprimer des abus, peut-être difficiles à détruire, par le nombre de gens qui en profitoient.

Le prince connoissoit parfaitement son pays et ses compatriotes : il se conduisoit différemment avec un jeune officier français, et avec un général russe. Le premier s'asseyoit à côté de lui, pendant que l'autre debout ne passoit pas le seuil de la porte; ce qui prouve clairement qu'il avoit raison d'en agir ainsi, c'est que les Russes, mécontens peut-être intérieurement de cette distinction, ne le témoignoient pas. Il devoit à son seul génie d'avoir saisi le caractère des autres nations, car il n'étoit jamais sorti de Russie, et c'est là un tact infiniment rare. Mais le plus grand éloge que nous puissions faire de P., c'est de dire qu'ayant cessé d'être favori, au lieu de tomber, si ce n'est dans la disgrâce, au moins dans l'oubli, il a su conserver pendant tant d'années, et jusqu'à sa

---

prendre nos noms : on manquoit quelquefois chez lui, de pain et d'eau, mais on y trouvoit des petits pâtés et du vin de Champagne.

mort, une puissance absolue. Cette puissance n'a jamais été balancée par celle des favoris ses successeurs : il l'a conservée pleine et entière dans un pays si sujet aux révolutions subites, et (ce qui est fort à remarquer) avec une souveraine qu'on ne peut accuser de manquer de lumières et de jugement, et de ne pas régner par elle-même. Cela seul suffiroit, selon nous, pour démontrer que P. n'étoit point un homme ordinaire, à beaucoup près. On le loue avec raison d'avoir toujours protégé ses amis, et de n'avoir jamais perdu personne, quoique assurément il en ait eu et le pouvoir et l'occasion.

En 1787 il se faisoit lire Plutarque; on en étoit à la vie d'Agésilas et à ses conquêtes. Il interrompt son lecteur, et après avoir réfléchi quelques instans, il lui demande : *crois-tu que je puisse aller un jour à Constantinople?* Le lecteur répond que si la souveraine le veut, il n'y a pas d'impossibilité qu'il y aille : alors le prince dit : *Cela suffit ; et si aujourd'hui quelqu'un venoit me dire que je ne puis pas y aller, je me casserois la tête d'un coup de pistolet.*

Il est certain qu'il avoit su détacher la France de la Turquie, et la mettre du côté de la Russie, ce qui n'est pas un petit trait d'adresse de sa part, et de gaucherie de la nôtre. La nouvelle de la révolution de France l'a désolé ; on l'a surpris plusieurs

sieurs fois à en parler seul, et à dire des choses sans suite et sans aucun sens. Cela sera croyable quand on saura qu'il avoit obtenu, que si quelque puissance vouloit secourir les Turcs, la France lui déclareroit la guerre (les Turcs étoient cependant alliés de la France) : il devoit donc être vivement affecté de la voir hors d'état d'être de quelque secours à la Russie.

Potemkin a laissé beaucoup de dettes, mais trois ou quatre fois plus de bien : cet homme si puissant, comblé de toutes les faveurs de la fortune, est mort sous un arbre, et au milieu d'un champ : c'est bien le cas de dire : *tout est vanité, et rien que vanité.* Il n'avoit jamais été marié : ses nièces ont hérité de ses biens, mais non de ses diamans qui sont retournés à leur source. Il est constant que Potemkin, en quittant Pétersbourg en 1791, avoit un secret pressentiment qu'il n'y reviendroit plus : il l'a dit à plusieurs reprises. Son genre de vie, nullement réglé en quoique ce fût, n'a pas peu contribué à avancer ses jours : il n'avoit que cinquante-deux ans, et sa constitution sembloit devoir lui en assurer encore une longue suite. Il a trop abusé de tous ses moyens.

Des ministres. Ce sont, à proprement parler, les chefs des principaux départemens ou colléges : ceux du collége des affaires étrangères

sont les seuls dont nous parlerons. Le premier ou le vice-chancelier (la place du chancelier étant vacante), peut être considéré comme premier ministre ; c'est un homme fort ordinaire, dont le père et l'aïeul ont occupé la même place ; celui qui la remplissoit sous l'impératrice Anne, fut enveloppé dans la disgrace du maréchal Munich, et ne la supporta pas aussi courageusement que lui. Le second, du même collége, est M. de B., regardé comme un grand travailleur : sa fortune seroit incroyable dans un autre pays. Il étoit secrétaire du maréchal Rom., il n'y a pas vingt ans ; son véritable talent est de bien connoître sa langue, et d'avoir un style pur : ce que l'on trouve très-rarement chez les Russes, et ce qui seul a fait la fortune de plusieurs. L'impératrice a beaucoup de confiance en M. de B., c'est lui qu'elle a chargé de terminer les négociations interrompues par la mort de Potemkin. On parloit dans ce temps là de sa retraite prochaine, quoiqu'il soit encore jeune, et en état de servir long-temps. Un revenu considérable, le goût des plaisirs, et des plaisirs faciles, l'amour de la liberté, et d'une indépendance absolue, tout portoit à croire qu'il céderoit volontairement aux efforts d'une cabale puissante dirigée contre lui, et qu'il se retireroit à Moskou, pour y jouir paisiblement

de ses richesses; cependant nous n'avons pas oui dire, que cette retraite ait eu encore lieu.

Celui qui vient après, dans le même collége, est M. de M.; il passe pour le plus fin des trois, ce qui n'est pas un grand mérite. Il faut cependant convenir qu'il en sait beaucoup pour le pays qu'il habite. On doit présumer qu'il parviendra aux premières places, et nous croyons qu'il les remplira aussi bien que personne, en supposant toutefois qu'il n'aura pour concurrens que ses compatriotes. Les occupations ministérielles ne l'ont jamais empêché de songer au progrès des arts : étant ministre à Stockholm, une actrice française lui parut digne de briller sur le théâtre de Pétersbourg; il ne crut pas incompatible avec sa dignité de se charger de cette moderne Melpomène. Peut-être auroit-il dû obtenir d'abord le consentement des directeurs du théâtre de Stockholm : mais il ne vit que la gloire de son pays, et les droits qu'il acquéroit à sa reconnoissance, en procurant à la capitale de l'Empire russe, un sujet aussi distingué : alors son oubli devient bien excusable. Madame H. de son côté n'a pas voulu être ingrate envers l'homme à qui elle est redevable de briller sur un des premiers théâtres du monde : elle ne le quitte jamais, loge chez lui, et ne permet pas qu'il se délasse ailleurs des pénibles fonctions du minis-

tère. Quelle touchante sensibilité! Que cette union est admirable et digne d'éloges!

Des favoris. L'article des favoris particulier à la Russie, mérite d'être traité avec quelque étendue. Depuis 1730, cet empire est gouverné par des femmes, le règne de Pierre III ayant été trop court, pour donner aux Russes l'idée d'un autre gouvernement. On a dit que sous le règne des rois les femmes régnoient, et les hommes sous celui des reines. Nous ne voyons dans cet axiome prétendu, qu'un mot consacré par l'usage, que l'on a répété comme tant d'autres, sans aucun fondement; en effet, Henri IV, Gustave III, Catherine II, prouvent invinciblement que les hommes et les femmes sont capables de grandes choses sans le secours de l'autre sexe. Il nous seroit aisé de citer d'autres exemples. Depuis soixante et dix ans les souveraines de Russie ont toujours eu des favoris en titre. Cet usage, consacré par une longue suite d'années, scrupuleusement suivi par quatre impératrices, est devenu presque une loi fondamentale de l'Etat; car l'âge de la souveraine régnante, permet de penser qu'elle ne garde le sien que pour s'y conformer. Comme le règne de cette princesse a été beaucoup plus long que ceux des autres impératrices, il est tout naturel que le nombre de ses favoris soit plus considé-

rable : aussi en existe-t-il encore quelques-uns, et la mort en a-t-elle enlevé plusieurs. Les souverains sont hommes, par conséquent sujets aux mêmes caprices, esclaves des mêmes foiblesses : Catherine a éprouvé des malheurs dont son rang sembloit devoir la mettre à couvert; elle a été abandonnée, sacrifiée (1); l'anecdote suivante en donnera la preuve, et nous conduira au favori actuel.

Mom... étoit favori avant celui d'aujourd'hui : l'impératrice l'ayant un jour demandé, un valet-de-chambre, à qui il déplaisoit, répondit qu'il étoit dans un pavillon du jardin avec la princesse Scherb...., demoiselle d'honneur. S. M., curieuse, comme le sont toutes les

(1) Des favoris disgraciés ont même été assez imprudens pour s'égayer publiquement sur le compte de sa majesté, et pour entrer dans des détails secrets qu'une femme ne pardonne pas : cependant nous devons dire, à la louange de Catherine, que jamais elle n'a témoigné de ressentiment contre des gens qui auroient mérité d'en éprouver les effets : jamais elle n'a dépouillé personne de ses bienfaits, quelques torts qu'on ait eus avec elle ; elle a toujours pardonné : que cet oubli est grand dans l'ame d'une femme, et d'une femme revêtue du pouvoir suprême !

femmes, et brûlant d'apprendre ce qu'elle eût voulu toujours ignorer, se rendit au pavillon, et les y surprit dans une situation à lever tous ses doutes, s'il lui en restoit encore; elle parut: Mom....se précipita à ses pieds: S. M., gardant la dignité convenable dans une circonstance aussi délicate, eut assez d'empire sur elle même pour le repousser froidement, et lui dire: *Puisque vous vous aimez, vous serez mariés demain.* Ils le furent, comme on le croit sans peine, et la conduite postérieure de madame de Mom., a peut-être fait regretter à son mari ce que sa possession lui a coûté. Il habite aujourd'hui Moskou, comme tous les favoris qui ne sont pas retenus à Pétersbourg par quelque charge (M. de Zavod... est dans ce cas). C'est un homme aimable, et de l'aveu des Russes, celui des favoris de S. M. dont les qualités de l'esprit, si les qualités de l'esprit suffisoient, ont dû lui rendre la perte le plus sensible.

S. M., rentrant au château, après l'événement du pavillon, crut devoir remplacer, à l'instant, l'ingrat qu'elle venoit d'expulser. Elle demanda qui étoit l'officier de garde; on répondit: *M. de Zoub....*: il fut appelé, eut le bonheur de plaire, et, sur-le-champ, fut déclaré favori, et aide-de-camp-général (1).

(1) Les favoris sont toujours aides-de-camp-gé-

Deux heures après, il étoit en voiture avec l'impératrice : on prétend que, pendant la promenade, ayant fait remarquer à la souveraine qu'elle avoit encore sur le bras de la poudre que Mom.... y avoit laissé tomber, en se jettant à ses pieds, elle l'essuya froidement, en disant : *Qu'il ne reste rien d'un ingrat !* La manière dont a été choisi le favori actuel, n'est pas celle usitée, comme on pourroit le penser : voici ce qui se pratique lorsque les circonstances nécessitent un changement dans cette importante fonction.

L'impératrice va dîner chez quelque femme de sa société intime, où est invité celui sur qui elle a jeté les yeux pour remplir la place vacante. S. M. cause avec lui, l'examine, cherche à connoître la trempe, la tournure de son esprit, après quoi elle fait part à la dame du logis, qui est, en même temps, sa confidente, de son opinion sur le présenté : si elle lui est contraire, on ne lui dit rien, et il s'en retourne comme il est venu : s'il a été jugé favorablement, la confidente l'instruit de son bonheur, guide sa

---

néraux de l'impératrice, parce que ce grade leur donne le droit d'être toujours avec elle, et de l'accompagner par-tout.

marche, et lui prescrit de se trouver, à une heure fixe, dans un des appartemens de S. M., qui lui intimera ses volontés. Le mortel fortuné, est exact au rendez-vous, où nous ne dirons pas ce qui se passe, nos mémoires ne s'étendant pas plus loin.

Dès qu'un nouveau favori est entré en exercice, on lui donne une collection de médailles, et de tous les livres qui traitent de l'histoire de Russie; il doit s'en occuper sérieusement, s'il ne l'a pas fait jusqu'alors, parce que la conversation de S. M., roule ordinairement sur ce chapitre. Mais, malheureusement, il est quelquefois disgracié, avant d'être en état de soutenir la conversation. Il reçoit, en débutant, 100,000 roubles pour sa garde-robe, et comme il est souvent en uniforme, c'est un pûr cadeau. Il a, de plus, une table journalière, de vingt-quatre couverts, matin et soir; son appartement est à l'entresol, au-dessous de ceux de l'impératrice, avec lesquels il communique par un escalier dérobé. On évalue la dépense annuelle du favori, à un million de livres tournois, mais, ce qui est incalculable, ce sont les grâces qu'un favori a les moyens de répandre sur sa famille : Zoub.... a obtenu, pour son père, une charge du sénat, dans laquelle un homme peu délicat (et sa réputation n'est

pas intacte), peut faire une fortune immense : son frère cadet étoit brigadier, et major des gardes, à vingt-deux ans. Nous avons entendu dire que ce dernier devoit autant à lui même, qu'à la faveur de son frère, les grâces dont il étoit comblé ; que S. M. avoit beaucoup d'amitié pour lui, parce qu'il l'amusoit : on ajoutoit même, que Platon Zoub.... devoit à son frère de conserver sa place : nous n'affirmerons rien de tout cela, mais bien l'anecdote que voici, où Valérien joue un rôle assez plaisant.

Mlle. Zagr...., et sa sœur, Michel Pot...., vivoient *amicalement* avec un Soltik...., et Valérien Zoub.... : ils vont un jour, tous les quatre, aux boutiques, et montés au second étage, ils demandent au marchand une chose qu'ils savoient très-bien n'être pas chez lui : il sort pour aller la chercher ; restés seuls, il leur paroît plaisant de s'amuser dans ce boudoir, d'un nouveau genre : la motion passe, la porte se ferme, et ce beau projet est mis à exécution. Le marchand revient, et voyant sa porte close, il l'enfonce d'un coup de pied, et trouve nos quatre personnages sérieusement occupés : il appelle la garde, qui arrive, et nos héros se voient forcés de décliner leurs noms, pour éviter d'être traduits à la police. Cette aventure, plus que comique, a eu lieu en 1790.

Platon, et Valérien Zoub . . . . , passent pour de bons enfans, mais seulement dans leur société. Le public les regarde comme des êtres absolument nuls, à part la faveur de la souveraine, qui en fait des personnages importans. Le cadet passe sa vie avec des filles, et se trouve déplacé par-tout ailleurs ; aussi, quand le hasard l'amène en bonne compagnie, il est distrait, rêveur, ne parle que par monosyllabes, et finit par s'endormir.

Celui de ses favoris que Catherine a le plus affectionné (sans en excepter Orlow), a été *Landskoï*, prédécesseur de Mom . . . . ; il est mort dans ses bras : ses regrets ont éclaté de la manière la moins équivoque, et le monument, élevé auprès de Czarskoselo, ne peut laisser aucun doute sur ses sentimens à son égard.

Le favori actuel est le premier qui ait joui d'un crédit presque illimité : aucun n'a pris sur Catherine un ascendant aussi inconcevable : mais nous en trouvons la raison dans l'âge avancé de cette princesse, et dans l'indolence, qui en est la suite naturelle. Jusqu'à Zoub . . . . , les favoris n'avoient jamais été employés publiquement dans les affaires d'état, et l'opinion générale, est qu'il eût été plus avantageux pour les affaires, d'attendre son successeur.

Princesse de Daschkoff. Le rôle qu'a joué cette dame dans la révolution de 1762, la confiance de l'impératrice lui ont fait un nom qui nous oblige de lui consacrer un article. Nous dirons donc qu'elle vit aujourd'hui sur sa réputation passée ; elle n'est plus dans l'intimité de Catherine, et en tout, nous n'avons entendu parler de la princesse de Daschkoff, que comme d'une personne fort extraordinaire et rien de plus. L'anecdote suivante que nous avons été priés d'insérer en détail dans cet ouvrage, fera connoître à nos lecteurs que l'épithète d'extraordinaire n'est point hasardée.

Extrait du protocole de l'académie des sciences, du lundi 7 janvier 1790 : « S. A. madame la princesse de D. fit proposer pour » être reçu au nombre des membres honoraires, » M. le comte de Razomousky, brigadier des » armées de S. M. l'impératrice, favorablement » connu par son histoire naturelle du Jorat, » et par plusieurs recherches intéressantes, » dont il a enrichi les mémoires de la société » de Lausanne en Suisse, dont lui-même est le » fondateur, et où il va retourner dans peu de » jours : toute l'assemblée applaudit à ce choix » de son illustre directeur, et le comte Grégoire » Rasomouski fut unanimement reçu. »

On devine que, d'après cette unanimité de

suffrages, le diplome d'académicien fut expédié à M. le comte; mais ce qu'on ne devine pas, c'est que madame la princesse, en le lui envoyant, y joignit une pacotille de livres, de la valeur de 5 à 600 roubles, dont elle pria M. le comte (qui n'avoit pas demandé un seul volume) de lui payer le montant, l'assurant que comme il voyageoit beaucoup, il trouveroit facilement à s'en défaire de côté et d'autre. Le comte Grégoire ne se sentant pas de vocation pour être marchand de livres, crut pouvoir renvoyer à son altesse l'énorme paquet dont elle vouloit le charger; mais S. A. insistant, renvoya de nouveau les livres, et déclara au comte Grégoire, que le diplome de l'académie étoit accordé sous la condition de s'en charger, après en avoir payé sur le champ la valeur. Le comte qui avoit obtenu, par sa réputation littéraire, l'unanimité des suffrages, aima mieux renoncer à une place honorable et bien méritée, que de pouvoir être soupçonné par ceux qui ne le connoissoient pas, de la devoir à l'achat de 600 roubles de livres: en conséquence, il renvoya définitivement à la princesse, non-seulement les livres, mais le diplome, ne voulant pas remplir la condition qu'on lui imposoit. Cette démarche ne pouvoit être blâmée par personne, et le comte Grégoire n'avoit à désirer

que l'approbation de la princesse, mais il étoit bien loin de l'obtenir, comme on en jugera par ce qui suit. — Extrait du protocole de l'académie, du lundi 18 février 1790. « Le secrétaire rap- » porta être chargé par S. A. madame la prin- » cesse de D. de lire et d'enregistrer au protocole » présent ce qui suit : on a remis au secretaire » *Euler*, de la part de M. le comte G. de R., le » diplome académique avec une lettre pour lui, » ainsi qu'une autre pour Madame la princesse » (dont elle n'a pas cru devoir donner con- » noissance). Les sentimens dont il se sert en » parlant du pays, ne prouvent que trop que sa » démarche de se défaire du diplome, qu'il avoit » tant souhaité, et sa résolution de s'expatrier, » provenoient *d'une malheureuse disposition* d'es- » prit et d'humeur, qui n'a que trop donné de » chagrin à toute sa famille ; c'est pourquoi » madame la princesse croit que l'académie doit » généreusement tirer un voile sur une dé- » marche inconsidérée, qui ne peut faire aucun » tort à l'académie, et n'est *détrimentale* qu'à » son fauteur, qui certainement regrettera da- » vantage son diplome, que la société respec- » table qui l'avoit associé ne le regrettera. »

Voilà donc un homme reconnu pour instruit, et jugé unanimement digne d'être associé de l'académie, devenu en un moment *un fou*, parce

qu'il n'a pas jugé à propos d'être dupe, et d'acheter pour 600 roubles de livres, dont il n'avoit que faire ; or comme cette folie, de l'aveu même de cette princesse, n'existoit pas le 7 janvier, puisqu'elle l'a proposé à l'académie, nous croyons que S. A. n'a pu donner dans une erreur aussi grossière, et qu'elle a été seulement très-piquée de voir échapper 600 roubles sur lesquels elle comptoit ; ce qui montre à la vérité peu de délicatesse, mais en revanche beaucoup d'intérêt pour le bien de l'académie ; car malgré ce qu'on lira plus bas, nous n'avons jamais pu croire que S. A. put s'abaisser à travailler pour elle. Si pourtant *la malheureuse disposition d'esprit* du comte Grégoire étoit connue depuis long-temps de la princesse et de tout le monde, comme pourroit le faire soupçonner la suite de cette phrase, alors nous demanderions quel est le plus fou des deux, ou de celui qui est proposé à une académie, ou de celle qui le propose ; mais nous connoissons trop S. A. pour nous arrêter à une idée aussi inadmissible. Au reste, sans avoir l'honneur de connoître personnellement le comte Grégoire, nous osons prendre sur nous d'assurer S. A. que si quelque chose pouvoit lui faire regretter son diplome, ce seroit de se voir privé d'un directeur aussi illustre, dont les lumières égalent le désintéressement,

qui a su, par une espèce de magie, unir à l'éclat des sciences les avantages du commerce, chez qui, en un mot, la raison va de pair avec les vertus sociales, et avec cette égalité de caractère si rare et si précieuse.

Nous terminerons cette anecdote par l'extrait d'une lettre du comte Grégoire à un des membres de l'académie : l'authenticité ne sauroit en être contestée, puisqu'il est copié sur la lettre originale : on y verra que le comte Grégoire n'a eu de son côté d'autre tort que d'avoir pris la chose un peu vivement ; car au bout du compte, il ne tenoit qu'à lui d'augmenter sa bibliothèque, et d'avoir par dessus le marché, un diplome académique, ce qui ne se rencontre pas tous les jours. Lausanne, le 12 mai 1790. — « A mon arrivée » dans ce pays, j'apprends, monsieur, que » mes lettres à madame la princesse D. et à » monsieur le secretaire de l'académie, Euler, » et le renvoi que j'ai fait du diplome que » m'avoit fait parvenir madame la princesse, » avoient été défavorablement interprétés, et » considérés comme si j'eusse prétendu faire un » affront à l'académie. Vous, monsieur, qui » connoissez mes sentimens à l'égard de cette » illustre assemblée, veuillez, si vous le jugez » nécessaire, non pas me justifier, car je crois » ma conduite au-dessus de toute justification,

» mais me disculper à ses yeux, et lui faire
» connoître l'exacte vérité qui est que, dans
» toute cette affaire je n'ai pensé traiter qu'avec
» la princesse, et nullement avec l'académie qui
» a le bonheur de vous compter au nombre de
» ses membres, et que je respecte autant que
» je le dois. Je m'honorerois encore aujourd'hui
» d'un diplome décerné selon les formes re-
» quises en pareil cas, par l'académie elle-même,
» et je l'accepterois de cette manière en tous
» les temps avec la plus profonde reconnois-
» sance; mais le diplome que j'ai reçu, m'ayant
» été envoyé par madame la princesse D., et
» cet envoi ayant été accompagné de propo-
» sitions trop *onéreuses* pour moi, j'ai cru pou-
» voir, sans offenser personne, rendre à S. E. le
» *don coûteux* qu'elle vouloit me faire, et que
» je ne pouvois ni ne voulois payer. Je con-
» serve encore la copie des deux lettres qui
» accompagnoient le renvoi du diplome; elles
» font foi de ce que j'avance, et si l'académie
» le désire, je vous en enverrai des doubles
» pour elle. »

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE VIII.

Précis du Règne des Souverains, depuis Pierre Ier. jusqu'à Pierre III.

Nous n'avons considéré la Suède comme de quelque poids dans la balance de l'Europe, que depuis Gustave Vasa ; nous laisserons, de même, les prédécesseurs de Pierre Ier, dans l'oubli où ils sont plongés, pour nous occuper de celui qui, tirant son pays de la barbarie, a donné les moyens de l'élever à ce degré de puissance où nous le voyons aujourd'hui.

PIERRE-LE-GRAND.

Pierre Alexiovits, né en 1672, étoit de la maison de Romanoff. Le premier de cette famille, grand père du Czar Pierre, étoit Michel Federovits, élu en 1613 à l'âge de 15 ans : Pierre fut nommé Czar en 1682 ; mais son frère Ivan lui fut bientôt associé, par les intrigues de Sophie leur sœur ; elle porta à la

révolte les Strelitz, et après qu'ils eurent commis toutes les horreurs dont est capable une soldatesque sans frein, elle se fit nommer corégente avec les deux princes. Lorsqu'elle eut tiré de cette révolte tous les fruits qu'elle s'en promettoit, qu'elle eut sacrifié tous ceux qui lui faisoient ombrage, elle osa louer publiquement et récompenser les complices de ses forfaits. Pendant plusieurs années elle régna réellement; son effigie étoit sur les monnoies avec celles des deux princes, sa signature partout. Une nouvelle révolte des Strelitz eut lieu en 1684; elle avoit pour but de détruire la maison régnante: on croit qu'elle fut excitée par le chef des Strelitz; quoiqu'il en soit elle fut étouffée, et les coupables punis. Le prince Basile Galitzin, favori de Sophie, fut nommé général contre les Tartares: il ne fit rien, n'eut aucun succès, ce qui ne l'empêcha pas, au retour de ses campagnes, d'être applaudi par Sophie et ses partisans, mais nullement par le Czar Pierre, qui avoit toujours désapprouvé le choix de ce général: une troisième révolte, excitée par Sophie, fut aussi arrêtée: les chefs furent punis avec la dernière rigueur. Le prince Galitzin, amant de Sophie, obtint la vie, et mourut en exil au bout de 24 ans; Sophie fut enfermée dans un monastère. Pierre

alors régna seul, Ivan ayant mené jusqu'à sa mort une vie privée : nous ne parlerons pas des soins que se donna Pierre pour créer une armée, de sa guerre contre les Turcs, de la prise d'Azoph, etc. Le Fort, son ami, général et grand amiral, lui fut d'un grand secours ; mais il ne l'aida pas long-temps, et la mort de ce grand homme, arrivée en 1699, fut une perte réelle pour le prince et pour l'Etat : il mourut pauvre, malgré le rôle qu'il avoit joué : c'est un grand éloge.

Pierre alloit partir pour ses voyages, lorsqu'en 1697, l'implacable Sophie trouva le moyen, dans sa prison, d'entretenir une correspondance criminelle avec des Boyars et des officiers des Strelitz : le Czar devoit être assassiné ; ce complot découvert, les coupables furent livrés au supplice, et Sophie, par un nouvel effet de la clémence du Czar, fut seulement renfermée plus étroitement. Rien ne s'opposant plus au projet de Pierre, il partit en 1697, visita la Hollande et l'Angleterre, où il prit les notions les plus étendues sur la construction des vaisseaux. Personne n'ignore qu'il travailla lui-même dans les chantiers de Saardam, et on y voit encore la maison qu'il a occupée : une nouvelle révolte des Strelitz, lui fit abréger son voyage ; il revint à Moskou en 1698 :

son ami le Fort eut assez de pouvoir sur son esprit pour sauver la criminelle Sophie que la clémence de son frère sembloit enhardir à de nouveaux crimes. La juste vengeance du Czar se borna aux séditieux ; elle fut terrible ; après quoi le corps des Strelitz fut cassé à perpétuité : cette milice audacieuse méritoit ce traitement beaucoup plutôt.

Enfin, en 1700, le Czar s'unit aux rois de Danemarck et de Pologne, contre Charles XII, à peine sorti de l'enfance, et ils entamèrent cette guerre qui ruina la Suède, détrôna Auguste, mit la Russie à deux doigts de sa perte. Cette guerre, souverainement injuste dans son principe, valut au Czar plusieurs provinces sur les côtes du golfe de Finlande, et lui donna les moyens d'élever cette nouvelle cité, aujourd'hui capitale de l'Empire, où il n'y avoit, au commencement de ce siècle, qu'un marais et quelques cabanes de pêcheurs. On voit dans les différentes actions de cette guerre, que les Russes en agissoient avec les Suédois, comme ils faisoient avec les Tartares, brûlant et saccageant tous les pays où ils passoient : cette cruelle méthode ne les a pas tout-à-fait abandonnés, et c'est là une des parties dans lesquelles ils sont encore excessivement reculés.

Après Pultava, le Czar fut délivré d'un enne-

mi dangereux dans la personne de Charles XII; mais en 1711, les Turcs, poussés par Charles, lui déclarèrent la guerre : le Czar ayant manqué de prévoyance, se trouva enfermé au Pruth, par une armée formidable : il eut la prudence de capituler, et le bonheur de faire la paix; ce qu'il dût à ce que les avis de Charles ne furent pas écoutés. Beaucoup d'auteurs ne conviennent pas que cette heureuse capitulation soit due aux conseils de Catherine, et ils s'appuyent avec raison sur le journal du Czar qui n'en dit rien. Il paroît constant que si le le grand visir eût connu l'état de détresse de l'armée russe, Pierre ne s'en fût pas tiré à si bon marché; il perdit la plus grande partie de son armée dans cette campagne, sans avoir livré de bataille rangée. Le Czar profita de l'absence de Charles XII et de la foiblesse de la Suède, pour s'emparer de la Finlande et de plusieurs îles; mais en 1716 il fit la paix avec Charles, par l'entremise du baron de Goertz. L'année suivante, Pierre partit pour la France, où il fut reçu comme il devoit l'être, et où il continua de satisfaire son goût pour les arts, et pour toutes les connoissances utiles à son pays.

Nous voici arrivés à une époque terrible : en 1718, Pierre prévoyant qu'après lui son fils

annulleroit tout ce qu'il avoit fait pour le bonheur de ses peuples, le fit juger sur de prétendus crimes, qui n'ont jamais été clairement prouvés, malgré le grand nombre de victimes immolées comme ses complices. Alexis n'avoit sans doute aucun des talens nécessaires à l'administration d'un grand empire : l'amour bien naturel du Czar pour son ouvrage, lui montroit dans son fils un successeur indigne de lui ; et sous ce point de vue nous ne pouvons blâmer le Czar : mais il étoit sur un trône où la succession n'étoit fixée par aucune loi, où conséquemment sa volonté suffisoit pour en écarter celui dont il connoissoit l'inaptitude : il devoit donc se contenter de la renonciation formelle de ce malheureux prince, et en assurer l'exécution par des moyens qui sont toujours dans les mains d'un souverain absolu. Les auteurs qui ont voulu justifier Pierre, disent qu'il ne s'est porté à cette extrémité, que par la crainte qu'après sa mort son fils ne se fît un parti, quoiqu'éloigné du trône, et ne livrât l'Empire aux horreurs d'une guerre intestine ; cette raison, qui est la seule admissible, peut paroître plausible au premier coup-d'œil ; mais on la trouvera bien foible, si l'on considère combien il eût été important à celui qui eût régné à sa place, et sur-tout combien il lui

eût été facile d'arrêter un pareil complot (1): les règnes suivans ne peuvent laisser aucun doute sur notre assertion; ils ont clairement prouvé que les légitimes souverains de Russie n'étoient plus à craindre, quand ils étoient remplacés. Quoiqu'il en soit, le malheureux Alexis fut condamné à mort, et mourut ou de douleur ou de toute autre cause, avant que l'arrêt fût exécuté : quoique plusieurs relations le disent, malgré la férocité connue du caractère de Pierre, nous ne croyons pas qu'il ait été lui-même le bourreau de son fils : nous le disons à regret, mais cette époque de la vie du Czar est une tache éternelle à sa mémoire, et dont rien ne peut le laver aux yeux de la postérité. M. Le Clerc, dans son histoire de Russie, s'est fort étendu sur cet événement; ses détails sont précieux, mais atroces; qu'on les lise et qu'on juge d'après soi.

Le Czar ayant recommencé la guerre contre la Suède quelque temps après la mort de Charles XII, la termina en 1721 par le traité d'Obo, en gardant plusieurs provinces. Cette même année, il fut reconnu empereur par ses

---

(1) D'ailleurs, en le faisant moine, il n'y avoit plus rien à craindre, et plus d'excuse pour Pierre.

sujets et par les puissances de l'Europe (le Danemarck excepté); depuis 1716, il s'occupa des affaires intérieures de son Empire; il établit des manufactures; il créa des lois, fit des réglemens sur tous les objets, et fonda une multitude incroyable d'établissemens; les différens colléges ou conseils, les chancelleries, les tribunaux, etc.; il augmenta progressivement sa nouvelle capitale; il creusa le canal de Ladoga, conquit plusieurs provinces de Perse, où il se transporta en personne à la tête de son armée (mais le climat le força d'y renoncer); il institua l'académie des sciences, et mit ses armées et sa marine, créées par lui, sur un pied respectable. En 1724, ce prince fit couronner Catherine à Moskou; mais peu après, ayant eu à Péterhof, ou, suivant quelques auteurs, au jardin d'été à Petersbourg, des preuves de son infidélité, il s'en repentit sans doute: son épouse fut épargnée; mais le malheureux amant (Moëns) eut la tête tranchée sous un autre prétexte. Pierre mourut en 1725[1], à l'âge de 52 ans.

Ce prince mérita le titre de grand: il fut, si on peut s'exprimer ainsi, le fondateur de la Russie, puisqu'il chercha le premier à la tirer de la barbarie où elle étoit plongée depuis

tant de siècles (1) : connoissant à quel peuple il avoit affaire, il sentit la nécessité de l'exemple, et n'hésita pas à le donner : il passa successivement par tous les grades militaires, obéissant à ses propres sujets, et par-là il fut en droit de punir rigoureusement l'insubordination : il affecta de rehausser l'éclat de ses moindres victoires, de les célébrer par une pompe triomphale, pour accroître l'ardeur de ses troupes, en leur montrant le prix qu'il attachoit à leurs travaux et à leurs succès : il apprit comme ouvrier les arts mécaniques, pour encourager ses sujets à préférer les travaux et les connoissances utiles à l'indolence où ils végétoient : il fit voyager des jeunes gens (contre les opinions religieuses du temps), et voyagea lui-même ; mais, malgré ses efforts, il n'a pu obtenir un succès complet dans cette partie. Ce n'est que long-temps après lui, que les seigneurs russes ont pris le goût des voyages, et on compteroit encore aujourd'hui ceux qui

(1) On n'a pas assez parlé d'Alexis Michaëlovitz, père de Pierre, qui, dans un temps encore plus barbare, avoit ébauché plusieurs des choses que son fils n'a fait que continuer, quoiqu'il passe pour en être le créateur.

en ont réellement profité pour le bien de leur pays. La réforme d'un grand Empire n'est jamais l'ouvrage d'un jour ; et lorsque cet Empire est livré à tous les préjugés de l'ignorance et du fanatisme, que ses peuples gémissent dans l'esclavage, et n'ont pas l'idée d'un autre état, alors c'est l'ouvrage de plusieurs siècles. Pierre voulut tout faire, et il força tout : les moyens violens étoient sans doute nécessaires, mais il les poussa trop loin : on peut dire qu'il eut souvent en vue sa propre gloire, plutôt que le bien de ses peuples ; et nous voyons dans l'histoire ancienne et moderne plusieurs exemples de souverains qui ont eu l'air de confondre ces deux choses, ou qui les ont réellement confondues. Comment Pierre Ier. auroit-il pu, en 30 ans de travaux, interrompus par des guerres presque continuelles, élever son pays au niveau des nations éclairées de l'Europe ? il ne l'a pas fait, mais il a voulu le faire ; il a préparé les voies, et ouvert la route à ses successeurs : c'est même sous ce point de vue que Pierre nous paroît véritablement grand ; il a tellement entamé son ouvrage (si l'on peut se servir de cette expression), qu'il a forcé ses successeurs de le continuer sur les mêmes plans : ce grand ouvrage demande encore une suite de souverains tels que Pierre

ou Catherine II ; il demande, puisqu'il faut le dire, une autre secousse, moins violente à la vérité que la première, qui a franchi un intervalle immense ; mais tant que le peuple ne possédera rien en propre, que les quarante-neuf cinquantièmes de la nation seront seigneurs ou esclaves, que l'ignorance crasse du clergé, provenant de sa composition et d'une éducation détestable, subsistera, que le commerce, les arts, seront dans l'enfance, que sur une étendue prodigieuse de terrain on ne comptera que le vingtième de la population qu'il pourroit y avoir sans excès, que pour comble d'aveuglement, les uns se croiront au niveau (souvent au-dessus) de tous les peuples, que les autres préféreront à tout le sommeil apathique où ils sont plongés, qu'un luxe mal entendu, dont les étrangers seuls profitent, appauvrira toutes les classes, tant que tous ces vices subsisteront, nous le disons à regret, la Russie aura besoin d'un nouveau réformateur.

Ces assertions pourroient paroître hasardées, si nous n'entrions dans quelques détails indispensables.

Le peuple ne possède rien en propre. Les Russes ont de la peine à convenir de cette vérité, et ils citent à l'appui de leur opinion, tel

paysan esclave, dont le capital s'élève à trois et quatre cent mille roub. ou même au-delà ; à les entendre ces fortunes sont fort ordinaires, et à peine y a-t-il un village qui n'en offre des exemples : cependant on peut assurer hardiment que les paysans riches de cette somme sont aussi rares qu'en France les fermiers possédant 5 à 600000 livres : ici un esclave qui fait fortune n'en est pas moins esclave, tant que son maître ne juge pas à propos de lui donner sa liberté : on a vu des seigneurs la refuser pour des sommes très-considérables ; d'autres profitent de ce violent désir d'être libre, et on en citeroit dont la fortune a été réparée par l'affranchissement de quelques individus : ici M. de la Borde et M. Beaujon auroient pu posséder 10 millions de roubles sans être libres ; ils auroient pu, comme le dernier paysan, être envoyés par leurs maîtres à 6000 verstes de leurs familles, être séparés pour toujours du lieu de leur naissance, souvent de leurs femmes, n'avoir plus que le souvenir de leur fortune passée, et ignorer en mourant si leurs enfans avoient du pain : telle est la propriété du serf en Russie. Ce tableau, quoique hideux, n'est pas exagéré : nous demandons s'il existe au monde un abus plus affreux, et si le pays où il règne peut être assimilé au reste de l'Europe.

Les $\frac{49}{50}$ de la nation sont seigneurs ou esclaves. Si nous ôtons ces deux classes, il nous restera quelques bourgeois pauvres ; car les riches seront mis dans la première, vu qu'ils auront des esclaves pour les servir : ajoutons-y les étrangers, nous aurons bien de la peine à faire monter le tout à 400000 ames : on excepte comme de raison les provinces conquises de l'Empire, où l'esclavage n'est pas en usage, quoique les capitulations à cet égard aient souvent été violées.

Le commerce est dans l'enfance. Nous le démontrerons clairement en traitant du commerce de cet Empire.

Les arts sont dans l'enfance. Il ne faut que jeter les yeux sur les bons artistes de Pétersbourg ; pour un Russe on trouveta trois étrangers, si ce n'est davantage ; quels élèves ont-ils formés ? le petit nombre de sujets fournis par l'accadémie a quitté une patrie qui, soit par ingratitude, soit par une indifférence également coupable, ne sait ni récompenser, ni encourager ses enfans : ils trouvent chez l'étranger ce qu'elle leur refuse ; ils l'oublient ; peut-on les en blâmer ? non sans doute ; tant qu'il suffira qu'un artiste soit étranger pour réussir, les Russes ne sortiront jamais de leur médiocrité ; de plus, les seigneurs y regardent tou-

jours un artiste de leur nation comme esclave, quoiqu'il ne le soit plus.

Les uns se croyent souvent au-dessus des autres peuples. C'est ce qu'on peut appeler la manie des Russes, et celle qui leur fait le plus de tort : ils doivent se rappeler sans cesse que l'homme qui se vante fait naitre l'envie de l'abaisser, de lui chercher des torts, ou au moins des ridicules ; et quand ces ridicules sont si frappans, si multipliés, qu'ils ne peuvent échapper à l'observateur le moins attentif, que pense-t-on, que dit-on de ce personnage imprudent ? on en rit d'abord, et on finit par le plaindre : les peuples sensés laissent aux autres le soin de faire leur éloge, et n'imitent pas celui qui a voulu que toutes ses actions fussent admirées sans aucun examen, et ses institutions préconisées avant d'être achevées ; nous aurons l'amour-propre de ne pas le nommer.

Les étrangers seuls profitent du luxe de la Russie. On peut avancer que les étrangers seuls profitent du luxe d'un pays, lorsque ce luxe est en habits, en parures de tout genre, en modes, qu'il faut de toute nécessité tirer de l'étranger, parce qu'on n'a pas eu la précaution d'établir chez soi de ces manufactures, ou que les peuples ont manqué de l'industrie et de l'aptitude né-

cessaires pour y réussir : autrefois la Russie gagnoit dans son commerce ; aujourd'hui elle perd, parce que ses manufactures sont au même point, et que ses besoins ont considérablement augmenté : le luxe qui n'étoit que dans la capitale, s'est répandu dans les provinces depuis l'établissement des gouvernemens ; chaque ville de gouvernement a voulu singer la capitale ; voilà d'où vient en grande partie la perte que fait aujourd'hui la Russie dans son commerce.

CATHERINE Iere.

Pierre Ier. poussant le despotisme aussi loin qu'il pouvoit aller, avoit fait une loi qui autorisoit le souverain à désigner son successeur à sa volonté. Cette loi étoit facile à éluder dans un pays où le monarque existant ne regarde tout ce qu'ont fait ses prédécesseurs comme obligatoire, que dans le cas où son intérêt l'y engage, où la constitution et la forme du gouvernement ne sont garanties par rien. Cependant la loi étoit faite, adoptée, et il semble que ce n'étoit pas au législateur à y manquer le premier. Pierre meurt sans désigner son successeur, sans savoir qui occupera son trône : ce monarque fait périr son fils, pour que son

sceptre ne tombe pas dans des mains qu'il en croit indignes ; il étouffe jusqu'aux sentimens paternels, par amour pour son ouvrage : il craint que des travaux glorieux et pénibles ne soient pas continués; et ce prince, au lieu de nommer, de faire connoître à ses peuples celui sur qui il fonde ses espérances, meurt sans prévoir les troubles, les malheurs incalculables que peut produire un pareil oubli. Quelle faute pour un législateur ! quelle inconséquence dans la conduite de Pierre ! tant il est vrai que le plus grand homme commet quelquefois des fautes qu'un homme ordinaire ne commettroit pas. Revenons à Catherine.

Quoique cette princesse ait vécu dans notre siècle, sa naissance est enveloppée d'un voile, qui probablement ne sera jamais levé. Il paroît cependant hors de doute qu'elle étoit d'une origine très-obscure (quoique les Russes la prétendent Skawronski), qu'elle fut prise au siége de Marienbourg en 1702, et conduite dabord chez le général Baur ; qu'elle passa delà chez Menzicoff, où Pierre l'ayant vue, en devint amoureux : il vécut avec elle jusqu'en 1707, qu'il l'épousa ; mais le mariage ne fut publié qu'en 1711. Quelques historiens prétendent qu'il ne fut célébré qu'en 1713 : quoiqu'il en soit, depuis que Pierre l'eut connue, il ne la

quitta

quitta plus : en 1724 il la fit couronner à Moskou, et ce couronnement fut le prétexte le plus plausible dont ses partisans se servirent pour la placer sur le trône à la mort de son époux. Les historiens ne s'accordent pas sur la manière dont elle fut proclamée souveraine : il paroît cependant avéré que Menzicoff contribua beaucoup à son élévation, de même que l'intention de Pierre mourant, étoit d'avoir Pierre II et non son épouse, pour successeur.

Menzicoff régna pendant le court espace que Catherine occupa le trône. Il ne lui manqua que le titre de souverain (1). L'impératrice ne mit pas de bornes à sa reconnoissance : son favori devint tout-puissant, et réunit sur lui et sur sa famille, tous les biens et tous les honneurs imaginables. Sous ce règne, en 1726, fut signé le traité d'alliance avec la maison d'Autriche, qui engagea trente ans après la Russie dans une guerre inutile et dispendieuse : jamais Pierre Ier. n'avoit voulu consentir à ce traité,

---

(1) Tout le monde connoît l'étonnante fortune de ce favori, parvenu du plus bas étage au comble des honneurs et de l'opulence, et par un revers bien commun (sur-tout en Russie), mort dépouillé, et en exil.

et il avoit eu raison. A la fin de 1726, cette princesse assita à la première séance de l'académie des sciences.

Le 6 mai 1727, Catherine, qui depuis un an étoit languissante, mourut à trente-huit ans, et selon quelques personnes à quarante-cinq; on soupçonna Menzicoff de l'avoir empoisonnée, pour régner avec plus d'empire sous le nom d'un prince enfant : mais cette assertion est totalement dénuée de preuves. Elle gouverna la Russie avec sagesse, et suivit les plans de son époux. Son règne fut court, mais il fut assez long pour qu'on puisse la compter au rang des souverains qui ont illustré la Russie. Dès l'année précédente elle avoit fait reconnoître pour grand duc, c'est-à-dire héritier du trône, Pierre, fils du malheureux Czarovitz, condamné à mort en 1718. Dans son testament, et d'après la loi établie par Pierre premier, elle le nomma son successeur; mais elle outrepassa son pouvoir, en désignant le successeur de Pierre II, s'il mouroit sans postérité; c'étoit à lui de le choisir, ou à la nation, s'il mouroit mineur, comme cela est arrivé. On a dit que Catherine ne sut ni lire ni écrire; on peut en douter, mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle sut penser et agir. Elle eut cinq enfans, dont deux seulement lui survécurent : Anne, mariée en 1726

au duc de Holstein Gottorp, et morte en 1728, dont le fils régna dans la suite sous le nom de Pierre III, et Elisabeth, qui occupa le trône de Russie.

PIERRE II.

Ce prince monta sur le trône âgé de moins de douze ans; il devoit être majeur à seize, et un conseil de régence devoit gouverner jusqu'à cette époque; mais Menzicoff voulant continuer à jouir de la souveraine puissance, logea le jeune prince dans son propre palais, s'empara exclusivement de sa personne, et la première assemblée du conseil de régence fut la dernière. Menzicoff touchoit au moment de fixer pour jamais la fortune en sa faveur, en devenant beau-père de l'empereur; mais ce prince dédaigna sa fiancée, et quelque temps après la cérémonie (des fiançailles), Menzicoff fut arrêté, dépouillé de ses biens, et envoyé en Sibérie, (avec sa famille,) où il mourut deux ans aprés (1). Quelle chûte pour l'homme qui avoit

(1) Un revers aussi affreux, au lieu d'abattre Menzicow, développa au contraire en lui une philosophie, une force de caractère, dont on étoit loin

gouverné despotiquement la Russie ! Ce ne sera pas le seul événement de ce genre que nous aurons à offrir à nos lecteurs. Le jeune prince Ivan Dolgorouki, contribua le plus à la disgrace de Menzicoff : l'empereur avoit en lui une confiance sans bornes, et la sœur de ce favori étoit prête à monter sur le trône, quand Pierre II mourut en 1730, (le 29 janvier vieux style,) âgé de quinze ans, le jour même fixé pour la célébration du mariage. Nous verrons sous le regne suivant la famille des Dolgorouki, bien cruellement punie de cette faveur passagère.

Le regne de Pierre II fut très-court, et n'offre pas d'événemens remarquables. A son couronnement, en février 1728, sa grand-mère Eudoxie, première épouse de Pierre le Grand, reléguée dans un couvent depuis plus de trente ans, fut rétablie dans tous les droits de sa naissance.

Ce prince fut regretté des Russes, qui voyoient avec plaisir qu'il avoit quitté Pétersbourg pour se fixer à Moskou. L'empire fut tranquille sous son règne, et c'est tout ce qu'on peut en dire (1).

---

de le croire doué : c'est dans son exil qu'il fut véritablement grand.

(1) On pourroit ajouter seulement que, s'il eût

En lui finit la ligne masculine de la maison de Romanoff. Ce prince étant mort dans sa minorité, il n'est pas douteux que le choix de son successeur ne fût dévolu à la nation : mais elle voulut profiter d'un moment qui ne reviendroit peut-être jamais, pour limiter le pouvoir énorme, dont plusieurs souverains, et notamment Pierre Ier., avoient tant abusé. Le choix rouloit sur la princesse de Mecklenbourg, fille de Pierre Ier., et la duchesse de Courlande, fille d'Ivan : celle-ci fut préférée comme fille du frère aîné et comme veuve, au lieu que la première étoit mariée à un prince étranger. Mais le général Manstein paroît avoir dit le vrai motif de cette préférence : que la duchesse de Courlande étant à Mittau et l'autre à Moskou, le conseil souverain voulut avoir le temps d'affermir, avant son arrivée, le nouveau systême de gouvernement qu'on désiroit établir.

---

régné plus long-temps, toutes les institutions de Pierre premier auroient été abandonnées, le jeune prince ayant témoigné le désir de rétablir les anciens usages, abolis par son aïeul ; et, sous ce point de vue, sa mort ne doit pas être regardée comme une perte pour l'Etat.

ANNE.

Cette princesse, à l'arrivée des députés russes, signa, sans aucune difficulté, tous les articles qu'on lui présenta, bien résolue de faire son possible pour ne pas tenir ses engagemens : en effet, son favori Biren arriva à Moskou peu après elle, quoiqu'elle eût promis formellement de le laisser à Mittau. Elle s'occupa sans relâche à se former un parti, à décrier le conseil souverain, et après douze jours, se sentant soutenue par un assez grand nombre de partisans, et par les régimens des gardes, elle déclara qu'elle vouloit régner comme ses prédécesseurs : le 8 mars (vieux style), de régente très-subordonnée, elle devint souveraine absolue : le conseil commit de grandes fautes, et laissa s'achever une révolution qu'il pouvoit facilement empêcher. Biren devenu tout puissant, ne pardonna pas à ceux qui avoient exigé qu'il restât en Courlande. Les Dolgorouki, chefs de ce parti, furent exilés ou envoyés en Sibérie, et huit ans après, sept princes de cette maison périrent de divers supplices, sous des prétextes frivoles, sans crimes prouvés, et sans qu'il leur fût permis de se justifier.

Anne créa la première année de son règne le régiment de la garde à cheval et celui d'Ismaï-

loff. Les années 1736 jusqu'à 1739, furent remarquables par la guerre contre les Turcs : le maréchal Munich s'y couvrit de gloire ; mais cette guerre étoit inutile : sans procurer à la Russie aucun avantage, elle coûta beaucoup d'hommes et d'argent : Biren seul voulut cette guerre, pour éloigner un rival aussi à craindre et aussi ambitieux que Munich. A quoi tient le sort des peuples ! (Cette guerre est parfaitement bien décrite par Manstein.) Anne, qui, en 1735, s'étoit opposée à ce que Stanislas remontât sur le trône de Pologne, fit nommer par la force, en 1736, son favori, duc de Courlande, par ces mêmes gentilshommes qui n'avoient jamais voulu, avec raison, l'admettre parmi eux. Le nouveau duc gouverna son pays (sans quitter Pétersbourg) comme il gouvernoit la Russie : les emprisonnemens, les enlèvemens y devinrent aussi communs. En 1739, l'impératrice conclut le mariage de la princesse Anne de Mecklenbourg sa nièce, avec le prince Antoine Ulric de Brunsvick : cette alliance fut sans doute formée sous de bien funestes auspices, puisqu'elle donna la naissance au malheureux Ivan. La paix avec les Turcs fut conclue par la médiation de la France.

En 1740, la Suède, justement indignée de l'assassinat commis sur Sinclair, courrier suédois, par ordre de Biren, et à l'insu d'Anne, voulut

faire la guerre à la Russie : une faction contraire s'y opposoit, mais la guerre fut résolue, et comme il arrive toujours dans les Etats divisés, elle fut désastreuse pour la Suède, et se termina par la paix d'Obo, et la cession d'une partie de la Finlande.

La princesse Anne étant accouchée d'Ivan, l'impératrice, pour le malheur de ce prince, le fit reconnoître grand-duc de Russie, et successeur au trône, en donnant formellement l'exclusion à sa mère. Il falloit encore, pour contenter Biren, qu'il s'assurât la régence : c'est à quoi il parvint, en faisant signer à l'impératrice, au lit de la mort, un testament fabriqué par Osterman et lui. Anne mourut le 28 octobre 1740, et le prince Ivan, âgé de deux mois, fut proclamé empereur.

On a dit de cette souveraine, qu'elle fut douce et compatissante ; mais elle permit que le féroce Biren inondât la Russie de sang, qu'il fît périr ou exilât en Sibérie plus de vingt mille personnes, et dès lors elle est entièrement inexcusable. Il est égal aux peuples d'être gouvernés par un tyran, ou par un prince foible qu'un tyran gouverne. Quelques historiens, entr'autres M. l'Evêque, appellent ce règne *heureux ;* nous nous permettrons d'être d'un avis directement opposé. Nous pensons que cette épithète est

loin de convenir à un règne, dont chaque année a été marquée par plus de deux mille proscriptions arbitraires. Le favori qui ose commettre de pareilles atrocités, et la souveraine qui les tolère, nous paroissent être les deux seuls individus qui puissent réellement s'estimer heureux d'avoir échappé à la juste vengeance des peuples.

IVAN III.

Ivan III (si l'on compte depuis les czars) ou VI, (si l'on compte depuis le premier souverain de Russie), fut reconnu empereur à la mort d'Anne, et Biren régent; mais ce haut degré de puissance devoit être bientôt suivi d'une chûte affreuse. Le père et la mère du jeune empereur étoient mécontens de se voir exclus de la régence : l'insolence de Biren à leur égard, augmenta encore leur haine. Munich, de son côté, n'ayant pas obtenu du régent ce qu'il croyoit dû à ses services, se joignit aux princes, et la nuit du 20 au 21 de novembre, Manstein, aide-de-camp de Munich, arrêta le régent. La princesse Anne se fit proclamer régente pendant la minorité de son fils. Toute la nation se vit avec joie délivrée d'un tyran abominable : il fut conduit à Schlusselbourg, jugé et condamné

à mort : mais cette peine fut commuée en un exil perpétuel en Sibérie. On adoucit encore cet exil, en le transférant à Jaroslaw, ville considérable, où il demeura jusqu'en 1762. Pierre III le rappela, et Catherine II le remit en possession de son duché, que son fils possède aujourd'hui. Quelle chaîne d'événemens extraordinaires dans la vie de Biren ! Né dans la classe la plus obscure, il devient favori de sa souveraine, gouverne en despote un Empire immense, obtient la souveraineté d'un pays dont les nobles avoient refusé de l'admettre parmi eux : à ce pouvoir absolu, succède un exil de vingt ans, après lesquels il rentre paisiblement dans ses états, et meurt, comme celui qui avoit rempli la Russie d'horreurs et de sang ne devoit pas s'attendre à mourir, tranquille, et ce qui est encore plus extraordinaire, regretté de son peuple qu'il avoit tyrannisé.

La nouvelle régente ne jouit que pendant un an du succès de son entreprise; la nuit du 25 au 26 novembre (vieux style), la princesse Elisabeth, fille de Pierre Ier et de Catherine, soutenue de trois cents soldats du régiment des gardes, fit enlever l'empereur, la régente et son mari, et se plaça sur le trône : quoique dans son manifeste elle prétendît avoir chassé les usurpateurs, il est certain qu'elle fut elle-même

l'usurpatrice, et que ses seuls droits furent son adresse et la négligence de ses victimes. Le malheureux Ivan, arraché du trône à quinze mois, fut enfermé successivement dans plusieurs forteresses, et enfin à Schlusselbourg. En 1764, un officier subalterne (Mirovitz), ayant fait une tentative pour le tirer de sa prison, se voyoit sur le point de réussir, lorsque ses gardiens n'ayant plus d'autres ressource, le poignardèrent. Quelle existence! et quelle fin! (M. Coxe a très-bien détaillé cet événement). Le maréchal Munich, Osterman et plusieurs autres, furent arrêtés en même temps, jugés sur des crimes imaginaires, et selon l'usage, condamnés à mort. La peine fut commuée, par un effet de la *clémence* d'Elisabeth, en un exil en Sibérie. Munich occupa (à Pélim), jusqu'en 1762, qu'il fut rappelé par Pierre III, la maison dont il avoit lui-même tracé le plan pour Biren. Le père et la mère de l'empereur, qui, d'après le manifeste d'Elizabeth et d'après la justice, devoient être renvoyés en Allemagne, furent enfermés successivement à Riga, à Dunamunde, et enfin à Kolmogori, près d'Archangel, où la princesse mourut en 1746 (1). Il

(1) Les frères et sœurs d'Ivan sont à Horsens;

est difficile de concilier la conduite d'Elisabeth en cette occasion, avec la douceur et la bonté que tous les historiens lui accordent, et ce ne sera pas la seule fois que nous trouverons ses actions en contradiction avec sa renommée.

ELIZABETH.

Cette princesse étoit née en 1709 : peu après son avénement au trône, voulant ôter aux mécontens tout prétexte de cabale, elle se nomma un successeur dans la personne du duc de Holstein Gottorp, né en 1728, fils de sa sœur aînée : il fut instruit dans la religion grecque, et reconnu grand-duc de Russie, précisément la veille du jour que les ambassadeurs suédois vinrent lui offrir la couronne de Suède, comme descendant de la maison de Gustave Vasa. La fatalité de son étoile l'empêcha d'accepter les offres de la Suède, en le forçant de régner sur la Russie. L'année 1743 fut marquée par la découverte d'une conjuration, tendante à remettre Ivan sur le trône : les coupables, parmi lesquels on comptoit plusieurs personnages illustres,

---

en Jutland, avec une pension considérable de l'impératrice.

furent condamnés à la mort; cette peine fut commuée en un exil en Sibérie. Elizabeth avoit fait le vœu de ne punir personne de mort pendant son règne; elle a tenu parole. C'est-là sans doute ce qui lui a valu ce surnom de *clémente*, que les historiens se sont plu à lui donner. Mais quelle clémence, de faire grace de la vie aux comtesses Lapoukin et Bestucheff, pour les livrer au supplice du Knout, suivi de l'amputation de la langue! Il n'y a dans cette conduite ni clémence, ni humanité. Puisque Elizabeth vouloit faire grace de la vie, elle devoit se contenter de l'exil, et proscrire toutes les horreurs dont il fut précédé. Les contemporains de cet événement, prétendent que la jalousie entra pour beaucoup dans le traitement fait à l'infortunée Lapoukin. C'étoit la plus belle femme de la cour; l'impératrice vouloit l'être : la jalousie ne connoît point de bornes dans le cœur d'une femme revêtue du pouvoir suprême, et malheureusement pour Elizabeth, ce jugement semble dicté par la vengeance, beaucoup plus que par la justice.

Pierre de Holstein, déclaré grand duc depuis quelques années, épousa, en 1745, Catherine d'Anhalt Zerbst, que l'Europe voit depuis plus de trente ans gouverner la Russie avec tant de gloire.

Encore un exemple des vicissitudes du sort; le comte de Lestock, originairement chirurgien, avoit gagné la confiance intime d'Elizabeth, avant qu'elle montât sur le trône; il avoit même beaucoup contribué à l'y placer, soit par ses conseils, soit par ses intrigues. Comblé de graces de toute espèce, directeur général de tous les établissements de médecine de l'empire, jouissant d'une fortune très considérable, cet homme, accusé de correspondances criminelles, fut exilé au Kamchatka.

Pendant le cours de ce règne, plusieurs nations indépendantes se donnèrent à la Russie, ou se mirent sous sa protection. L'impératrice établit une banque pour secourir les commerçans; elle fit travailler à un code de lois, et accorda sa protection aux arts et aux sciences.

Les dernières années de son règne virent éclore une guerre qui embrasa la moitié de l'Europe, et dont la Russie auroit évité de se mêler, sans le traité d'alliance conclu bien gratuitement avec la maison d'Autriche, dont les intérêts de la Russie auroient demandé la rupture. Les armées russes se mesurèrent souvent avec celles de Frédéric, et prouvèrent qu'elles n'étoient pas indignes d'un pareil adversaire. Si l'on excepte les cruautés, les horreurs commises dans les états prussiens (selon l'usage encore trop

commun de cette nation), la guerre fut très-glorieuse pour les armes d'Elizabeth. Cette princesse, dit-on, arrosoit de ses larmes les lauriers de ses généraux, déploroit la perte des victimes qu'entraînoient leurs victoires : mais avec un cœur aussi sensible, pourquoi fit-elle une guerre, pouvant l'éviter, et sur-tout pourquoi refusa-t-elle la paix que Frédéric lui offrit en 1760? Sans doute que sa haine pour le roi de Prusse, l'emporta sur sa clémence naturelle; et dans ce cas, est-ce bien le nom de *clémente* qui lui convient (1)?

---

(1) Nous ajouterons que cette princesse reçut un jour, à sa toilette, une femme de la cour, qui avoit beaucoup de peine à se tenir debout : Elizabeth s'en aperçut, et lui demanda ce qu'elle avoit. — *Les jambes fort enflées.* — *Eh bien, appuyez-vous sur ce bureau ; je ferai semblant de ne pas vous voir :* —ce trait nous paroît caractéristique. — La même princesse ne vouloit pas que personne portât non-seulement les étoffes qu'elle avoit choisies, mais le même dessin : une femme, existant encore en 1792, et que nous avons beaucoup connue, osa contrevenir à cette défense ; sa hardiesse pensa lui coûter cher, d'autant qu'elle avoit déjà encouru l'indignation de la *clémente* souveraine, en recevant avant elle les modes françaises. —

Elizabeth mourut le 5 janvier 1762, à l'âge de cinquante-trois ans; elle étoit disposée à continuer la guerre avec la dernière vigueur: cette mort eut les suites les plus heureuses pour Frédéric.

L'impératrice, peu avant sa mort, remit en liberté plusieurs milliers de prisonniers, et soulagea son peuple de quelques impôts. Elle ne fut point mariée, mais elle eut besoin d'aimer, et ceux qui eurent le bonheur de lui plaire, ne connurent point de bornes à leur fortune, même à leur avancement militaire, quoique dans un état absolument différent (1).

Elizabeth, supprimant la peine de mort par humanité, n'auroit pas dû livrer à l'affreux supplice du knout, des femmes de sa cour, qui, si elles étoient coupables, pouvoient être punies autrement.

(1) Le felt maréchal Raz., actuellement existant à Moskou (1792), est une preuve sans réplique de ce que nous avançons: à vingt-cinq ans, il étoit parvenu au faîte des honneurs militaires; sa fortune et celle de sa famille sont assises sur les bases les plus solides: il a mérité sans doute les bienfaits de sa souveraine, après les avoir obtenus; mais personne n'ignore qu'il doit tout à ce que son frère, *cultivateur* et serf en Ukraine, a eu

CHAPITRE IX.

Pierre III. Catherine II. Le Grand-Duc.

PIERRE III.

Ce prince, en montant sur le trône, n'avoit aucune connoissance des affaires; Elizabeth l'en avoit toujours tenu éloigné. Nous ne savons si cette politique est inhérente au gouvernement russe, mais la souveraine actuelle, qu'on ne peut accuser de manquer de lumières, en agit de même. Ses motifs sont plausibles, sans doute, cependant nous avouons qu'ils échappent à notre sagacité.

L'empereur avoit passé sa jeunesse dans des occupations tout-à-fait étrangères au rôle qu'il devoit jouer un jour. Ses sociétés n'avoient pas toujours été bien choisies, ce qui, joint à un désœuvrement presqu'absolu, lui avoit fait contracter l'habitude de boire avec excès; passion

le bonheur de plaire à Elizabeth, par un de ces coups du hasard qui renversent toutes les combinaisons humaines.

toujours condamnable, mais révoltante dans un souverain. Il passoit presque tout son temps à Oranienbaum, où il se trouvoit moins gêné qu'à Pétersbourg. Son principal amusement étoit d'exercer une troupe de soldats à la manière prussienne : il avoit fait construire une espèce de fort; et comme tout cela pouvoit n'être regardé que comme un jeu d'enfant, l'impératrice le laissoit faire ce qu'il vouloit. Nous ne savons si la profonde vénération de ce prince pour Frédéric II, venoit de son goût pour l'art militaire, ou de l'éclat des actions du monarque prussien. Il est assez probable qu'on doit l'attribuer plutôt à cette dernière cause. Quoiqu'il en soit, du moment qu'Elizabeth eut fermé les yeux, l'empereur n'eut rien de plus pressé que de faire sa paix avec la Prusse, et l'Europe vit avec surprise 20000 Russes abandonner Marie-Thérese, pour se joindre à Frédéric.

Pierre fit plusieurs changemens dans le militaire; il voulut mettre ses troupes à la prussienne : il changea les uniformes de plusieurs corps : renonça lui-même à l'uniforme russe, pour ne porter que celui de son grade en Prusse (quoique sur le trône, il conserva celui de lieutenant-général). Toutes ces innovations déplurent à un peuple attaché, plus que tout autre, à ses anciens usages. La nation vit avec peine

finir une guerre qui promettoit de grands avantages, pour en entreprendre une autre incertaine, qui n'avoit pour but que de reprendre les états de Holstein, possédés par le Danemarck. Si l'empereur, qui appeloit Frédéric son maître, l'eût regardé comme tel, l'événement qui abrégea son règne et sa vie, ne fût pas arrivé. Frédéric lui donna toujours d'excellens conseils, mais il ne fut point écouté.

Au mécontentement de l'armée, vint se joindre celui du clergé, encore plus à craindre chez un peuple superstitieux. L'empereur dépouilla cet ordre des biens immenses qu'il possédoit, et réduisit les évêques à un revenu honnête, mais bien modique, si on le compare à celui qu'ils perdoient. Cette opération, bonne en elle-même, fut mal conçue, et encore plus mal exécutée. Elle étoit du genre de celles qu'il ne faut pas brusquer, et auxquelles les esprits doivent être préparés.

La conduite de l'empereur avec son épouse, sa liaison intime et trop publique avec la comtesse de Voronzoff, indisposèrent encore les Russes, et sur-tout l'impératrice, qui, redoutant les projets sinistres de son mari (1), se dé-

(1) Il passe pour constant, que le projet de l'empereur étoit de faire arrêter sa femme et de

termina à le prévenir. Tout le monde connoît les détails de la révolution qui détrôna ce prince; on sait qu'il manqua de fermeté dans l'instant décisif. Le maréchal Munich mit tout en usage pour tâcher de relever son ame abattue, et lui promit un succès assuré. Le petit nombre de ses gardes du Holstein, demandoit à marcher, et juroit de périr à ses côtés. Les régimens des gardes n'étoient pas gagnés en entier: et qui sait jusqu'à quel point la présence et les ordres de leur maître, auroient pu influer sur leur conduite? Tout étant même perdu, il lui restoit encore la ressource de se rendre à son armée d'Allemagne. Pierre, entouré de femmes tremblantes et de favoris éperdus, ne sait à quoi se déterminer; un parti pris est aussitôt rejeté, pour faire place à un autre qui a le même sort. Les momens s'écoulent; l'empereur songe à gagner Kronstadt, lorsqu'il n'en est plus temps. Enfin le monarque est forcé de livrer sa personne à son épouse, reconnue souveraine; il signe un

---

l'enfermer à Schlusselbourg; mais cela n'est pas démontré, même par la nouvelle maison que l'on construisoit dans cette forteresse, destinée, dit-on, pour l'impératrice. Beaucoup de gens pensent qu'elle étoit destinée au prince Ivan, au lieu de la chambre incommode qu'il habitoit.

écrit honteux, par lequel il se déclare indigne du rang qu'il a occupé, et y renonce à jamais. Transféré dans le château de *Robscha*, à quelques lieues de Pétersbourg, il y meurt au bout de quelques jours.

Voilà quels furent les torts de Pierre III : nous ne prétendons pas les diminuer, quoique assurément il en ait été trop puni. Nous ne devons pas non plus passer sous silence ce qu'il a fait de bien ; ses deux ukases pour abolir l'inquisition secrète et pour donner la liberté aux nobles, doivent assurer à ce prince la reconnoissance éternelle des Russes. La *clémente* Elizabeth avoit laissé subsister un tribunal, devant lequel le premier de l'Empire, sur la simple déposition d'un scélérat allant au supplice, étoit traduit et mis à la torture, pour y confesser des crimes imaginaires. Pierre III a été détrôné ; son nom n'a point été honoré d'une épithète aussi flatteuse, et il a supprimé ce tribunal. Ce prince étoit bon, humain, aimé de ceux qui composoient sa société intime ; nous le tenons de plusieurs Russes attachés à sa personne. Il rappela tous les exilés (excepté Bestucheff), et ce fut un spectacle bien curieux, que de voir ensemble Biren et Munich ; le premier embarrassé, interdit, n'osoit lever les yeux : il craignoit de rencontrer ceux du fils,

du frère de quelque malheureux assassiné ou exilé par ses ordres. Munich, au contraire, formoit avec lui le contraste le plus parfait. Quatre-vingt années accumulées sur sa tête, dont vingt passées dans un exil affreux, n'avoient point abattu cette ame ferme et grande; à la tête des armées, condamné à mort, dans les déserts de Sibérie, rappelé à la cour et réintégré dans tous ses emplois, Munich fut par-tout le même; il conserva toujours ce calme inaltérable, cette énergie de caractère, dont si peu d'hommes sont doués.

L'empereur n'eût donné en six mois de règne, que les deux ordonnances dont nous venons de parler, qu'il devroit être mis au rang des souverains qui ont des droits à la reconnoissance de leurs sujets. La liberté de la noblesse est réellement le premier pas vers la civilisation. Ce préliminaire indispensable, avoit échappé à Pierre-le-Grand : c'est par-là qu'il auroit dû commencer son ouvrage, et nous voyons à regret que ce législateur n'en a pas senti l'absolue nécessité. Le dépouillement du clergé a été une des causes du mécontentement du peuple: mais ce qui prouve que l'opération étoit loin d'être mauvaise en elle-même, c'est que l'impératrice s'est bien gardée de remettre les choses sur l'ancien pied ; l'odieux ne retomboit pas

sur elle : la faute étant faite, elle a su habilement en profiter (1).

La mort de ce prince est un de ces événemens, dont probablement le voile sera toujours impénétrable. Les partisans qu'il pouvoit avoir conservés après sa chûte, les murmures du peuple, qui laisse tranquillement s'achever les révolutions, et qui plaint ensuite ceux qui en sont les victimes ; l'embarras de garder un prisonnier de cette importance ; la réunion de ces motifs a dû accréditer l'opinion qu'une main toute-puissante avoit abrégé ses jours. La conduite de l'impératrice, avant cet événement, et sur-tout depuis trente-deux ans qu'elle règne, est seule capable de détruire une calomnie aussi atroce. Dans de pareils faits, tous ceux qui ont cherché la vérité, croyent l'avoir trouvée ; chacun donne sa relation pour la plus authentique ; nous allons donc aussi donner la nôtre, sans fatiguer inutilement nos lecteurs

(1) Comparons cette conduite à celle de Louis XVI, montant sur le trône : au lieu de profiter du coup d'autorité frappé par son prédécesseur, il rappelle des tribunaux tout-puissans qu'il n'avoit pas détruits : aussi Catherine règne-t-elle glorieusement, et Louis XVI....

par le détail des moyens qui nous l'ont procurée.

Le jour de la mort de Pierre III, vers onze heures du soir, l'impératrice envoya chercher la princesse Darsch., sa confidente intime ; celle-ci arriva sur le champ, et trouva S. M. dans une agitation extrême, et fondant en larmes. L'impératrice lui remit une lettre, qui contenoit les détails de la mort de son mari. Quoique peut-être, la reflexion dût lui présenter cet événement sous un jour favorable à son ambition, cependant elle ne vit d'abord que l'Europe, trompée par les apparences, l'accuser hautement du plus grand des crimes, sa gloire à jamais flétrie, et sa mémoire en horreur à la postérité. Cette lettre contenoit le récit de la mort de Pierre III, que voici :

Ce prince avoit conservé, dans sa prison, la pernicieuse habitude de boire avec excès : le chagrin, le désoeuvrement, tout le portoit à s'y livrer plus que jamais. Ses gardiens (1) lui tenoient souvent compagnie ; ils étoient jeunes.

---

(1) S. M. avoit cru, dans les premiers momens, devoir confier la garde si importante de l'empereur détrôné, à des gens dont elle fût entièrement sûre, et qui ne pussent être corrompus, plutôt qu'à des mercenaires, qui ne sont jamais à l'épreuve de la sé-

Fatigués, ou excédés d'ennui, de passer tristement, dans une sorte d'exil, des instans qui eussent été beaucoup mieux employés ailleurs, ce mécontentement étoit beaucoup plus marqué dans l'un de ces jeunes gens (Orlow). Un jour, après le dîner, se trouvant seul avec l'empereur, tous les deux échauffés des fumées du vin, l'un regrettant le séjour de la capitale, l'autre se plaignant, plus justement, de la perte de sa couronne; il s'élève entre eux une discussion, dont les détails sont incertains, et peu importans: mais Orlow s'oublie, jusqu'à lever la main sur le prince: Pierre, quoique détrôné, ne peut endurer cet outrage, et se jette sur Orlow, qui, incertain encore sur la durée d'une révolution qui ne date que de huit jours, redoutant les suites naturelles d'une vivacité impardonnable, si Pierre parvient à remonter sur le trône de ses pères, se détermine à mettre fin, en un moment, à ses incertitudes, et aux

---

duction: les trois personnes qu'elle jugea dignes de sa confiance dans une circonstance aussi délicate, furent le comte Alexis Orlow, frère du prince Grégoire, favori d'alors, et les deux frères Bariatinski, dont l'un est maréchal de la cour, et l'autre a été envoyé de Russie à la cour de France. Tous les trois vivoient en 1792.

craintes de l'impératrice. Le crédit illimité dont jouissoit son frère, son pouvoir sans bornes, et, par-dessus tout, l'attachement incroyable de S. M. pour lui, étoient de sûrs garans, non-seulement de l'impunité, mais d'une reconnoissance proportionnée au service qu'il rendroit à sa souveraine, dont elle ne tarderoit pas à reconnoître l'importance. Toutes ces réflexions, déjà faites, sans-doute, mais qui se réveillent alors dans son esprit, agissent sur ce jeune homme avec tant de force, qu'il renverse le prince, et cherche à l'étrangler: quoique doué d'une vigueur peu commune, il ne peut en venir à bout seul : trop avancé pour pouvoir reculer, il ne voit d'autre moyen d'achever son ouvrage, que d'appeler à son secours les deux frères, ses compagnons ; ils arrivent : Orlow, tenant toujours le malheureux prince, leur explique la chose, aussi clairement que le permet la position où il se trouve, et leur répond de l'impunité : Ceux-ci, entraînés par cet affreux exemple, unissent leurs forces à celles d'Alexis, et l'infortuné Pierre, après s'être long-temps débattu, expire enfin, sous une pile de matelas.

Nous n'ignorons pas que notre relation n'est nullement conforme à plusieurs autres, qui s'accordent presque toutes à regarder Catherine

comme auteur de cet attentat : mais ces historiens se bornent à l'accuser, et n'apportent aucune preuve : nous savons que, lors de l'événement, le bruit général fut contre l'impératrice : tout cela ne prouve rien, sinon que l'avantage qui résultoit pour elle de cette mort, étant inappréciable, elle auroit pu y coopérer : sans doute cela étoit possible, si un projet pareil avoit pu naître dans son ame, et c'est de quoi nous la croyons incapable : nous le consignons ici dans toute la sincérité de notre cœur : si nous pensions là-dessus comme la masse commune, nous n'hésiterions pas à émettre notre opinion, fût-elle même absolument nouvelle ; à plus forte raison, lorsque nous ne ferions que répéter ce qui a été dit. On sait que M. de Rulhieres a écrit sur cet événement des détails très-intéressans, et qui ne sont nullement à l'avantage de l'impératrice : nous n'avons pu nous procurer la lecture de l'ouvrage entier. Mais nous connoissons le sentiment de l'auteur : il est assez extraordinaire que, dans un moment où tout ce qui peut dénigrer les souverains est reçu avec tant d'empressement, cette relation, qui tendroit à déshonorer Catherine, si elle pouvoit l'être, n'ait pas encore vu le jour. Le manuscrit est donc tombé dans des mains bien pures, et que celui qui le possède est loin d'être

à la hauteur de la révolution ! Cependant de quelque esprit, de quelque talent que fût doué M. de Rulhières, cela peut contribuer sans doute à l'agrément du style, mais ne fait rien pour la vérité : nous croyons tous avoir la relation exacte : peut-être nous trompons-nous tous : mais, où il n'y a que des conjectures, l'opinion tient lieu de la réalité, et nous pourrons rappeler à nos lecteurs, pour rendre plus vraisemblable, si ce n'est notre relation, au moins ce que nous disons du moral de Catherine, que cette princesse, depuis trente-deux ans de règne, n'a pas un seul trait fait pour justifier l'opinion de M. de Rulhières et de ses partisans. Le crime commis, il lui étoit sans doute inutile d'en commettre d'autres, et voilà ce que nous répondront ses détracteurs : mais ce sera affirmer la réalité d'un fait, par cela seul qu'il est possible: nous aimons mieux penser qu'un crime atroce, *et point prouvé*, n'a pu être commis par une souveraine qui en a toujours paru incapable, soit avant, soit long-temps après : la pensée nous échappe, nous ne pouvons juger que les actions, et les ennemis les plus acharnés de l'impératrice, s'ils veulent être justes, avoueront que les siennes seroient peut-être de nature à faire oublier son crime, si un pareil crime pouvoit être oublié.

CATHERINE II.

Si nous entreprenions d'écrire l'histoire de cette princesse, nous outrepasserions bientôt les bornes que nous nous sommes prescrites; assez d'écrivains se disputeront la gloire de transmettre à la postérité les grands événemens qui rendront ce règne à jamais célèbre; nous nous bornerons à tracer rapidement l'esquisse des principaux : l'impartialité dirigera notre plume, et ce que nous trouverons de blâmable, soit dans la conduite particulière de S. M., soit dans l'administration de son Empire, sera dévoilé avec autant de franchise que nous en mettrons à louer ce qui nous paroîtra digne d'éloges.

Sophie Auguste d'Anhalt-Zerbst, née en 1729 (1), épousa, en 1745, le grand-duc, Pierre, après avoir embrassé la religion grecque,

---

(1) Des gens qui se prétendent instruits, nous ont assuré que l'impératrice étoit née en 1727, mais que son mari (né en 1728), ayant un an de moins qu'elle, l'usage de l'église grecque demandoit pour les mariages, de l'espèce de celui-ci, que le mari fût le plus âgé, et qu'en conséquence l'âge du grand-duc étant trop connu pour qu'il pût se vieillir, on avoit pris le parti de rajeunir de deux ans sa future. Nous ne garantissons pas cette anecdote.

et pris le nom de Catherine. Nous ne la suivrons pas dans sa vie privée, jusqu'à son avénement au trône, elle ne nous fourniroit rien d'important ; l'usage de Russie étant, depuis longtemps, d'éloigner des affaires d'Etat, les héritiers présomptifs, nous n'y trouverions que quelques anecdotes insignifiantes, quelques intrigues plus ou moins sérieuses (1) : passons à l'époque de la révolution de 1762.

Nous ne pouvons nous dissimuler, et l'impératrice en est sans doute déjà convenue avec elle-même, que le trône de Russie a été usurpé : le titre de régente, pendant la minorité de son fils, étoit le seul qu'elle pût justement s'arroger ; et les 32 années de son règne démontrent que les peuples ne mettent aucune différence entre les usurpateurs et les souverains légitimes ; ils obéissent à celui qui tient le sceptre, leurs réflexions ne s'étendent pas plus loin. Quelques conspirations obscures, étouffées dès leur nais-

---

(1) On compte dans le nombre des adorateurs de Catherine, pendant qu'elle étoit grande-duchesse, Stanislas, alors envoyé de Pologne, qu'elle a depuis fait roi. Il paroît que la politique l'a emporté sur de tendres souvenirs, car depuis 1794, l'impératrice ne traite plus Stanislas en ancienne connoissance.

sance, n'ont point altéré la tranquillité dont jouit l'impératrice; celle de 1764, pour délivrer le malheureux Ivan, auroit pu avoir des suites très-sérieuses, si la mort violente de ce prince n'eût renversé l'espoir bien fondé des conspirateurs : cet événement est fort bien détaillé dans M. Coxe. Quelques personnes pensent que la cour a trempé dans cette conspiration, dont le but étoit de se défaire du prince : nous sommes fort loin d'adopter cette idée; si l'impératrice, que nous nous obstinons à croire incapable de traits pareils, avoit eu la volonté formelle de faire périr Ivan, d'abord elle n'auroit pas attendu la troisième année de son règne; elle auroit pris des moyens plus cachés, dont la réussite auroit été au moins aussi sûre, et ignorée du public, aussi long-temps qu'elle l'auroit voulu. Ivan étoit, il est vrai, légitime souverain de la Russie; mais puisque Elisabeth avoit su, pendant 20 ans, le mettre hors d'état de lui nuire, pourquoi Catherine, avec les mêmes moyens, n'en eût-elle pas fait autant?

La révolte de Pugatcheff, simple cosaque, le plus obscur et le plus ignorant des hommes, s'annonça d'une manière d'autant plus effrayante, qu'il avoit adopté des principes qui ne manquent jamais leur effet auprès de la

populace; son cri étoit : *Liberté*, *et guerre aux nobles* (1). On a vu l'affreux succès de ce cri en France, où assurément les nobles n'étoient point tyrans, et le peuple point esclave (2), sur-tout si nous le comparons à celui dont il est ici question ; quel effet ne devoit-il pas produire parmi de malheureux paysans courbés sous le joug, attachés à la glèbe, gémissant sous le poids d'une servitude réelle ? Aussi 1200 familles nobles ont-elles été anéanties par Pugatcheff ou ses prosélytes : deux ans ont à peine suffi pour réduire ce rebelle, contre qui il a fallu enfin déployer des forces imposantes : si au lieu de dévaster les environs de Casan, il avoit gagné Moskou, où il étoit attendu par un parti nombreux, il s'en rendoit maître, et le sort de la Russie a peut-être dépendu de cette fausse démarche. L'impératrice a signalé sa clémence dans la punition de ce scélérat ;

(1) On observera que les nobles étant les seuls riches en Russie, ces mots équivalent à *guerre aux riches*.

(2) Dussions-nous être accusés d'hérésie, nous dirons que le peuple en France n'étoit point esclave, puisqu'il pouvoit vendre, acheter, changer de demeure, aller, venir, etc. Que faisoient de plus les

quoiqu'il

quoiqu'il eût mis, et l'Empire et elle à deux doigts de leur perte : elle a ordonné qu'il fût simplement décapité, sans même être appliqué à la question, comme le portoit sa sentence (1), qui l'avoit condamné à un supplice affreux.

La guerre de 1769 contre les Turcs a couvert de gloire les armes de Catherine et le maréchal Romanzow : celle de 1788 a été terminée par une paix honorable que la Prusse et l'Angleterre ont eu l'air de vouloir empêcher ; la contenance ferme de l'impératrice, ses armemens par terre et par mer, ont forcé ces deux puissances de s'en tenir à des démonstrations vaines, dont peut-être il vaudroit mieux, pour leur gloire, qu'elles ne se fussent jamais avisées. La guerre contre les Suédois n'offre ni les mêmes succès, ni la même conclusion : la Russie connoît depuis long-temps quelle différence existe entre ces deux ennemis : l'as-

---

seigneurs ? Nous dirons encore que les nobles n'étoient point tyrans, parce qu'ils ne pouvoient pas l'être, et quand ils outrepassoient leurs pouvoirs, ils essuyoient des procès, qu'ils perdoient fort bien quand ils avoient tort. Que nos lecteurs comparent cette existence avec celle des Russes.

(1) M. Lévêque le fait périr par le supplice de la roue ; il se trompe.

cendant que les Russes ont pris sur les Turcs est inconcevable ; depuis Pierre-le-Grand, qui n'a pas toujours été heureux contre eux, toutes leurs campagnes n'ont fait qu'accroître le nombre de leurs défaites, et ils n'ont mis sur pied des armées formidables que pour perdre plus de soldats, et ajouter aux triomphes de leurs ennemis, si toutefois on peut regarder comme des triomphes, les victoires remportées sur une masse indisciplinée, où la grande quantité d'hommes se nuit à elle-même, et, avant de combattre, est déjà frappée de terreur, par le seul nom de Russes : les Suédois, au contraire, sans avoir pris sur les Russes un ascendant réel, sont loin de les regarder comme invincibles, et marchent contre eux de bon cœur. Nous avons déjà parlé de la guerre de Finlande, en traitant de la Suède ; mais nous n'avons pas dit ce dont les Russes de bonne foi (qui sont en petit nombre) conviennent franchement ; ils ne dissimulent pas les craintes de l'impératrice, malgré son calme affecté en public ; elles étoient fondées, car il a tenu à bien peu de chose que Gustave ne vînt à Pétersbourg, dès la première campagne : l'épouvante étoit à son comble dans cette capitale ; S. M. avoit ses voitures prêtes pour gagner Moskou, cent soixante chevaux de relais à Czarskoselo ; et,

ce qui est caractéristique dans cette circonstance, une grande partie de ses diamans sur elle et dans ses poches (1). La bataille de Svenksund, livrée le 9 juillet 1790, six jours après un échec considérable, essuyé par la flotte suédoise, a totalement détruit les grands projets de l'impératrice : ils ne tendoient pas à moins qu'à effectuer auprès de Stockholm un débarquement de 25 mille hommes, et rien ne s'y opposoit, si, dans cette journée, le succès eût encore couronné les armes de Catherine. Nous avons beaucoup connu le général Palhen, chargé de cette opération, et qui comptoit fermement sur la réussite. Le prince de Nassau évita, par le plus grand

---

(1) Nous entendons d'ici les Russes crier à l'imposture. Catherine avoit peur d'un roi de Suède! Oui, Catherine a eu peur, et sa peur étoit pardonnable, puisqu'elle a été attaquée à l'improviste, qu'elle avoit si peu de troupes à opposer aux Suédois, qu'il a fallu faire marcher non-seulement tous les régimens des gardes, qui ne sont assurément pas ce qu'il y a de mieux dans l'armée, mais *la police* de Pétersbourg, qui vaut encore moins ; puisqu'enfin, sans la défection des officiers Finnois, l'armée suédoise, ne trouvant nul obstacle, arrivoit dans la capitale, sans coup férir.

bonheur, d'être pris, comme le furent plus de trois cents officiers de la flotille ; mais il ne put pardonner sa défaite à Gustave et aux Suédois : quelques jours après, quoiqu'il n'ignorât pas que les préliminaires de la paix étoient signés, il se disposa à attaquer de nouveau l'armée ennemie (1), s'il trouvoit jour à le faire avec avantage ; mais la bonne contenance des Suédois l'empêcha d'effectuer ce projet peu honorable pour celui qui l'avoit conçu (2).

L'impératrice n'a jamais voulu consentir à l'échange des prisonniers ; cette politique est adroite : quoique la Russie manque d'hommes,

---

(1) Nous avons entendu le roi de Suède se plaindre avec amertume de ce procédé, et dire publiquement, en présence d'un général russe, que si le sort eût favorisé ses armes dans cette journée, et lui eût livré le prince de Nassau, il auroit renvoyé tous les prisonniers pour le garder *seul* et *long-temps*.

(2) Nous avons ouï dire que cet amiral, en attaquant les Suédois, après la signature connue des préliminaires de paix, n'auroit fait qu'exécuter les ordres de sa cour. Si le fait est vrai, les souverains donnent quelquefois des ordres dont ils devroient rougir ; mais la politique ne connoît ni crimes, ni bassesses ; elle permet tout.

cependant un ukase suffit pour en appeler cent mille aux armées, et la Suède ne peut fournir, sans s'épuiser, à des renouvellemens fréquens. Nous devons dire que le traitement des prisonniers s'est ressenti de la différence du caractère des deux nations, et cette différence n'est pas à l'avantage des Russes.

Le règne de Catherine sera à jamais célèbre par les embellissemens de la capitale, presque doublée, depuis trente ans, par les nombreux établissemens dans tous les genres, par les monumens, dont nous avons donné les détails dans le volume précédent. L'académie des Arts, le couvent des demoiselles nobles, les enfans trouvés de Moskou, immortaliseront la mémoire de cette souveraine, sans parler de plusieurs institutions déjà créées, mais tellement perfectionnées par elle, qu'on peut, sans flatterie, l'en regarder comme la fondatrice : tels sont les corps de cadets, et les manufactures de la couronne.

L'impératrice a, malgré son grand âge, une activité infatigable : à la mort de Potemkin elle se fit saigner, et écrivit dix-huit heures de suite, pour préparer les instructions de celui qui devoit lui succéder, non pas dans le commandement de l'armée, mais dans la conclusion de la paix avec les Turcs. S. M. devoit cependant être

préparée à cet événement, ayant reçu, huit jours avant la nouvelle de la mort, un courrier qui lui annonçoit que le prince ne pouvoit en revenir : elle a toujours paru calme, quoique cette perte fût réellement très-facheuse, sur-tout dans les circonstances. Potemkin dirigeant bien ou mal tout ce qui étoit militaire, tenoit lieu seul de quatre ministres, et S. M. est parvenue à un âge où il est bien doux de n'avoir à se reposer que sur un homme, des soins inséparables d'une administration vaste et compliquée. La souveraine mène une vie fort retirée, elle ne paroît en public que les dimanches, sort peu de l'hermitage, où sa société est extrêmement resserrée, joue au billard, et passe quelquefois ses soirées au spectacle, où le nombre des spectateurs est incroyablement petit. S. M. n'aime point la musique, et l'orchestre de l'hermitage est composé uniquement d'un clavecin, d'une harpe (M. Cardon, Français), et d'un violon : ces trois artistes, d'un talent supérieur, exécutent des fantaisies, et n'ont jamais de musique devant les yeux.

S. M. a le goût de toutes les choses précieuses, en tableaux, bijoux, pierres gravées, etc., peut-être pour le seul plaisir de les posséder : voici comment se font ses emplettes : celui qui veut se défaire de quelque bijou précieux, ou

d'un objet curieux, le fait placer dans un appartement que S. M. traverse tous les jours pour se rendre à l'hermitage : elle choisit ce qui lui convient, sans s'informer du prix : le bijou est porté dans le cabinet, et le propriétaire payé au prix qu'il a fixé, à moins cependant qu'il ne soit par trop déraisonnable : mais six ou sept fois la valeur, il n'y a rien à dire. On est payé en billets qui ont quatre ans à courir, et que l'on trouve à négocier à Pétersbourg, à 25 pour % de perte. Si l'impératrice offre son prix d'un objet, et qu'elle soit refusée, jamais elle ne le prend, quelque diminution qu'on fasse ensuite. Le fameux diamant qu'elle possède lui fut proposé par un Juif, qui en demanda 600,000 roubles, et un certain privilége qu'on pouvoit évaluer à 50,000. S. M. offrit seulement les 600,000 roubles, et son offre fut rejetée : le Juif garda son diamant, mais, au bout de quelque temps, personne ne se présentant pour acheter un bijou de cette valeur, il le fit offrir à l'impératrice, pour 600,000 roubles, en se désistant de sa première demande. Alors elle ne le voulut plus : enfin, après une longue attente, il se vit contraint de le donner au prince Orlow pour 450,000 roubles, payables en trois ans. Le prince, sachant que ce diamant avoit plu à sa souveraine, la pria de l'accepter, et,

comme on peut croire, n'eut pas lieu de s'en repentir.

Quoique l'impératrice affecte, en général, une grande magnificence dans tout ce qui l'environne, plusieurs choses n'y sont rien moins que recherchées : ses voitures ne sont ni aussi riches, ni aussi élégantes qu'on devroit s'y attendre. Les écuries impériales sont affreuses : il est, dit-on, question d'en construire de nouvelles ; jamais dépense ne sera mieux placée : celles qu'on projette seront immenses, et pourront contenir neuf cents chevaux. Nous en avons vu très-peu de beaux ; des selles turques, riches, et singulières : un équipage complet, donné par Gustave III, étoit ce qu'il y avoit de plus joli, et de meilleur goût.

Le voyage de S. M. en Crimée, où elle est allée se faire couronner reine de Tauride, est l'époque de son règne qui offre la plus grande magnificence : elle traversa ses vastes Etats du nord au midi, et, dans ce long trajet, ses regards ne s'arrêtèrent que sur des êtres soumis à sa domination, qui voyoient en elle leur divinité tutélaire ; ce voyage fut un triomphe continuel ; Catherine connut par elle même les sentimens de son peuple, et reçut des hommages qui tenoient de l'idolatrie. Mais il est de l'es-

sence des souverains d'être toujours trompés ; S. M. trouva les routes superbes, bien entretenues, les villages nombreux et peuplés : elle ignore encore que les chemins ne furent réparés que lorsque l'époque précise de son départ fut connue ; que ces nombreux villages, objet de son admiration, avoient été créés pour son passage, qu'ils furent détruits le jour même, et les malheureux paysans, venus de trente et quarante lieues, pour border la route, et habiter ces maisons pendant quelques jours, renvoyés chez eux. Cette invention est dûe au génie de Potemkin, qui a su, par cette ruse d'un nouveau genre, convaincre sa souveraine de l'état florissant d'une contrée réputée déserte.

Catherine II trouve, dans les intervalles de ses grandes occupations, le temps de cultiver les lettres : elle a entrepris un ouvrage bien singulier ; c'est un vocabulaire de deux cent quatre-vingt-cinq mots (les nombres compris), traduits en deux cents idiômes, deux volumes in-quarto, qui comprennent l'Europe et l'Asie : ceux de l'Afrique et de l'Amérique formeront le troisième : cet ouvrage dont la partie typographique est fort bien exécutée, ne se vend point : S. M. a gardé tous les exemplaires pour faire des présens ; comme tout est en russe,

dans ce vocabulaire, son utilité se réduit à-peu-près à rien pour un étranger.

Les innovations de Pierre III, sa prédilection pour tout ce qui n'étoit pas russe, avoient eu des suites trop funestes pour que son épouse n'en profitât pas; aussi, à peine montée sur le trône, elle a eu le bon esprit de devenir russe, et d'adopter l'habillement du pays, qu'elle n'a plus quitté: la princesse Darschkoff a seule suivi cet exemple: les jeunes dames prétendent que cet habillement ne leur est point favorable; elles ont raison, et Catherine encore plus, de s'être conformée au goût d'un peuple chez lequel un attachement aveugle pour ses anciens usages, est le sentiment le plus vif.

Cette princesse a un grand empire sur elle-même, et le public ne la voit jamais que comme elle veut paroître. La mort de Gustave III ne l'affligea que médiocrement; ses torts avec elle étoient trop récens pour être oubliés: cependant elle rendit ce que la bienséance exigeoit à la mémoire de ce prince, en ne paroissant pas de plusieurs jours, et en ayant l'air de prendre à cœur un événement heureux pour la Russie, si on l'envisage politiquement. Les seigneurs russes, donnant l'essor à leurs sentimens, témoignoient déjà une joie indécente, proportionnée à la peur qu'ils avoient de Gustave:

mais lors qu'ils connûrent l'opinion, vraie ou fausse de l'impératrice, ils s'y conformèrent sur le champ; et tel qui, la veille, avoit publiquement et ridiculement béni la providence, l'accusa, le lendemain, de rigueur et d'injustice, diminuant les torts du roi de Suède, et lui donnant les épithètes les plus flatteuses.

Il est assez ordinaire aux souverains de n'avoir jamais tort, c'est-à-dire, de ne vouloir jamais en convenir : l'impératrice aperçut un jour, à l'hermitage, une femme avec qui elle n'est pas bien, que le fourrier de service avoit invitée par erreur : sa bonté naturelle répugnant à ce qu'elle lui donnât le désagrément d'être congédiée, elle imagina de dire au maréchal de la cour, de l'inviter dorénavant, pour qu'elle ne pût croire l'avoir été par erreur, la première fois. Cet expédient étoit, sans-doute, bien trouvé, et prouve la bonté du cœur de l'impératrice; mais puisque l'anecdote nous est parvenue, la dame en question ne peut l'ignorer, et voilà le vrai motif de ce raccommodement bien connu.

Les guerres, les institutions, les présens, les dépenses folles, tout s'est réuni pour épuiser la Russie. Catherine, en mourant, laissera un nom célèbre, mais un Empire dénué d'hommes et d'argent. Quoiqu'elle n'ignore pas les dépréda-

tions de tout genre (1) qui se commettent partout, on peut assurer qu'elles dureront jusqu'à sa mort : son intention bien formelle est de ne mécontenter personne (2) ; elle veut être re-

---

(1) Le gaspillage de la cour est porté à un point indicible : les maisons ou appartemens que l'impératrice fait meubler pour les gens qu'elle loge, coûtent au moins trois ou quatre fois leur valeur. — On donne par jour *douze cents chandelles* à la garde, qui n'en use pas cent : le dîner pour les officiers de garde, coûte 70 roubles, et ne vaut rien. Chaque officier demande ce qu'il veut en verres, caraffes ; rien n'est jamais rendu, et cela revient tous les jours. — La quantité de porcelaine cassée est incroyable. Celui qui en casse est obligé d'en représenter les morceaux ; mais il présente pour douze pièces, les morceaux de huit ou dix, et garde le surplus, parce qu'on ne prend pas la peine de les rassembler. — Ceux qui lavent la vaisselle d'argent, font des fortunes rapides. Ils ont une certaine pierre dont ils la frottent, qui en enlève beaucoup : la diminution est sensible, sur-tout aux couverts.

(2) L'impératrice a dit plusieurs fois, que *jamais* elle ne mettroit un général au conseil de guerre : quant un général le mérite, il doit y être mis, et un souverain qui annonce cette partialité, fort impolitique, ne devroit pas être bien servi : ce-

grettée, et laisser une tâche difficile à son successeur. Nous n'approuvons pas cette conduite, qui dénote une indifférence marquée pour le bonheur de ses peuples ; les souverains doivent l'avoir toujours en vue plus que leur gloire personnelle, et la postérité, pour qui seule cette princesse paroît agir, lui fera le même reproche. Qu'elle profite des années qui lui restent encore; les abus qu'elle doit réformer sont énormes, et le temps lui manquera peut-être pour parvenir à son but : mais il faut commencer, il faut ne pas craindre de mécontenter ceux qui s'enrichissent des dépouilles d'autrui : si l'ouvrage demeure imparfait, c'est à son fils qu'il est réservé de le conduire à une fin heureuse. Il restera toujours à l'impératrice la gloire de l'avoir entrepris, et cette gloire sera pure, vraie ; une telle conduite justifiera dans toute leur étendue, les éloges qui lui sont prodigués depuis qu'elle est sur le trône, mais sur lesquels le jugement sévère de l'impartiale postérité reviendra sans doute, si cette princesse, s'abandonnant à une indolence que l'âge même n'excuse pas dans les souverains, néglige les avis que nous dicte notre estime profonde pour ses grandes qualités.

---

pendant l'impératrice l'est fort bien, et doit en remercier la providence.

Le Grand-Duc, même en lui supposant pour sa mère les sentimens les plus tendres et les plus respectueux, ne peut voir sans envie qu'elle occupe un trône qui lui appartient, qu'il devroit occuper lui-même depuis tant d'années. Il n'est pas dans l'homme de renoncer volontairement à la souveraine puissance. Le sacrifice est forcé, par conséquent pénible, et nous présumons que S. A. I. attend avec une impatience bien naturelle, cet héritage fait pour séduire même un homme doué de plus de philosophie que nous n'en croyons au grand-duc. Ce prince doit se pénétrer de l'idée qu'il succédera à une souveraine adorée, dont le règne long et glorieux, dont toutes les entreprises, couronnées par le succès, rendront sa tâche d'autant plus difficile, qu'il prendra les rênes du gouvernement sous des auspices défavorables. Il est craint, beaucoup plus qu'aimé : son abord est froid et sec; son caractère dur, si l'on en juge par sa conduite privée. La grande-duchesse a fort à se plaindre de lui: on assure qu'il l'a souvent maltraitée; que son antipathie pour elle éclate à tout moment, jusqu'à engager indirectement les gentilshommes de service (1) à

(1) Un chambellan et un gentilhomme de chambre sont toujours de service auprès de LL. AA. II. qui n'ont pas de maison.

lui manquer, à ne pas lui répondre. Quand il n'y auroitde vrai que la moitié de ce que l'on dit, cette moitié seroit plus que suffisante pour légitimer la haine de toutes les femmes pour le grand-duc. Elle est portée à son comble, et c'est un parti fort à craindre dans certaines circonstances. Ce sexe a toujours eu de puissans moyens; nous en avons vu des preuves dans tous les pays, et si des intrigues obscures, conduites par quelques femmes, ont produit des effets funestes, que ne doit-on pas redouter d'une cabale dirigée par l'universalité d'un sexe, dont la plus légère portion a souvent changé la face des Empires?

Le prince n'est point aimé de la noblesse. Le jour du mariage de M. de Vittinkoff, en 1791, la noblesse en corps se rendit chez la comtesse Panin, nièce de l'ancien gouverneur de S. A., pour la dédommager de l'insulte que le grand-duc venoit de se permettre à son égard au bal de la cour. La conduite du prince fut généralement blâmée, et le méritoit. Elle n'a pas trouvé plus d'approbateurs, lorsqu'en novembre de la même année, Mademoiselle de Brekendorf, favorite de la grande-duchesse, a été forcée de partir pour l'Allemagne, parce qu'elle gênoit sa liaison avec Mademoiselle Neledoff, sa maîtresse, fort méchante, et nullement jolie.

L'impératrice n'ignore aucun des torts de son fils; mais elle lui laisse tout faire, d'après son principe invariable, qu'il faut être regrettée, et parce que plus il fera de sottises, moins on trouvera extraordinaire qu'il soit toujours éloigné des affaires.

Un des grands reproches faits par la nation à Pierre III, a été de mépriser les Russes, d'exercer et de vêtir ses troupes à la prussienne, de montrer une prédilection marquée pour tout ce qui étoit étranger. Les malheurs de ce prince devroient d'autant plus servir de leçon à son fils, qu'en jetant les yeux sur son existence actuelle, il sentira vivement que les tristes effets de cette conduite imprudente pèsent encore sur lui, et que les fautes de son père le retiennent dans cet état de dépendance et de nullité absolues, peu fait sans doute pour l'héritier présomptif du plus grand Empire de l'univers. Mais nous avons lieu de craindre que le prince, loin de profiter de ces fautes, n'imite son père dans ce qui l'a privé de l'amour des Russes. Son goût pour la nation allemande perce déjà : les étrangers, autres que les Allemands, s'attendent à être congédiés à la mort de l'impératrice, et ce sont des ennemis de plus, qui n'oublieront rien pour faire triompher le parti déjà formé contre lui. Nous avons vu

des

des gens qui croient fermement que ce prince n'occupera pas long-temps le trône de ses pères, et que son épouse ou son fils le remplaceront bientôt. Sans discuter le degré de probabilité de cette opinion, il est certain que la chose est possible, que ce seroit une imprudence impardonnable au grand-duc, que de se reposer uniquement sur la légitimité de ses droits. Il connoît l'histoire de son pays et de son siècle; nous n'en dirons pas davantage (1).

Ce prince, en montant sur le trône, aura de nombreux abus à réformer dans toutes les parties du gouvernement : la guerre, la marine, les finances, l'administration intérieure, demandent de grands changemens. La réforme de ces abus mécontentera ceux qui en profitent : mais cette crainte, qui jusqu'ici a paralysé les grandes vues de l'impératrice, ne doit pas arrê-

(1) La mort de Potemkin a délivré le grand-duc d'un adversaire bien redoutable. Potemkin, à tout événement, avoit acheté de la princesse Lubomirska, une terre de 60000 paysans en Pologne, pour suppléer aux biens immenses qu'il craignoit d'être forcé d'abandonner en Russie. On prétend même qu'il avoit assigné, pour une partie du payement, une terre déjà engagée à la banque, fonds et revenus. Il est permis d'en douter.

ter son successeur, s'il ne veut pas que les plaies de l'Etat deviennent incurables. La guerre est un moyen violent mais sûr, de ramener les esprits à la volonté d'un seul, d'anéantir les brigues, les complots. Si le grand-duc est bien conseillé, il fera la guerre en montant sur le trône, non aux Turcs, dont l'éloignement rend la capitale indifférente sur les événemens, mais à une nation voisine, dont les succès puissent effrayer les habitans de Pétersbourg, et les réunir à leur maître par la crainte d'un danger imminent et commun à tous. C'est la capitale qui décide presque toujours du sort des Etats, en Russie plus que par-tout ailleurs. On trouvera peut-être que le conseil que nous donnons au prince, n'est fondé ni sur la justice, ni sur la loyauté : nous convenons qu'il n'a pour base que la politique; mais une politique raisonnée, commandée par les circonstances, puisqu'enfin s'il est aujourd'hui établi que les peuples doivent combattre leurs souverains, la loi impérieuse de la nécessité veut que les souverains se défendent contre leurs peuples.

La grande-duchesse, seconde femme de Paul Petrovitz, unit à l'extérieur le plus agréable, beaucoup de douceur et d'affabilité. Comme on n'ignore pas les désagrémens qu'elle éprouve

dans son intérieur, elle est aimée et plainte : ces deux sentimens, lorsqu'ils sont mérités, peuvent être la source de grands événemens (1).

Les jeunes grands-ducs (2) paroissent bien élevés : l'aîné a la tournure la plus distinguée : Constantin a plus de vivacité, plus de pétulance. L'un et l'autre sont tendrement aimés de l'impératrice, de même que les quatre jeunes grandes duchesses.

Malgré la froideur qui règne entre S. M. et son fils, les apparences sont sauvées autant qu'il est possible : ils dînent ensemble plusieurs

---

(1) Cette princesse est fille du prince Eugène de Wirtemberg, qui habitoit Montbelliard. Ses frères sont au service de différentes puissances : chez l'empereur, en Prusse et en Danemarck : le plus jeune étoit au service de Russie : il est mort en 1791 ; sa sœur en a été vivement affectée : elle avoit pour lui le plus tendre attachement ; et lors de son départ pour l'armée, elle lui dit qu'il étoit le seul homme qui pût adoucir ses chagrins. Nous avons connu les trois autres princes ; si tous les grands avoient leur politesse, leur affabilité, ils n'auroient pas tant d'ennemis.

(2) Les enfans du grand-duc portent le même titre, auquel on ajoute seulement le nom de baptême.

fois par semaine, lorsque le prince est à Pétersbourg ; car il passe une grande partie de l'année à la campagne, ordinairement à Gatchina.



CHAPITRE X.

Etat militaire. Dépenses. Du Soldat et de l'Officier. Cavalerie. Des Recrues et Hôpitaux. Régimens des Gardes.

Si l'on s'en rapportoit aux gazettes, on évalueroit à plus de 500 mille hommes les forces de l'Empire Russe, et l'on seroit très-mal instruit : les armées de cette puissance n'iront jamais au-delà de 250 mille hommes, tant à pied qu'à cheval : c'est-là le plus grand effort qu'elle puisse faire. Les troupes irrégulières et les bataillons de garnison, ne sont point compris dans ce calcul.

ETAT DES DIVISIONS MILITAIRES EN RUSSIE, FAIT LE 10 SEPTEMBRE 1785.

Première division. A Saint-Pétersbourg, un feld-maréchal, deux généraux en chef, quatre lieutenans-généraux, six généraux-majors, deux

régimens à cheval ; 1°. cuirassiers du grand-duc, 2°. cosaques du Don : un régiment de grenadiers (du corps), onze régimens de mousquetaires : Pskow, Resan, Welikilouski, Archangel, Bielgorod, Narva, Neuski, Kexholm, Notebourg, Nawaginsk, Sophia ; deux bataillons du corps des chasseurs de Finlande.

Deuxième division. En Ukraine, et dans le gouvernement du Mohilow. — Un feld-maréchal, un général en chef, trois lieutenans-généraux, sept généraux-majors, un régiment de cuirassiers (Saint-Georges), dix régimens de carabiniers : Kiew, Pchesnigow, Pereslaw, Twer, Sewersky (Sibérie), Négine, Lubenski, Glonchow, Staradoub, Sophia ; trois régimens de grenadiers : Moskou, la Petite Russie, Saint-Pétersbourg ; cinq de mousquetaires : Tschernigow, Siesk, Briansk, Jeletz, du Dnieper ; deux bataillons du corps des chasseurs de Finlande. — Dans le gouvernement de Mohilow, un lieutenant-général, deux généraux-majors, carabiniers de Riga, grenadiers de Sibérie, corps des chasseurs de la Russie Blanche.

Troisième division. En partie dans la Paurie, sur les frontières de la Pologne, le long du Bog, vers le Cuban, sur la ligne du Caucase. — Un feld-maréchal, deux généraux en chef, trois lieutenans-généraux, vingt généraux-majors,

cuirassiers d'Ekaterinoslaw , six régimens de dragons : Smolensko , Wolodomir, Astracan , Nijegorod , Taganrock , Kinburn ; sept régimens de chevaux-légers d'Ukraine : Ostrogodsk, Isoums , Soums , Karkow , Achtyrs , Woronetz , Ukraine ; dix régimens de chevaux-légers : Ekaterinoslaw , d'Elisabethgrad , Paulograd , Mariopol , Alexandri , Constantinograd , Kerson , Pauri , Pultava , Olviopol , Pskougouïen , régiment du Don ; cinq régimens de grenadiers : Pauri , Ekaterinoslaw , Kiew , Panugorice , Astracan ; quinze régimens de mousquetaires : Kerson (quatre bataillons), Trotzkoï , Voronetz , Nijegorod , Mourom , Viatzkoï , Nisow , Haraskolik , Biélewskoï , Riga , Pambow , d'Orlow , Kursk , Kailowik , Saivastopol ; deux corps de chasseurs : Pauri , du Bog ; premier et second bataillon de la mer Noire. — Sur la ligne du Caucase , aux ordres de deux lieutenans-généraux , et de cinq généraux-majors : trois régimens de carabiniers : Kargapol , Naiva , Rostow ; cosaques du Don , cosaques d'Astracan ; sept régimens de mousquetaires : du Caucase (quatre bataillons) , de Moskou , Wladimir , Casan , Ladoga , Cabardie , Tefflis ; deux corps de chasseurs : du Cuban , du Caucase.

Quatrième division, A Moskou , un général en

chef, un lieutenant-général, trois généraux-majors, un régiment de dragons, de Saint-Pétersbourg, cosaques du Don, mousquetaires, cinq régimens : Schlusselbourg, Jaroslaw, Tobolsk, Penginsk, Alexiopolskoï.

Cinquième division. A Wlodimir, un général en chef, trois généraux-majors, deux régimens de carabiniers : de Moskou, de Pskow; quatre régimens de mousquetaires : d'Asow, de Rostow, d'Apcheronsk, de Tula.

Sixième division. A Smolensk, un général en chef, un lieutenant-général, trois généraux-majors, un régiment de cuirassiers, du corps, un de carabiniers, de Resan, quatre de mousquetaires : Ingrie, Smolensk, Wologda, Ouglistch.

Septième division. A Pskow, et à Polotsk. Un général en chef, un lieutenant-général, deux généraux-majors, un régiment de cuirassiers, de Casan, deux de carabiniers : d'Ingrie, de Iambourg; quatre de mousquetaires : Nowogorod, Witepsk, Wibourg, Polotsk.

Corps d'Orenbourg. Un lieutenant-général, un général-major, dragons d'Orenbourg, cosaques d'Orenbourg, 1er., 2e., et 3e. régimens, encore à former; troupes d'Ural; trois régimens de mousquetaires : de Permie, de Sundal, de Revel; bataillons de campagne, nouvellement formés.

Corps de Sibérie. Dragons de Sibérie, d'Irkutzk; cosaques de Sibérie, d'Irkutzk; mousquetaires de Chirvan; chasseurs, 1er. et 2e. bataillons, encore à former; bataillons de campagne, d'Ekaterinenbourg, et de Samipalatnog, 3e., 4e., 5e. et 6e., encore à former.

Les troupes régulières peuvent seules être comptées dans l'armée impériale; les autres ne sont levées qu'en temps de guerre, et leur nombre n'est point fixe; il varie selon les circonstances. Ces troupes, comprises sous les noms de Cosaques, de Baschkirs, de Kirguis, etc., n'ont point d'uniformes; elles s'équipent à leur manière, qui est aussi extraordinaire que leur façon de combattre, parce qu'elle ne ressemble à aucune autre; les Suédois en furent étonnés à la première campagne, mais ils s'y firent; l'année suivante, ils les attendoient tranquillement, et ceux-ci ne les approchèrent plus.

Voici un état détaillé des dépenses fixes du militaire russe, par lequel on connoîtra de plus la force effective de l'armée.

ÉTAT DES DÉPENSES FIXES DU MILITAIRE.

Le nombre des officiers généraux n'est pas limité ; cet état existoit avant la guerre de 1788 contre les Turcs.

	Nomb. de personnes ou de régim. etc.	Appointemens, rations, vivres, habillement frais de chancellerie p. un.		Pour tous, par année.	
		Roubles.	Copeck.	Roubles.	Copecks
Généraux feld-maréchaux.	3	15136	53 1/8	45409	59 3/8
Généraux en chef.	12	7129	68 3/4	85556	25
Lieutenans - généraux.	29	3596	35 3/8	104294	33 1/8
Généraux-majors.	70	2683	63 1/8	187854	18 3/4
Brigadiers.	42	1271	26 7/8	53393	28 1/4
Artillerie.					
Grand-maître de l'artillerie.	1			11141	21
Lieutenans-généraux.	3	3667	76	11003	28
Généraux-majors.	7	2717	68	19023	76

SUITE DE L'ÉTAT DES DÉPENSES FIXES DU MILIT.

	Nombs etc.	Appointe. etc. Roubles.	Copecks.	Pour tous, etc. Roubles.	Copecks.
Génie.					
Général-ingénieur.	1			3717	76
Généraux-majors.	6	2777	68	16666	8
Etat-Major-Général.					
Général-quartier-maît. du rang de général-major.	1	3241	45	3241	45
Corps de l'état-major-général.				24353	55 $\frac{5}{8}$
Troupes de la maison de l'impératrice ; savoir : le corps des chevaliers gardes ; 3 régim. des gardes, infanterie ; un régiment de gardes à cheval et un escadron de hussards de la garde.				592808	59 $\frac{1}{3}$
Artillerie.					
Bombardiers — régimens.	1			88668	36 $\frac{1}{8}$
Canonniers.	2	71881	39 $\frac{1}{2}$	143762	79

SUITE DE L'ETAT DES DÉPENSES FIXES DU MILIT.

	Nomb. etc.	Appointe. etc. Roubles.	Copecks.	Pour tous, etc. Roubles.	Copecks.
Fusiliers.	2	61645	49 3/4	123291	
Corps de chancellerie générale.				23228	64
Génie.					
Corps de chancellerie générale.				85492	36 1/4
Troupes de Campagne.					
Cuirassiers. (8 à 900 homm. par régim.)	4	60511	78 11/16	242047	14 3/4
Cuirassiers de Catharinoslaff. (8 à 900 homm. par régim.)	1			65306	47 7/16
Carabiniers. (8 à 900 homm. par régim.)	19	52754	51 13/16	1002335	84 3/16
Dragons. (8 à 900 homm. par régim.)	10	80412	77 7/12	804127	75 5/6
Chevaux légers. (8 à 900 homm. par régim.)	9	53964	8 11/16	485676	78 3/16
Cavalerie d'Ukraine. (8 à 900 homm. par régim.)	7	53964	8 11/16	377748	60 13/16
Grenadiers de 4 bataillons. (d'environ 4000 hommes, tout compris.)	10	99853	76 5/16	998537	63 1/8

SUITE DE L'ÉTAT DES DÉPENSES FIXES DU MILIT.

	Nomb. etc.	Appointe. etc. Roubles.	Copecks.	Pour tous, etc. Roubles.	Copecks.
Mousquetaires de 4 bataillons.	2	96154	5/8	192308	1 1/4
Mousquetaires à 12 comp., dont 2 de grenadiers. . (de 2000 hommes, à 1000 par bataillon.)	57	53405	35	3044104	95
Corps de chasseurs de 4 bataillons.	7	93648	80 3/4	655541	65 1/4
Bataillons de chasseurs de Sibérie.	2	24252	20 3/16	48504	40 3/8
Bat. de mousquetaires de Sibérie et d'Orenbourg. .	12	19883	26 3/4	238599	21
Bataillons de la mer Noire.	2	19883	26 3/4	39766	53 1/2
Etat-Major des Garnisons.					
Lieutenans-généraux.	3	2280		6840	
Généraux-majors.	15	1200		18000	
Brigadiers.	33	700		23100	
Colonels.	56	600		33600	
Lieutenans-colonels et majors.	49	300		14700	

SUITE DE L'ÉTAT DES DÉPENSES FIXES DU MILIT.

	Nomb. etc.	Appointe. etc. Roubles.	Cop.	Pour tous, etc. Roubles.	Cop.
Majors de place sur les frontières.	28	166	66 $\frac{2}{3}$	4666	66 $\frac{2}{3}$
Majors de place au milieu du pays.	5	125		625	
Auditeurs sur les frontières.	28	66	66 $\frac{2}{3}$	1866	66 $\frac{2}{3}$
Auditeurs au milieu du pays.	5	50		250	
Ecrivains auprès de l'état-major.	160	7	33 $\frac{1}{3}$	1173	33 $\frac{1}{3}$
Vivres pour les susdits.		3		621	
Frais de chancellerie.				1470	
Maîtres de chapelle qui se trouvent dans différentes villes auprès de l'état-major.	31	120		3720	
Musiciens.	186	5		930	
Vivres pour les susdits.		3	88 $\frac{1}{8}$	721	91 $\frac{1}{4}$
Artillerie de garnison.				124997	66 $\frac{1}{4}$
Bataillons de garnison sur les frontières. . . .	49	11690	77 $\frac{3}{4}$	572848	9 $\frac{3}{4}$
Bataillons de garnison sur les frontières. . . .	41	9903	49 $\frac{7}{8}$	406043	44 $\frac{7}{8}$

SUITE DE L'ÉTAT DES DÉPENSES FIXES DU MILIT.

	Nomb. etc.	Appointe. etc. Roubles.	Copec.	Pour tous, par année. Roubles.	Copec.
Bataillons de garnison au milieu du pays. . . .	20	9856	63 $\frac{3}{4}$	197132	75
Corps des cadets de terre.				165000	
Corps des cadets d'artillerie.				119251	39 $\frac{1}{3}$
Corps des cadets grecs.				30000	
Entretien d'invalides, tant offi. que soldats, assigné sur le prod. des terres qui appartenoient au clergé.				120000	
Enfans de soldats, écoliers.				209820	
Arsenal.				15472	15
Moulins à poudre et laboratoire.				6321	33 $\frac{1}{4}$
Collége de guerre et son comptoir.				42409	68 $\frac{3}{4}$
Commissariat de guer. et ses départemens. . . .				110453	73 $\frac{3}{4}$
Chancellerie des vivres et ses départemens . . .				57599	40 [illegible]/8
TOTAL GÉNÉRAL. .				12107156	64

Quoique plusieurs de ces articles ayent subi une augmentation, cependant la totalité n'excède pas 13 millions de roubles, ce qui est bien peu de chose pour l'entretien d'une armée aussi formidable : mais la sobriété du Russe est telle que quatre soldats vivroient de la ration d'un seul soldat français ou allemand.

La note suivante donnera l'idée de ce que coûte l'équipement du soldat.

État de ce que coûte l'Habillement d'un Chasseur à cheval.

	R.	Cop.		R.	Cop.
Casque. . . .		58	Culotte d'été. .		68 $\frac{15}{16}$
La plaq. de cuiv.		18	Col de crin. . .		4 $\frac{1}{2}$
Les boutons et			Deux chemises. .	1	44
crochets. . .		4	Bott. 2 p. par an,		
Manteau. . . .	2	28	à 80 cop. . .	1	60
Habit. . . .	1	68 $\frac{10}{16}$	Bas.		18
Boutons. . . .		4	Chaussons. . .		5
Culotte. . . .	1	40 $\frac{7}{10}$	Chaussons d'été.		5 $\frac{11}{16}$
Boutons. . . .		5 $\frac{12}{16}$	Boucle de col. .		7
Doubl. de l'hab.					
le fil et la façon.		69		11	8 $\frac{15}{16}$

Note du Prix des Canons, Bombes et Boulets de la Fabrique du sieur Lasarow.

	R.	Cop.
Bombes de 18 l. jusqu'à 5 pouds de calibre : le poud.	1	10
Carcasses de 18 — 5 pouds.	1	10
Grenades de 3 — 12 livres : le poud. . . .	1	50
Boulets de 3 — 36	1	—
Boul. à branch. de 3 — 36 avec le fer en dedans.	1	25

	R.	C.
Boul. à têtes de 3 jusqu'à 36 l. avec le fer carré.	1	40
Les derniers boulets de 3 liv. de calib. avec du fer carré.	1	75
Boulets à chaînes de 3 l. de calibre.	2	
Canons de 3 jusqu'à 36 l. de balle : le poud. .	1	50

Les canons sont éprouvés à la fabrique et sont rendus à Saint-Pétersbourg, ainsi que les munitions, pour les prix ci-dessus. — Le poud vaut 33 livres de France.

Du soldat russe, et de l'officier.

On a, dans tous les temps, cité le soldat français pour l'impétuosité de son premier choc : on cite encore le soldat espagnol pour la sobriété, la patience ; l'allemand pour la subordination, la tranquillité, le flegme au milieu des dangers : le soldat russe réunit toutes ces qualités, ce qui le rend, sans aucune comparaison, le meilleur de l'Europe. Nous allons examiner à quoi l'on doit attribuer cet assemblage si précieux. Peut-être avons nous recueilli des idées fausses : peut-être notre opinion paroîtra-t-elle hasardée : mais nous ne l'en exposerons pas moins, avec l'impartialité, avec la franchise qui nous ont caractérisés dans le cours de cet ouvrage.

Le soldat russe supporte les fatigues, endure la faim et la soif, et ne murmure jamais. En naissant il est esclave : du moment qu'il se connoît,

noît, il apprend qu'il a un maître, dont la volonté sera toujours une loi pour lui. Familiarisé avec cette idée, la seule qui l'occupe, l'obéissance passive et absolue en est une suite naturelle. L'ordre du souverain appelle sous les drapeaux, des milliers de soldats; ceux sur qui le sort tombe, reçoivent les adieux de leurs parens, de leurs amis, qu'ils ne reverront plus, et vont gaiement affronter la mort : ils sont placés devant une batterie, comme ils le seroient dans un corps-de-garde en temps de paix : c'est là leur poste; l'ordre de leur chef les y attache : ils ne le quitteront jamais. La religion vient se joindre encore à une raison si puissante : les paysans russes croyent, pour la plupart, à la prédestination; quels dangers n'affronte-t-on pas, avec cette croyance?

La sobriété, le soldat la tient de l'habitude : accoutumé, dès l'enfance, à se nourrir d'oignons (qu'il n'a pas toujours), de mauvais pain, de légumes souvent cruds, l'état militaire ne change rien à sa manière de vivre; mais cette sobriété ne s'étend pas jusqu'aux liqueurs fortes, dont l'habitant du nord ne peut se passer, et qu'il dérobe par-tout où il les trouve. Le soldat russe supporte les fatigues, le froid, le chaud, parce que sa première éducation l'a endurci à tout; il passe d'un extrême

à l'autre, sans s'en apercevoir : aussi, dans telles marches, qui eussent écrasé d'autres troupes, des régimens n'ont pas laissé un homme derrière. Si les vivres manquent dans le camp, on proclame un jeûne de deux ou trois jours, ordonné par le souverain (1), l'armée s'y soumet sans murmure, *puisque Dieu et le czar le veulent.*

L'obéissance machinale du soldat, le fait demeurer immobile devant le feu de l'ennemi, ou monter à l'assaut à plusieurs reprises, quoique la mort se présente à ses yeux sous mille formes. L'anecdote suivante démontrera mieux que tout ce que nous pourrions dire, ce que c'est que l'obéissance des Russes.

Le 22 septembre 1777, il y eut à Pétersbourg une inondation subite, fort considérable : l'impératrice voyant de son balcon que l'eau gagnoit la sentinelle placée devant le palais, lui cria de se retirer en dedans ; elle n'en voulut rien faire : la souveraine lui demanda s'il la connoissoit : le soldat repondit qu'oui, qu'elle étoit l'impératrice, mais que

---

(1) Il ne faut pas en induire que le cas soit fréquent ; mais il a eu lieu plus d'une fois, et cela suffit.

son caporal seul pouvoit le relever. L'eau gagnoit toujours, et la sentinelle en avoit jusqu'à mi-jambe : l'impératrice lui envoya plusieurs adjudans : tout fut inutile : il fallut aller chercher le caporal, qu'on trouva *juché* à six pieds de terre dans le corps-de-garde, et qui fut obligé de venir presqu'à la nage, relever son soldat, qui n'ayant plus que la tête et les épaules hors de l'eau, alloit se noyer tranquillement, malgré l'ordre formel et répété de sa souveraine. Une sentinelle française ou suédoise auroit obéi sans attendre son caporal, et auroit cru faire son devoir, comme le Russe a cru faire le sien.

Ajoutons à tous ces motifs l'espoir du pillage qu'on ne peut jamais empêcher, et surtout la certitude où est le soldat, de trouver la mort derrière lui, s'il étoit tenté de manquer à son devoir (1). De la réunion de toutes ces causes, provient l'assemblage unique des qualités qui distinguent le soldat russe : au-

(1) Les officiers, au nombre de quatre par compagnie, et les bas-officiers, très-nombreux, forment derrière le troisième rang, un rang de serre-files, qui n'ont d'autre occupation, dans un jour d'action, que d'empêcher le soldat de reculer ou de le tuer, s'il est sourd à leurs ordres.

cune conquête n'est impossible, avec de pareilles troupes.

Cependant, comme il est de l'essence des choses humaines de n'être jamais parfaites, les armées russes pêchent en un point bien essentiel; elles manquent absolument d'officiers: il y en a pourtant, dans les officiers-généraux, quelques-uns de mérite, et c'est, à proportion du reste de l'armée, la classe où il y en a le plus; mais les subalternes sont décidément mauvais. Nous concluons de-là que la bravoure n'est point naturelle aux Russes: nous avons établi trois causes de celle du soldat; *l'habitude de l'esclavage*: les officiers sont nobles, ou au moins toujours libres; *la croyance à la prédestination*: les officiers, comme par-tout, laissent au peuple ces idées superstitieuses, et de peur de trop croire, ne croyent à rien; *la crainte de la mort s'il recule*: mais l'officier ne peut la craindre, puisqu'il est chargé de la donner: l'absence de ses trois causes nous paroît donc rendre le Russe à son caractère primitif. Rarement on les voit à la tête de leurs troupes; et, en plusieurs occasions, des compagnies ont marché à l'ennemi sans eux, notamment à Ismaïl.

La manière dont les officiers-généraux se conduisent à l'égard des officiers subalternes,

et cela de grade en grade, contribue à leur avilissement, ou en est une suite; ils les traitent de coquins, de drôles, et les soldats de *frères*. C'est en effet le meilleur moyen d'obtenir ce qu'on veut des Russes : un officier particulier qui leur témoigne de la confiance, qui a l'air de s'occuper d'eux, de leur bien-être, est sûr de les mener où il veut : ce traitement produit un effet d'autant plus marqué, qu'ils y sont moins accoutumés, aussi aiment-ils beaucoup les officiers français : mais du moment qu'il y a possibilité de piller, tout est confondu, amis et ennemis : lors de la défaite des Russes à Svenksund, beaucoup d'officiers perdirent leurs équipages; ils avoient été pris par leurs propres soldats, qui les vendoient même en leur présence. Ce fait qu'on nous avoit assuré à Stockholm, et que nous étions fort portés à croire, d'après l'honnêteté suédoise, nous a été confirmé à Pétersbourg, par des officiers prisonniers qui avoient été eux-mêmes dans le cas dont nous parlons.

Ce qui sert encore à avilir l'officier subalterne, c'est le peu de cas que l'on fait de lui : un capitaine, un major, si ce ne sont pas de très-jeunes gens, sont traités, dans la société, avec aussi peu de considération que des bas officiers le seroient en France : ce traitement

les rend si humbles, que l'étranger en est indigné ; il y a des maisons où ils ne s'asseyent que par grâce : qu'on juge par-là des grades au-dessous, et de l'agrément que doivent avoir les officiers étrangers (francais par exemple) à servir en Russie, autrement que dans un grade supérieur ; encore faut-il dire que ceux-ci sont traités bien différemment des nationaux. On remarquera que les officiers russes, sont, ou doivent être nobles, ou fils d'officiers de l'état major : leur composition étoit la même en France, avec cette différence, que les exceptions en faveur des non-nobles y étoient peut-être plus communes : cependant le dernier sous-lieutenant de l'armée française vouloit être traité, hors du service, comme son colonel, et il avoit raison : aussi les officiers français n'abandonnoient pas leurs soldats devant le feu de l'ennemi ; aussi celui qui s'oublioit jusqu'à commettre une bassesse, disparoissoit-il à l'instant, ou par la justice des chefs, ou par celle de ses camarades. Les officiers doivent être conduits par l'honneur seul ; les récompenses viennent après : mais si l'honneur n'est pas leur premier mobile, jamais ils ne seront susceptibles de grandes actions.

Il est un autre reproche, au moins aussi grave que celui d'abandonner leurs troupes,

mais encore plus extraordinaire, que l'on peut adresser aux officiers subalternes ; ils n'ont pas cette délicatesse de sentiment qui distingue les officiers de presque toutes les nations : ils est très-ordinaire dans des marches, des cantonnemens, que les soldats dérobent des bestiaux au su de leurs officiers qui partagent avec eux. En 1791, un officier fut chargé de porter une tabatière que S. M. envoyoit en présent à un officier supérieur, absent de Pétersbourg pour son service : la tabatière n'arriva pas, parce que le porteur l'avoit mise en gage, et ne pouvoit plus la retirer ; au bout de quelque temps l'affaire fut arrangée et assoupie. Nous pourrions multiplier ces exemples, si nous voulions rapporter tout ce qui nous a été dit ; mais nous nous bornerons à raconter ce qui nous est arrivé à nous-mêmes : lors de notre départ de Vibourg, le bas officier de la poste nous amena des chevaux qu'il prétendit avoir été pris ailleurs, ceux de la poste étant tous retenus : cette ruse est souvent mise en usage, sur-tout avec les étrangers, parce que ces chevaux doivent être payés le double. Nous fûmes avertis à temps que les nôtres étoient de la poste, et que nous ne devions que le tarif; en conséquence, dès que notre voiture fut attelée, nous payâmes au bas officier le prix

ordinaire, c'est-à-dire, la moitié de ce qu'il espéroit ; il s'ensuivit une altercation fort longue ; le bas officier cria, tempêta, et voulut faire ôter les chevaux : comme nous étions sûrs de notre fait, nous criâmes plus fort que lui, et finalement nous partîmes : jusqu'à présent on ne voit qu'un fripon qui tâche d'escroquer quelqu'argent à des étrangers ; il n'y a rien là d'extraordinaire ; mais ce qui l'est beaucoup, c'est que trois officiers furent tranquilles spectateurs de notre querelle, ne firent qu'en rire, et eurent l'air d'encourager leur bas officier à ne pas céder. Si ces messieurs entendoient le français, il ne dût leur rester aucun doute sur notre façon de penser à leur égard. Dans quel état de l'Europe un bas officier oseroit-il escroquer impudemment des étrangers, en présence de trois officiers ?

Le feu roi de Prusse prétendoit qu'avec ses officiers et des soldats russes, il conquerroit l'univers : nous avons la présomption de croire qu'il en auroit fait autant avec des officiers français : plusieurs généraux russes, entr'autres le maréchal Rom..., l'ont dit publiquement.

Sur la cavalerie. La cavalerie russe est détestable : les Cosaques seuls sont une excellente troupe légère, mais la cavalerie pesante ne sait aucune manœuvre ; un régiment qui

voudroit charger, occuperoit en un instant toute la plaine. Les Cosaques sont les seuls en état de faire une reconnoissance : elles sont inconnues dans les armées russes ; aussi ont-elles été surprises plusieurs fois, en totalité ou en partie. Les colonels de cavalerie sont toujours payés au complet, quoique leurs régimens n'y soient jamais en temps de paix : cela explique pourquoi un régiment de cuirassiers ou de chevaux légers vaut 30 mille roubles par an : mais du moment que l'ordre de marcher arrive, le régiment doit être complet (cependant ils ne le sont presque jamais, même en entrant en campagne). Les colonels sont alors forcés de payer les chevaux au prix qu'on en exige : il arrive de-là que ces chevaux ne sont aucunement dressés. Rien de plus ordinaire que de voir un régiment se remonter en route, et arriver à l'ennemi avec des chevaux ramassés çà et là : pour les remontes pressées on en prend quelquefois de sauvages : le jour même ou le lendemain on les dompte à force de coups sur la tête, et deux jours après ils sont à l'escadron. Les hommes sont tout aussi neufs : tel paysan qui n'a vu chez lui que des bœufs, est mis sur un cheval qui n'a jamais été monté, et le voilà cavalier dans un régiment.

Les mords, les brides, tout est fourni des

magasins de l'armée, et tout est fait sur le même modèle ; ainsi, que le cheval ait la tête longue ou courte, on n'y change jamais rien. Les selles sont mal faites, et placées tellement en avant, qu'après une longue marche, il périt plusieurs chevaux.

Ces détails paroîtront peut-être exagérés ; mais nous prions nos lecteurs de suspendre leur jugement, jusqu'à ce qu'ils aient recueilli des informations et sur-tout de ne pas nous condamner sur l'assertion des russes qui sont toujours portés à combattre les opinions qui ne leur sont pas avantageuses.

Des recrues et des hôpitaux. Les recrues n'arrivent jamais en aussi grand nombre qu'elles sont parties ; sur 2000 hommes, souvent il n'en parvient pas 1000 à l'armée ; le reste est mort en chemin. L'officier, chargé de les conduire, doit les fournir de bas, de souliers, etc. ; il n'en fait rien ; il doit leur donner leur paye ; il les oblige, au contraire, à porter de chez eux le plus de provisions qu'ils peuvent : dans les villages où ils s'arrêtent, on les répartit chez des paysans, qu'on force à les nourrir, et qui, souvent, n'ont pas de pain eux-mêmes. L'officier arrive à l'armée avec la moitié ou le tiers de son monde, dit (avec vérité) que le reste est mort (mais ne dit pas que c'est par sa faute),

garde l'argent de leur paye, et on n'en parle plus. Tout soldat de recrue, partant de son village, reçoit des habitans, ou de l'argent ou des effets, de manière que pas un n'a au-dessous de 50 roub., et souvent ils ont au-dessus : il est ordonné, en cas de mort, de renvoyer le tout aux parens ; il n'y a presque pas d'exemple que cela ait été fait. Le gouvernement est tellement convaincu de l'existence de ces abus révoltans, qu'ils demande toujours plus de recrues qu'il n'en faut sous les drapeaux : c'est à quoi il se borne, sans prendre aucun moyen pour parer à des inconvéniens aussi majeurs. En tout, il est impossible de concevoir le peu de cas que l'on fait des hommes dans le pays qui en est le plus dépourvu. Telle guerre coûte à la Russie au moins 500000 hommes, et il n'y en a pas eu 100000 tués par l'ennemi.

Le choix des recrues est à la volonté des seigneurs, qui, cependant, doivent fournir des hommes bien constitués, au moins en apparence. Quelquefois le village se cotise pour faire un sort à celui qui consent à partir. La crainte d'être fait soldat retient sans cesse les domestiques, qui sont toujours esclaves : cela dépend d'un mot. Du moment qu'un paysan est inscrit comme soldat, il appartient à la couronne, mais il est engagé pour la vie.

La Russie n'a point de troupes nationales ; les soldats sont tous enrôlés : les Cosaques ne sont point enrégimentés ; en temps de guerre, le souverain leur demande un certain nombre d'hommes ; ils s'entendent entre eux pour les fournir : ces troupes ont le privilége de choisir leurs chefs. Les garnisons sont permanentes pendant la paix.

Les hôpitaux des armées, qui coûtent à l'impératrice des sommes énormes, sont ce qu'on peut imaginer de plus révoltant. Le défaut de bons chirurgiens est encore un des grands vices de ces armées ; à moins qu'un homme n'ait un tempérament de fer, la blessure la moins dangereuse devient toujours mortelle, et le blessé souffre mille fois davantage, pour mourir plutôt ; nous avons connu en Russie des officiers étrangers (à son service), qui nous ont assuré qu'un jour d'action, ils demandoient à Dieu d'être tués roide, plutôt que d'être blessés grièvement, parce qu'ils n'avoient que la certitude de souffrir, sans aucun espoir de guérison ; aussi le nombre d'hommes qui périt dans les armées russes est-il innombrable ; en juillet 1788, l'armée étoit de 78 mille hommes effectifs ; avant l'assaut d'Okzacow, cinq mois après, il n'en restoit pas 15 mille en état de marcher.

L'infanterie est vêtue de vert (veste et culotte

blanche), la cavalerie de bleu, l'artillerie et le génie de rouge (les boutons, galons et broderies d'or ou d'argent, distinguent les deux corps): cette couleur nous paroît mal choisie pour la poudre. Une broderie sur l'habit et le plumet blanc au chapeau, sont les marques distinctives des généraux, dont les uniformes sont toujours verts, excepté ceux d'artillerie et de génie, qui restant dans leur corps, en gardent l'habit: ils peuvent porter un petit uniforme sans galon ni broderie; les grades sont désignés uniquement par de petits boutons sur la manche: les généraux majors en ont un, les lieutenans-généraux deux, les généraux en chef trois, et les feld-maréchaux quatre; les brigadiers ont une broderie très-légère; les colonels, lieutenant-colonels et majors, des galons sur la veste; les officiers subalternes portent seuls des épaulettes: la cocarde est blanche.

Régimens des gardes. Il y a trois régimens de gardes à pied: Preobagenski, Semenowski, Ismaïlowski: les deux premiers créés par Pierre-le-Grand, le troisième par l'impératrice Anne, en 1730. *Preobagenski* est de quatre bataillons, chacun de quatre compagnies: chaque compagnie, au complet, doit être de deux cent douze hommes, non compris les officiers et bas-officiers, ce qui fait huit cent quarante-huit soldats

par bataillon. Le prince Potemkin, qui étoit premier lieutenant-colonel de ce régiment, a mis le quatrième bataillon en chasseurs. *Semenowski* est de trois bataillons, formant douze compagnies: de plus, une de chasseurs, forte de soixante - quinze hommes. La composition du régiment d'*Ismaïlowski* est la même. Il y a quatre officiers par compagnie: capitaine, lieutenant, sous-lieutenant, et enseigne: dans celles de grenadiers point d'enseigne, et un sous-lieutenant de plus. Les officiers de grenadiers et de chasseurs ont seuls le fusil, les autres l'esponton. — L'habit des trois régimens est vert, veste rouge, et culotte blanche: les soldats sont distingués par le collet, qui est rouge au premier régiment, bleu au second, et vert au troisième. Les officiers ont l'habit et la veste verte, galonnés en or; culotte blanche: leur uniforme ne ressemble à celui de leurs soldats que par la couleur de l'habit; les régimens sont distingués par les galons de l'habit et du chapeau: au premier le galon est un peu replié sous le drap: au second il est au niveau du drap: au troisième on voit un peu de drap à côté du galon, ce qui a l'air d'un passepoil: le galon du chapeau du premier régiment est fort large, et fait en S: du second, d'un dessin moins grand: du troisième, tout uni. Dans les deux premiers régimens les officiers

portent sur leurs hausse-cols : *19 No. 1700*, date de la bataille de Narva, en mémoire de ce qu'ils s'y sont distingués ; les seuls officiers de l'état-major n'ont point cette marque, par la raison contraire. Les officiers sont obligés d'être à la cour, les jours de cérémonie, en hausse-col et guêtres. Il y a un nombre incroyable de sergens dans ces deux régimens, au moins sept à huit cents dans Preobagenski seul : la noblesse ne commence jamais autrement : de-là on avance dans les grades comme officier, ou on passe dans l'armée comme lieutenant ; et comme capitaine, si l'on est avancé à son tour dans les gardes : les capitaines dans les gardes sortent colonels dans l'armée ; les lieutenans, comme lieutenans-colonels ou premiers majors ; les sous-lieutenans, comme premiers ou seconds majors ; les enseignes, seconds majors. Le temps de sergent ne compte pas pour la croix de Saint-Georges. Tous les officiers aux gardes ont le droit d'aller à quatre chevaux et à la cour, ou il faut être major dans l'armée.

Nous avons assisté plusieurs fois à l'exercice des gardes à pied. Si nous exceptons quelques changemens de front, ils n'ont fait que marcher en bataille. Malgré la bonté du terrain, leur marche n'a jamais été égale : il y a toujours eu beaucoup de flottemens dans la ligne : très-

souvent des bataillons vingt toises en avant ou en arrière. Le régiment de Sémenowski passe pour être fort bien exercé ; nous y avons pourtant remarqué les mêmes défauts que dans les autres.

Le port d'armes est élevé ; nous avons vu, avec le plus grand étonnement, que, pendant un exercice de parade, qui a duré près de trois heures, les soldats n'ont jamais porté l'arme au bras, et qu'il n'y a eu qu'un seul repos. L'exécution de quelques manœuvres que nous avons vu faire au régiment de Sémenowski, le jour de sa revue, par le lieutenant-colonel comte de Bruce, a été un peu meilleure que les autres fois; mais c'étoit toujours les mêmes. Le peu de police qui régnoit à cet exercice rendoit ces manœuvres moins brillantes et plus difficiles. Tous les curieux se tenoient à vingt pas du front de la ligne, et absolument sur les ailes. L'inspecteur étoit à pied, en bas de soie ; les soldats en veste, quoiqu'à un exercice de parade, et un jour de revue. Le major est descendu de cheval pour défiler devant le comte de Bruce. Celui qui commandoit l'exercice étoit à pied, au centre ; malgré l'homme d'aile qui répétoit le maniement des armes, nous avons remarqué que très-souvent on n'entendoit pas, et que par conséquent l'ensemble manquoit. Les soldats relèvent extrê-

mement le pas : et ne marchent point serrés. Les serre-files sont encore plus nombreux que dans le reste de l'armée, par l'énorme quantité de bas-officiers surnuméraires.

Les soldats ne sont pas généralement beaux ; les grenadiers, qui se choisissent seulement dans les recrues, sont forts, et bien constitués. Il n'y a rien d'extraordinaire pour la taille. Le corps des bas-officiers est beau, et parfaitement bien tenu ; ils ont presque tous une tournure fort distinguée.

Fête de Préobagenski. Le 17 août, fête du premier régiment des gardes, l'impératrice étant absente de la capitale, la cérémonie d'usage, c'est-à-dire le repas que S. M. donne aux officiers, n'a point eu lieu. Nous nous sommes rendus à leur église, où le métropolitain officioit. La plus grande partie du régiment étoit hors de l'église par compagnies, et sans armes. Des trois régimens, celui-ci est le plus beau, sans comparaison. Nous avons vu des compagnies, composées entièrement d'hommes superbes. Entrés dans l'église, avec beaucoup de peine, et la protection de quelques officiers, nous avons pénétré jusqu'au métropolitain. Son bonnet étoit garni de beaucoup de brillans, ses ornemens très-riches, et sûrement fort lourds pour un homme âgé, obligé de se tenir constamment

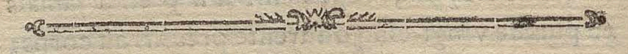
debout pendant tout l'office. Celui-ci a duré près de trois heures, et l'on sait que selon le rit grec, personne ne s'assied dans l'église.

L'office achevé, tout le peuple s'est précipité sur le métropolitain pour lui baiser la main, honneur que briguent les personnes de la plus grande distinction. Nous avons été témoins, chez un des premiers seigneurs de ce pays, que sa fille a baisé la main de l'évêque de Twer, qui venoit en visite chez son père. Les prélats, archimandrites et autres, ont presque toujours dans les mains une espèce de chapelet, qu'ils tournent en tout sens pendant la conversation; cela leur sert de maintien. Cet usage leur est commun avec les Turcs et les Orientaux.

Garde à cheval, créée par l'impératrice Anne, en 1730, en même temps que le troisième régiment des gardes à pied. Elle est composée de cinq escadrons, formant dix compagnies : le plus ancien des deux capitaines commande l'escadron. Il y a cinq officiers par compagnie : capitaine, capitaine-lieutenant, lieutenant, sous-lieutenant, et cornette. L'impératrice en est colonel, comme des trois autres régimens. L'état-major consiste en deux lieutenans-colonels, deux majors en premier, et un major en second. Quoique le nombre total des officiers ne dût être que de soixante, il étoit de cent quarante-deux

à la fin de 1791 ; cependant il n'y en a jamais eu plus de vingt-cinq ou trente présens au corps ; ceux-là seuls sont payés, qu'ils soient surnuméraires ou non. Les appointemens des capitaines sont de 880 roubles au moins ; ceux des cornettes de 300. Les chevaux doivent être noirs, ou bais très-brun. Les officiers ont l'habit bleu, bordé d'un galon assez large, qui a l'air de clinquant ; la veste et la culotte jaunes : cet uniforme coûte 150 roubles. Les priviléges de ce corps sont les mêmes que ceux de la garde à pied ; il y a aussi un nombre de sergens très-considérable, qui va à plus de cinq cents.

Chevaliers gardes. Très-beau corps, composé de soixante hommes superbes, tous gentilhommes, magnifiquement vêtus, destiné pour la garde intérieure des appartemens de S. M. Il paroît que le commandement de ce corps est un apanage des favoris, car les trois chefs étoient Potemkin, Momonow, et Zoubow ; le favori en étoit devenu commandant par le fait, la mort de l'un, et l'absence continuelle de l'autre, le laissant seul.



CHAPITRE XI.

Marine Impériale. Cronstadt.

La marine impériale est répartie dans trois départemens : Cronstadt, le seul dont nous parlerons, comme le plus considérable, Rével et Archangel. En général les vaisseaux russes ne sont pas bons; la mauvaise qualité des bois en est cause, et peut-être un peu leur construction : ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils ne durent pas au-delà de douze ans : la douceur des eaux de la Baltique, et sur-tout du port de Cronstadt, contribue aussi à leur peu de durée. Les vaisseaux construits à Archangel, sont de sapin, conséquemment encore plus mauvais : aussi ne coûtent-ils qu'environ les $\frac{5}{8}$ de ceux construits à Pétersbourg.

La marine russe est encore dans l'enfance, si on la compare à celle des Anglais, à la nôtre depuis 1777 jusqu'en 1789, même à celle des Danois. Elle paroît formidable par le nombre de vaisseaux de toute grandeur, et le seroit en effet, si les Russes n'étoient pas reculés dans

cette partie, comme ils le sont dans beaucoup d'autres. Le courage ne suffit pas sur mer : les Anglais nous le prouvent depuis deux ans : car si nous leur avons prouvé que sur terre nous en avions au moins autant qu'eux, ils nous démontrent à leur tour que sur mer ils en savent davantage.

Les états suivans feront connoître l'accroissement progressif de la marine russe : nous ne comprenons pas celle de la mer Noire, qui consistoit, en 1792, en 17 vaisseaux de guerre, et un nombre supérieur de frégates, corvettes, etc.

Etat de la Marine Impériale en 1779.

VAISSEAUX DE LIGNE.	canons.	
1. St. Ezéchiel. . .	78	
2. St. Clément. . .	74	
3. St. André. . . .	74	
4. St. Pantaléon. .	74	
5. St. Isidore. . .	74	
6. Saratow.	66	
7. Trihierarkow. .	66	
8. Europa.	66	
9. Wsevolod . . .	66	
10. Rastislaw. . . .	66	
11. PamintEwstasia.	66	
12. Graf Orlow. . .	66	
13. Pobieda.	66	
14. Pobiedonosetz.	66	
15. Miroutsetz . . .	66	
16. Wladimir. . . .	66	
17. Dimidonskoï. .	66	
18. Mirozeslaw . .	66	
19. Alex. Newski.	66	
20. Treslava. . . .	66	
21. Boris i Gleb. .	66	
22. Denis	66	
23. Ingermanland.	66	
24. Asia.	66	
25. America. . . .	66	Lanc. à l'eau le 23 juin 1777.
26. Constantin. . .	74	
27. David.	66	
28. Spiridow . . .	66	

Sur le chantier à Pétersbourg, 2 vaisseaux de 66 canons, sur celui d'Archangel 4 vaisseaux de 66 canons, prêts à être lancés.

FRÉGATES. canons.

Frégates.

1. Siesverni orel. 40
2. Gremiaczcy . 32
3. Nadeshda. . . 32
4. Africa. 32
5. Lasvel. 32
6. Natalia 32
7. Ewstasia. . . 32
8. Gregori. . . . 32
9. Sktiastlivoï. . 32
10. Spospieshnoï. 32
11. St. Theodor. 32
12. La Hongrie. . 30
13. La Bohême. . 30
14. Pavos. 26
15. St. Paul. . . . 24
16. Catherine . . 24

Perdues en 1779, sur les côtes de Hollande. (nos 4–7)

Sur le chantier de Pétersbourg, une frégate prête de 36, et une de 20. — A Archangel trois frégates prêtes.

Bombardes.

1. Jupiter 10
2. Mars. 10
3. Strashnoï. . . 14
4. Molnia 16

—

5 Yachts de la cour.
4 Yachts de l'amir.
3 Paquebots.
26 Boots couverts et non couverts.
3 Cutters à l'anglaise.
1 Chebec sur le chantier à Cronstadt.
4 Prames pour porter la grosse artillerie, 2 grandes et 2 petites.
8 Pinques de 18 can.
9 Galiotes de transports.

En temps de guerre on peut armer jusqu'à 150 galères ou autres petits bâtimens.

Les troupes de la marine sont divisées en 10 bataillons, chacun de 500 hommes, qui font le service sur les vaisseaux, dans les ports et dans l'amirauté.

Etat de la marine dans la mer d'Asoph.

Le port principal est Taganrok.

7 Bâtimens de 14 canons de 12, et 1 obusier sur le devant, construits sur le Don.
2 Frégates de 26 canons de 12.
2 Frégates de 30 Licornes de 18, construites d'après le plan donné par l'amiral Knowlez,

2 Bombardes.
4 Senauts de 12 can. de 6.
10 Bâtimens de transport, ou environ.

On construit encore sur le Don 4 frégates de 30 canons.

Etat de la Marine, en 1786.

VAISSEAUX DE LIGNE.

	canons.
1. Trihierarkow.	100
2. Tostelave.	100
3. Saratow.	100
4. Tchesmé et S.J.-B.	100
5. Ezéchiel.	74
6. Hélène.	74
7. Constantin.	74
8. Pobeda Slave.	74
9. Wlodeslave.	74
10. St.-Jean l'évangél.	74
11. Yaroslave.	74
12. Mtislave	74
13. Vseslave.	74
14. Swetoslave.	66
15 Todislave.	66
16. Voïkeslave.	66
17. Boleslave.	66
18. Trehswtitile.	66
19. Izyalave.	66
20. Pamat Eustaphe.	66
21. Victor	66
22. Pobedonositz.	66
23. Meschaslave.	66
24. Europa.	66
25. Devise.	66
26. Netronmena.	66
27. Spiridow	66
28. Saint-Nicolas.	66
29. Hrabroy.	66
30. Pwesda.	66
31. Blogopoluchie.	66
32. Preslave	66
33. Rnaixi Vlodimer.	66
34. Pobeda	66
35. Vecheslave.	66
36. Borisi y Gleb.	66
37. Méranositz.	66
38. Graf Orlow.	66
39. Dimitri Donskoï.	66
40. January.	66
41. Asia.	66

FRÉGATES.	canons.
1. Vosmislave.	32
2. Severnoi Orel.	32
3. Saint-Paul.	32
4. Prospeshnoï.	32
5. Stehashoï.	32

	canons.		canons.
6. Yaraslave. . . .	32	17. Nadigda Haroï. .	32
7. Voïn.	32	18. Shayhnoï.	32
8. Brecheslave. . .	32	19. Michaël.	32
9. Bemislave. . . .	32	20. Leghkoï.	32
10. Nadydoï. . . .	32	21. Slava.	32
11. Podra Jeslave. .	32	22. Mstislavitz.	32
12. Alexander. . .	32	23. Maria.	32
13. Simeon.	32	24. Hongrie.	28
14. Patrick.	32	25. Bohême.	28
15. Africa.	32	26. Hector.	26
16. Eustaphie. . . .	33		

On a construit, à Archangel, dans le courant de 1785, 3 vaisseaux de ligne et 2 frégates.

Etat de la Marine, en 1791.

VAISSEAUX DE LIGNE.

Départ. de la Marine.	*Noms.*	canons.
Cronstadt. .	Saint-Nicolas.	110
Idem. . . .	Saint-Wladimir.	110
Id. . . .	Saint-Jean-Baptiste. . . .	110
Id. . . .	Les douze Apôtres. . . .	110
Id. . . .	Yersewy.	110
Revel. . .	Saratow.	110
Id. . . .	Tri Jerarkow.	110
Id. . . .	Rostislaw.	110
Cronstadt. .	Sissoï Wellikoï.	74
Id. . . .	Iwan-Bogoslow.	74
Id. . . .	Constantin.	74
Id. . . .	Alexandre Newsky. . . .	74
Id. . . .	Jesechiel.	74
Id. . . .	Prince Gustave (suédois). .	74
Id. . . .	Pobedaslaw.	74
Sur le chantier de Pétersbourg. .	N°. 17.	74

Départ. de la Marine.	*Noms.*	canons.
Revel. . . .	Wseslaw.	74
Id.	Saint-Pierre.	74
Id.	Kir-Jovan.	74
Id.	Mstislaw.	74
Id.	Elena.	74
Id.	Jaroslaw.	74
Id.	St.-Macsim-Jspovednic. .	74
Id.	Sophie Madelaine. . .	74
Archangel. .	Boris.	74
Id.	Clep.	74
Id.	Saint-Pierre.	74
Id.	Saint-Alexis.	74
Id.	N°. 14.	74
Cronstadt. .	Isyaslaw.	74
Id.	Pantelcymon.	66
Id.	Meceslaw.	66
Id.	Tri-Swiatiteley. . . .	66
Id.	Boleslaw.	66
Id.	Pobedonositz.	66
Id.	Omgheten (suédois). .	66
Id.	Prince Charles (suédois).	66
Id.	Finland (suédois). . .	66
Id.	Swiatolaw.	66
Id.	Netron-Mena.	66
Id.	January.	66
Id.	Crabry.	66
Revel. . . .	Procor.	66
Id.	Retwisant (suédois). . .	66
Archangel. .	Parmen.	66
Id.	Jonas.	66
Id.	Philippe.	66
Id.	Nicanor.	66
Id.	Pimen.	66
Id.	N°. 18.	66
	Frégates.	
Cronstadt. .	Briacislaw.	32

Départ. de la Marine.	*Noms.*	canons.
Cronstadt. .	Podragislaw.	32
Idem.	Slawa.	32
Id.	Woïn.	32
Id.	Saint-Alexandre. . . .	32
Id.	Saint-Simeon.	32
Id.	Saint-Patrick.	32
Id.	Mstislawe.	38
Id.	Nadegida.	38
Id.	Jarçslawe.	38
Revel.	Poposnoï.	38
Id.	Archange Gabriel. . . .	38
Id.	Nedgida Blago polucia. .	38
Id.	Premislaw.	38
Id.	Vénus (suédoise). . . .	44
Archangel. .	Archipel.	38
Id.	Cronstadt.	38
Id.	Revel.	38
Id.	Riga.	38
Id.	Narva.	38
Id.	N°. 47.	38
Id.	N°. 48.	38
Id.	Gonez.	28
Id.	Wosmy.	28
Id.	Boez.	28
Id.	Nayan.	28
Id.	Lowez.	28

Vaisseaux bombardiers.

Cronstadt. .	Perun.	6
Id.	Grom.	6
Id.	Pobeditel.	6
Id.	Strasnoï.	6

Nota. Ces quatre bâtimens ont de plus deux mortiers.

Départ. de la Marine.	*Noms.*	canons.
	Prames.	
Cronstadt. .	Lew.	66
Id.	Gremiasceỵ.	66
	Cutters.	
Cronstadt. . .	Swernoy Orel. . . .	12
Idem.	Baclan..	12
Id.	Neva.	12
Id.	Wolkow	12
Id.	Scialliwog.	12
Id.	Nadeginoï.	12
Id.	Sastreb.	12
dI.	Socol.	12
Id.	Gagara.	12
Id.	Letucey.	12
Revel. . . .	Neptune.	16
Id.	Mercure.	16
Id.	Westnic.	16
Id.	Lingher-Velichi-Knias. .	16
Id.	Olen.	16
Id.	Snapop (suédois). . .	18
Id.	Jachta-Irlig (suédois). .	18
	Brûlots.	
Cronstadt. .	Socol.	
Id.	Smeloï.	
Id.	Anne-Ghelena.	
Id.	Biatta.	

Etat de la Flotte à rames dans les différens Départemens de la Marine de Pétersbourg, Cronstadt, Wibourg, Roggensalm, Revel et Riga.

(*Nota.* Le nombre des galères est fort au-dessus de celui porté sur cet état, qui, sans doute, a été fait avant 1791.)

Nomb. des Bâtimens.	*Bâtimens.*	*Nomb. des Canons.*
30	Frégates.	32 et 36
24	Batteries flottantes. .	7
50	Galères.	4
12	Cutters.	6 Obus. 2
4	Prames.	66
2	Demi-Prames. . . .	32
2	Vaisseaux bombardiers.	6 Mort. 2
300	Chaloup. canonnières.	2
30	Barçasses de descente. Pierriers.	2
12	Chebecks.	24 et 32
6	Sckunners.	6
8	Bât. lég. pr. la découv.	4
3	Bateaux secrets. . . .	28
6	Goëlettes. . . . . Pierriers.	4
1	Yacht.	24
2	Petits Yachts. . . .	8
16	Brûlots.	

Ajoutez quelques yoles prises sur les Suédois : ce sont de fort petites chaloupes canonnières, n'ayant qu'un canon et 18 hommes, ce qui les rend préférables aux chaloupes, qui ont 60 hommes pour ne servir qu'un canon de plus. Le canon des yoles (de 18 ou de 24) est amarré au bâtiment, en sorte que, lorsqu'on le tire, ce n'est pas la pièce, mais le bâtiment même qui recule; et comme les rameurs se placent selon la direction que l'on donne au bâtiment, ce canon unique fait toujours face à l'ennemi.

Grosse artillerie de la grande flotte. Tot. .	5160
Grosse artillerie de la flotte à rames. . .	3040

non compris toutes les pièces d'artillerie de petit calibre au-dessous de huit livres.

Cronstadt. La manière la plus ordinaire et la plus commode de se rendre à Cronstadt, est par Oranienbaum, d'où on compte sept verstes (et non pas trois, comme dit M. Leclerc): le fait est que nous avons mis plus de cinq quarts-d'heure à nous y rendre, par un temps calme, et avec douze rameurs. Si l'on préfère la route directe, on s'y rendra de Pétersbourg: il y a 29 verstes: quand l'hiver est rude, la mer est gelée jusques là, et on y va en traîneau: le chemin est marqué par des perches, à droite et à gauche, et il seroit dangereux de le quitter.

L'île à la pointe orientale de laquelle Cronstadt est situé, n'a que sept verstes de long, et une et demie dans sa plus grande largeur. Tout y est en bois, à l'exception des bâtimens appartenans à la couronne; il y a trois ports. Les vaisseaux de guerre hivernent dans celui dit du milieu; mais ils sont ordinairement dans celui à droite en entrant. A gauche est le port marchand, excessivement fréquenté, parce que les bâtimens destinés pour Péters-

bourg s'y arrêtent, la barre qui est à l'entrée de la Néva n'ayant que sept pieds d'eau, et dix au plus lorsque le vent d'ouest est très-violent. Si l'on ne comprend pas tout ce qui tient à la marine de guerre ou marchande, le nombre des habitans de l'île ne va pas au-delà de mille, encore n'y seroient-ils pas, sans la marine et les équipages marchands. Il n'y a presque pas d'eau dans l'île; mais toute celle qui l'environne est douce, la Néva conservant son goût et sa pureté bien au-delà de Cronstadt, à moins que le vent de mer ne règne quelque temps, et ne la fasse remonter.

L'ouvrage le plus intéressant qui soit à Cronstadt est le grand canal pour le radoub des vaisseaux : il est au niveau de la mer, dont les eaux servent à le remplir ; il a 1428 pieds anglais, depuis la mer jusqu'aux portes par où entrent les vaisseaux, et de-là au bout 910: il forme une croix, dont le milieu est circulaire, pour que les vaisseaux puissent tourner et entrer dans les côtés. Il reste à faire le prolongement du côté droit de la croix; et lorsqu'il sera entièrement fini, quatorze bâtimens pourront être contenus dans la totalité du canal; il en tient huit aujourd'hui. Sa profondeur totale est de 35 pieds, sa largeur en haut de 112 (56 aux portes) : le talus jusqu'en bas

n'est que de 10 pieds. Les côtés sont revêtus en pierre, et cet ouvrage paroît fait avec beaucoup de soin. Nous avons remarqué pourtant que les pierres étoient déjà dégradées dans quelques endroits à peine achevés, ce que l'on attribue à la rigueur du froid; mais ce n'est peut-être pas la seule raison. Ce canal demande quatre ou cinq jours pour être mis à sec, s'il n'est rempli qu'à moitié, et neuf s'il l'est entièrement : quinze jours suffiront à peine lorsqu'il sera fini. L'eau s'écoule par une bonde, et tombe dans un bassin ou réservoir, d'où elle est versée par une pompe à feu dans un canal qui la conduit à la mer. Cette pompe est absolument dans le genre de celles d'Angleterre, et n'a rien de particulier. Deux corps de pompes enlèvent ensemble 56 pieds cubes d'eau par coup; elle en donne au moins neuf par minute, et jusqu'à quinze, à ce qu'on nous a assuré.

La corderie a cent soixante sagènes de long; par une machine fort simple, six chevaux y font l'ouvrage de soixante hommes; les cables ont cent vingt sagènes, ce qui est un peu plus que la longueur ordinaire. — Les cadets de la marine, qui étoient au nombre de six à sept cents, sont aujourd'hui mille (en 1791), depuis qu'on en a ajouté trois cents pour la flotille. L'emplace-

ment de Cronstadt, devenant trop petit, il étoit question de les transférer à Oranienbaum. — Hopital de la marine, où il y avoit cinq à six cents malades. — les matelots à terre, ainsi que les soldats de marine, sont casernés, et vivent par chambrées, à l'exception des gens mariés, qui font leur ménage : en mer, ils sont très-bien nourris : leur ration est plus que suffisante, et l'excédent leur est donné en argent. — Si l'on jouit de quinze ans de paix, on espère finir non-seulement le canal, mais encore tout ce que l'on projette à Cronstadt, sans avoir besoin d'augmenter la somme de 300,000 roubles que la couronne fournit annuellement pour cet objet. On trouvera que c'est peu de chose, si on considère l'utilité de ces travaux, et leur immensité. Il entre dans ce plan d'isoler entièrement l'amirauté, en l'entourant d'un canal, et de construire en pierre la partie des fortifications, qui est encore en bois.

A côté de Cronstadt est la tour et forteresse de Cronslott; c'est entre ces deux îles que sont obligés de passer tous les navires ; le passage au Nord, entre Cronstadt et la côte de Finlande (moins large que ne le dit le Clerc), et celui entre Cronstadt et Oranienbaum, étant impraticables pour les plus petits bâtimens, à cause des bas-fonds

fonds (1). Or, les deux forts étant garnis d'une artillerie nombreuse (indépendamment de la citadelle, qui est derrière la ville), et la distance de l'un à l'autre n'étant guères que de six cents toises, il paroît impossible qu'on hasarde le passage. Cependant cela sera encore plus sûr, lorsque l'on aura revêtu en pierres toutes les batteries, dont une partie est en bois, et résisteroit difficilement au feu soutenu de quelques vaisseaux de guerre.

En juillet 1791, nous sommes allés voir la flotte en rade : elle étoit de trente-trois vaisseaux, dont sept à trois ponts, et de seize frégates. Nous avons été à bord des Douze-Apôtres, de cent-huit canons, que nous avons trouvé parfaitement bien tenu ; mais nous devons dire qu'ayant dîné chez le commandant de ce vaisseau, il n'est pas impossible que notre visite n'ait été annoncée, d'autant que nous étions avec un ancien ministre du roi de France, à qui S. E. (1) s'est empressée de tout montrer par le

---

(1) Voilà du moins ce que prétendent les Russes ; mais comme ils ont sans doute des raisons pour le dire, on peut en avoir peut-être d'aussi bonnes pour en douter.

(2) Les vaisseaux à trois ponts sont toujours

plus beau côté. Toute l'artillerie des Douze Apôtres étoit de bronze ; plusieurs autres vaisseaux ont des batteries pareilles , et l'on a le projet d'en garnir entièrement tous ceux à trois ponts. Nous croyons cette magnificence déplacée (car c'en en est une que des canons qui valent au moins le double du vaisseau en entier), sur-tout lorsque son utilité est loin d'être démontrée. L'unique avantage des canons de bronze est de ne pas crever en éclats comme ceux de fer , dont un seul peut écraser un équipage ; mais , indépendamment de la cherté prodigieuse des batteries de bronze , comparées aux autres , le bâtiment est plus fatigué par les violens soubresauts de ces pièces , et les vaisseaux russes ne sont pas assez bien construits pour que cet inconvénient soit regardé comme indifférent ; leur explosion, plus forte , devient insupportable dans un endroit resserré , tel que le sont les batteries. Enfin , en soumettant les canons de fer à une épreuve rigoureuse , on évitera qu'ils n'é-

---

montés par un contre-amiral , dont le grade équivaut à celui de général-major sur terre : le titre d'excellence s'accorde à tous les grades supérieurs, jusqu'à celui-là inclusivement , dans le civil comme dans le militaire.

clatent, ou au moins ce malheur deviendra si rare, qu'il ne pourra plus entrer en ligne de compte pour faire proscrire l'usage de ces pièces (1), dont, au reste, toutes les nations se servent.

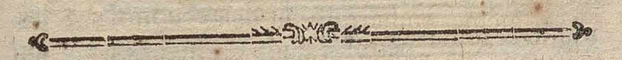
Les vaisseaux russes sont ordinairement montés de dix hommes par canon, dont une moitié de matelots, l'autre de soldats de marine, d'infanterie, et de canonniers. Un vaisseau de soixante-quatorze a une compagnie d'infanterie à bord (deux cent douze hommes); un à trois ponts, deux compagnies. Les vingt-quatre heures sont partagées en cinq quarts, dont trois de quatre heures, et deux de six heures. On embarque, en temps de paix, cinquante-cinq

(1) Il ne faudra pas faire comme en France, pendant bien des années, où un entrepreneur des canons de la marine, par le moyen d'une somme payée dans les bureaux, avoit obtenu que ses canons seroient reçus et embarqués d'autorité et sans examen. Cet étrange abus a subsisté long-temps (au moins à Toulon) : aussi les accidens étoient-ils fréquens ; mais, loin de détruire ce que nous avons dit en faveur des canons de fer, cela prouve seulement qu'on ne peut apporter trop de soin à leur examen, et trop surveiller l'avidité des commis, et quelquefois des ministres.

coups par canon, le double, en temps de guerre; on a même embarqué au-delà : Quoique les vaisseaux ne soient armés que d'un côté, on peut, au besoin, servir les deux. La batterie d'en haut seule se charge en dehors, les autres en dedans. On prend ordinairement pour cinq mois de vivres. Le capitaine mange seul, c'est-à-dire, à sa table, où il prie; les autres officiers mangent ensemble. Un vaisseau à trois ponts a, sans l'officier général, un capitaine-commandant, ou de pavillon (il y en a qui ont le rang de contre-amiraux) : deux capitaines en second, quatre lieutenans (quelquefois trois), six ou huit enseignes ; le nombre des gardes marine n'est pas fixé : l'école des cadets en donne à une escadre un certain nombre, que le commandant distribue comme il veut.

Les matelots de la flotte sont divisés en huit escadres, chacune sous les ordres d'un contre-amiral.

L'uniforme de la marine est blanc, revers, et paremens verts.



CHAPITRE XII.

Etendue. Population. Climat. Productions.

L'ÉTENDUE de l'Empire russe est prodigieuse; elle comprend environ la septième partie des terres connues du globe (et non la cinquième, comme le prétend M. Lévêque): de Riga à l'extrémité orientale de l'Asie, on compte au-delà de 150 degrés: du nord au midi les Etats russes en comprennent environ trente; mais les cinq sixièmes de cette immense contrée sont ou entièrement déserts, ou tellement dépeuplés, que leur possession n'apporte au souverain que des avantages illusoires, auxquels il devroit peut-être renonçer volontairement, et par-là répandre sur la partie plus peuplée de ses vastes domaines les avantages réels qu'il retireroit de cet abandon. Nous allons développer notre idée.

La Russie seroit trop vaste pour être régie par les mêmes lois, si le défaut de population

ne la faisoit rentrer dans la classe commune des Empires aussi peuplés mais moins étendus. S'il étoit possible qu'un jour cet immense pays nourrît une masse d'hommes proportionnée au terrain qu'il occupe, il se diviseroit bientôt. Quatre à cinq cents millions d'hommes, répandus sur une surface de plus de neuf cent mille lieues carrées, ne pourroient obéir au même maître. Il seroit donc de l'intérêt de la Russie de diminuer ses possessions, en augmentant sa population. Qu'elle renonce à cette vaste contrée qui s'étend du 105[e] degré de longitude à la mer pacifique. Le fleuve Jenissei, dont le cours a plus de 500 lieues, coule du midi au nord presqu'en ligne droite, et forme à l'est la barrière naturelle de l'Empire russe. Le petit nombre d'hommes qui habitent ces terrains abandonnés seroit transplanté à l'ouest du fleuve, où les déserts de Sibérie attendent vainement des cultivateurs. Le commerce avec la Chine, et l'exploitation des mines, ne seroient point abandonnés : l'échange des marchandises auroit toujours lieu à Kiachta : il suffiroit de laisser tels qu'ils sont les chemins d'Irkutsk et des mines, pour la facilité des transports et des marchands. Quelques dépôts ajoutés à cela pour recevoir les pelleteries ; voilà tout le parti qu'on peut tirer de ces con-

trées immenses : et peut-être bientôt le gouvernement russe s'applaudiroit-il d'avoir exécuté un plan qui lui auroit déplu au premier coup d'œil : ce plan mérite d'être approfondi, d'être discuté : il ne faut pas que l'idée de vouloir diminuer l'étendue de l'Empire, le fasse rejeter sans examen. La Russie est trop portée à s'agrandir : il faut que, renonçant à de vaines conquêtes, elle cherche à peupler les pays qu'elle a déjà, et qui devroient suffire à son ambition. Nous démontrerons, à l'article du commerce, que la conservation des ports du Kamchatka n'offre que de légers avantages, dont il seroit facile de se dédommager, en adoptant des vues sages, des plans bien combinés, tout autres que ceux qu'on a suivis jusqu'à présent.

Population. On a beaucoup écrit sur la population de la Russie, toujours d'après des renseignemens positifs, s'il faut en croire les auteurs ; cependant ils se contredisent tous, et il se trouve entre eux une différence si énorme, qu'on n'a plus aucune donnée pour asseoir son opinion : nous allons aussi faire part de la nôtre, que nous appuyerons sur le dernier dénombrement, ou sur la somme des recrues fournies par tout l'Empire, qui sont levées selon la dernière révision. Il faut observer d'abord que ces révisions se font tous les

vingt ans (la dernière a eu lieu en 1784) : tout y est compris en hommes, depuis le vieillard jusqu'à l'enfant qui vient de naître; et jusqu'à la révision prochaine, c'est-à-dire, pendant vingt ans, tel village qui avoit 300 paysans continue à payer pour 300, soit que la mort les ait réduits à la moitié, comme cela est arrivé en 1785 dans plusieurs provinces, le blé ayant haussé d'une manière effrayante (de 70 cop. à 10 roubles, en Sibérie fort au-dessus.), et la faim ayant fait périr beaucoup de monde; soit que le nombre en ait augmenté dans la même proportion : c'est sur ces révisions que les recrues sont fournies. Trois fois pendant cette guerre on a levé un homme sur cent; ce qui a produit quatre-vingt-neuf mille hommes chaque fois : ainsi on peut évaluer, d'après ce calcul, le nombre des mâles à 8,900,000, et la totalité à 17,800,000, les femmes comprises : restent les provinces conquises; la Livonie, l'Estonie, la Finlande, l'Ingrie, qu'on évaluera au plus à 2,000,000 d'habitans. La noblesse et le clergé à 300 mille : on ajoutera les Cosaques et autres peuples qui ne sont point soumis à cette levée, mais qui fournissent des troupes selon un arrangement particulier.

Hommes et femmes. . .	17,800,000
Excédent des femmes. .	200,000

Provinces conquises. . .	2,000,000
Noblesse et clergé. . .	300,000
Etat militaire.	360,000
Cosaques, habitans de la Sibérie, et peuples Nomades.	1,000,000
Négocians et leurs familles.	200,000
Total.	21,860,000

Voilà, selon nous, à combien on doit faire monter la population totale de l'Empire de Russie, et c'est bien peu de chose, si on considère son étendue prodigieuse. Quant à celle de Pétersbourg, il ne faudra pas la calculer d'après le nombre des morts, vu la quantité d'étrangers qui y abondent l'été, soit des vaisseaux, soit de l'intérieur du pays; ils augmentent la population, souvent de 40 mille ames, et retournent l'hiver chez eux; mais par les naissances, qui vont toujours de 4,500 à 5,000, ce qui, multiplié par 30, et c'est tout ce qu'on peut accorder, portera le total à 150 mille ames au plus; c'est la population exacte de cette ville pendant l'hiver. Les Russes la font monter infiniment plus haut; mais lorsqu'on aura habité cette capitale, et vu l'immense terrain qui est perdu, ou non encore employé, on

concevra que sa grande étendue peut ne contenir que ce que nous disons.

Plusieurs personnes nous ont assuré que notre calcul sur la population de l'Empire, étoit au-dessous de la réalité, parce que, lors des révisions, tous les vingt ans, on cachoit des enfans, ou même des hommes faits, de manière que tel village, habité réellement par 500 personnes, n'en offroit que 300, et par conséquent ne payoit que pour 300 pendant vingt ans. Si réellement cette fraude est possible, par la négligence ou la séduction des employés, il n'est pas douteux que nous ne devions ajouter quelques cent mille ames au total marqué ci-dessus; d'un autre côté les guerres de Turquie et de Suède ont coûté au-delà de 600 mille hommes; cela semble incroyable, mais n'en est pas moins vrai: ainsi, quelque loin qu'on pousse les probabilités, il nous paroît de toute impossibilité de donner à la Russie, dans le moment présent, au-delà de 23 millions d'habitans: on n'y comprend pas les peuples errans, soumis à sa domination, qui d'ailleurs n'augmenteroient pas ce nombre d'un million, à beaucoup près; ainsi, établissons la population à 24 millions, nombre considérable, mais qui l'est bien peu, relativement à une étendue qui pourroit en nourrir aisément 300 millions,

en ne donnant à chaque lieue carrée que trois cent quarante habitans.

Les femmes russes sont fécondes; on aura de la peine à concilier ce fait avec la dépopulation du pays: mais le régime des bains que les enfans prennent au berceau, la transition subite du chaud au froid, l'usage immodéré des liqueurs fortes, le scorbut, les maladies vénériennes (1); toutes ces causes concourent à faire périr les trois quarts des enfans, et il n'est pas rare de voir une femme mère de dix enfans, n'en conserver qu'un ou deux.

Climat. La Russie s'étendant prodigieusement de tous côtés, doit réunir tous les climats; cependant, à l'exception de quelques contrées voisines de la mer Caspienne et de la Perse,

---

(1) Cette maladie fait des ravages effrayans dans plusieurs parties de l'Empire, sur-tout dans la petite Russie; elle y est au dernier degré de malignité, même chez les enfans: la raison principale est que beaucoup de malades ne lui opposent aucun remède: ceux qui en opposent, se servent du sublimé corrosif; mais leur ignorance leur fait éprouver les effets inévitables de ce poison violent, et une grande partie paye son imprudence de sa vie. *Hist. des Découv. des Sav. voyag.*, *tome* 1, *page* 69, *id. in*-4°.

où les chaleurs sont quelquefois extrêmes (et vont souvent à vingt-sept degrés de Réaumur, à l'ombre), il paroît que le froid domine dans ce vaste Empire : l'air des provinces septentrionales, jusqu'au 62 ou 63e. degré, est plus sain que celui des provinces du midi.

Nous donnerons plus bas les observations météorologiques faites à l'observatoire de Pétersbourg, de 1771 à 1791, et celles de cette dernière année, avec le plus grand détail. Petersbourg est le seul endroit de l'Empire où l'on observe ; ainsi nous ne pouvons offrir à nos lecteurs aucun objet de comparaison.

Les étrangers doivent user de grandes précautions contre le froid, et même avant d'entrer en Russie ; nous leur conseillons de les prendre dès le nord de l'Allemagne : ils devront porter, indépendamment d'un gilet fort chaud sous la veste, une large ceinture de flanelle à plusieurs doubles, qu'ils ne quitteront jamais, et qu'ils ne changeront que devant le feu, ou dans un appartement bien chauffé. Quelquefois les étrangers, particulièrement nos compatriotes, qui ne doutent de rien, veulent braver les usages reçus, et se vêtir comme en France : qu'ils renoncent à cette petite gloriole, ils en seroient les dupes, et payeroient peut-être la leçon bien cher. Les appartemens

sont ordinairement échauffés à quinze ou seize degrés de Réaumur, et la chaleur ne varie pas : les poëles (car on n'y connoît les cheminées que comme ornement) sont faits comme en Suède; le tuyau circule dans la cheminée, de manière que la chaleur parcourt beaucoup de chemin avant de sortir de l'appartement : si l'on restoit enfermé pendant l'hiver, ce seroit un printemps continuel. Nous n'avons jamais moins souffert du froid que dans les pays du nord ; et si l'on n'apercevoit au travers des fenêtres, la neige, les traîneaux, les mougiks avec leurs barbes couvertes de glaçons, rien ne rappelleroit la saison où l'on se trouve. Cette saison, au reste, n'est pas désagréable ; le soleil est ordinairement clair, le ciel pur, l'air calme ; en se couvrant bien, on a du plaisir à marcher, et cet exercice est très-favorable à la santé.

Observations météorologiques, depuis 1771, d'après le Thermomètre de de Lisle, qui marque 150 degrés au point de congélation : l'échelle est divisée en 300 degrés, et conséquemment 8 degrés de de Lisle équivalent à 15 de Réaumur.

Années.	*Jours du plus grand froid.*	*Degrés.*	*Jo. du pl. gr. chaud.*	*Degr.*
1771	4 mars.	— 196	19 et 20 juill.	— 109
1772	12 févr.	— 208	26 juillet.	— 104
1773	29 janv.	— 203	24 juillet.	— 104

Années.	Jours du plus grand froid.	Degrés.	Jo. du pl. gr. chaud.	Degr.
1774	10 février —	191.	8 juillet —	106
1775	24 janvier —	191.	10 août —	105
1776	18 janvier —	200.	22 et 29 juil. —	106
1777	2 février —	189.	6 juillet —	109
1778	20 et 22 janv. —	185.	20 juillet —	107
1779	21 janvier —	201.	12 août —	110
1780	18 février —	195.	26 juillet —	109
1781	31 décemb. —	201.	10 juillet —	108
1782	16 février —	206.	12 juillet —	109
1783	9 janvier —	201.	17 juin —	106
1784	30 janvier —	188.	29 juillet —	103
1785	3 mars —	200.	23 juillet —	108
1786	2 janvier —	202.	27 juin —	107
1787	9 février —	197.	13 juin —	103
1788	20 janvier — 23 décemb. —	196.	18 juillet —	100
1789	12 janvier —	198.	19 juillet —	105
1790	3 et 10 fév. —	188.	31 juillet —	115
1791	7 et 22 déc. —	173.	15 juin —	108

	Températ. moyenne pour toute l'année.		*Froid moyen, depuis le 1er. nov. jusqu'au 1er. mai.*		*Chaleur moyenne du 1er. mai au 1er. nov.*	
Années.	*Matin et Soir.*	*Après-Midi.*	*Matin et Soir.*	*Après-Midi.*	*Matin et Soir.*	*Après-Midi.*
1771	— 149 degr.	140	— 165	155	— 133	124
1772	— 148	139	— 159	154	— 134	124
1773	— 150	139	— 161	153	— 135	125
1774	— 149	141	— 161	155	— 135	125
1775	— 147	139	— 162	154	— 134	124

Années.	*Matin et Soir.*	*Après-Midi.*	*Matin et Soir.*	*Après-Midi.*	*Matin et Soir.*	*Après-Midi.*
1776	— 149 dégr.	140	— 162	155	— 136	125
1777	— 149	142	— 158	151	— 138	129
1778	— 150	141	— 161	153	— 138	128
1779	— 147	139	— 162	155	— 134	126
1780	— 149	142	— 162	155	— 138	127
1781	— 149	141	— 164	157	— 136	128
1782	— 152	144	— 166	158	— 137	129
1783	— 150	141	— 165	156	— 135	125
1784	— 150	140	— 162	153	— 137	128
1785	— 151	143	— 165	156	— 138	130
1986	— 151	141	— 166	156	— 138	126
1787	— 149	139	— 162	154	— 136	125
1788	— 151	140	— 168	158	— 137	125
1789	— 148	139	— 160	152	— 133	124
1790	— 149	142	— 156	150	— 138	130
1791	— 147 $\frac{1}{10}$	139 $\frac{3}{4}$	156 $\frac{1}{5}$	147 $\frac{3}{4}$	137 $\frac{4}{5}$	129 $\frac{3}{5}$

Voici des observations plus détaillées, depuis le 1er. novembre 1790, jusqu'au 31 décembre 1791.

Hiver de 1790 à 1791, du 1er. novembre au 1er. mai, comprenant un intervalle de 6 mois ou 181 jours, le plus grand froid 172° de de Lisle ou 11 $\frac{3}{4}$ de Réaumur, le 12 mars à 6 heures du matin. — La plus grande chaleur 122°. de de Lisle ou 15 de Réaumur, le 25 avril à 2 heures après-midi. — Le froid moyen 156° $\frac{1}{5}$ de de Lisle ou 3 $\frac{1}{5}$ de Réaumur. — Le froid moyen ou la chaleur moyenne, à 2 h. après-midi, 149° $\frac{3}{4}$ ou $\frac{1}{10}$ au-dessus de 0 de Réaumur.

Pendant cet intervalle de 6 mois d'hiver, il n'y a eu que deux jours plus froids de 170°, 46 jours plus froids que 160°, 160 jours seulement où le thermomètre est descendu au-dessous de 150°, point de la glace, et 57 jours où il est monté au-dessus de ce terme.

Il a gelé pour la première fois le 27 septembre 1790, et pour la dernière fois le 11 mai 1791. — Il a neigé pour la première fois le 19 octobre 1790, et pour la dernière fois le 10 mai 1791. — La rivière a été prise le 25 novembre 1790, et a débaclé le 20 avril 1791, au soir.

Eté de 1791, du 1er. mai au 1er. novembre, formant un intervalle de 6 mois ou 184 jours. — La plus grande chaleur 108 ° : suivant Réaumur 22 $\frac{1}{2}$ (à l'ombre) le 15 juin à 2 h. après-midi. — La moindre chaleur ou le plus grand froid 159 °. Suivant Réaumur 4 $\frac{3}{4}$ de froid le 18 octobre au matin. — La chaleur moyenne à 2 h. après-midi 129° $\frac{3}{5}$. Suivant Réaumur 10 $\frac{6}{10}$ de chaleur. — La chaleur moyenne le matin et le soir, 137 $\frac{4}{5}$. Suivant Réaumur, 6 $\frac{1}{2}$ de chaleur.

Pendant ces 6 mois d'été, il y a eu 3 jours plus chauds qu 110 °; 34 jours plus chauds que 120°; 105 jours plus chauds que 130; 154 jours plus chauds que 140, et 183 jours plus chauds que 150, qui répond au point de la congélation. Il y a donc eu un jour (le 4 mai) où il n'a pas dégelé du tout; mais il a gelé 28 jours, matin et soir, savoir : 10 en mai, 3 en septembre, et 15 en octobre.

Il a recommencé à geler le 25 septembre, et il a neigé pour la première fois le 16 octobre. — La Néva a été prise trois fois : le 8 novembre, le 13 novembre et le 6 décembre. Le 1er. janvier 1792, la glace de la riviere devant Galerhof, avoit 5 pou. de France d'épaisseur : les traîneaux seuls la traversoient.

Année 1791, du 1er. janvier au 31 décembre.

Le plus grand froid 173 °; d'après Réaumur 12 $\frac{2}{3}$ le 7 et le 22 décembre matin. — La plus grande chaleur 108 °; d'après Réaumur, 22 $\frac{1}{2}$ le 15 juin à 2 h. après-midi. — Le froid moyen, dans les heures du matin et du soir, 147 ° $\frac{1}{10}$ d'après de Lisle, ou 1 $\frac{1}{2}$ de chaleur d'après Réaumur. — La chaleur

moyenne,

moyenne, à 2 h. après-midi, 139° $\frac{2}{4}$, 5 $\frac{1}{2}$ de Réaumur.

Dans toute l'année, le froid a surpassé 170° en 5 jours. — Il a été entre 160 et 170 en 44 jours. — Entre 150 et 160 en 139 jours. — La chaleur a surpassé 110° en 3 jours. — Elle a été entre 110 et 120° en 31 jours. — Entre 120 et 130 en 77 jours. — Entre 130 et 140° en 54 jours. — Entre 140 et 150° en 101 jours.

Il a donc dégelé en 266 jours, de sorte qu'il a gelé continuellement en 99 jours. — Il a gelé en 188 jours, de sorte qu'il n'a pas gelé du tout en 177 jours.

Le thermomètre dont on s'est servi est à mercure. Toutes les dates sont d'après le nouveau style.

La latitude de St. Pétersbourg, est 59° 56' 23''; longitude 47° 59' 30''.

Productions. Un empire qui, dans sa vaste étendue, réunit tous les climats de l'Europe, doit en offrir toutes les productions : aussi les trouverons-nous en Russie; mais plusieurs y sont rares : le secours des nations étrangères ne lui est pas moins nécessaire que si ces productions lui avoient été entièrement refusées.

Les environs d'Astrakan produisent d'assez bon vin : nous en avons bu, que nous n'avons pas trouvé tel : nous ne savons s'il faut attribuer sa mauvaise qualité au sol ou à la manière de cultiver la vigne, et de préparer le vin : nous pencherions pour cette dernière cause ; Astrakan étant situé à peu-près à la même latitude

que le milieu de la Bourgogne, nous croyons qu'avec des soins assidus, on parviendroit à rendre ce vin, sinon de la bonté du nôtre, au moins fort au-dessus de ce qu'il est. On trouve beaucoup de mûriers dans le gouvernement d'Astrakan, et autres méridionaux, surtout en allant vers les frontières de la Perse : le Ghilan, qui en produit une grande quantité, fournit beaucoup de soie; mais elle n'est pas toute également bonne, et la majeure partie est jaune. Les Persans et les Turcs l'achètent presqu'en entier; ils ont la préférence sur les Russes, parce qu'ils la payent en lingots : — les environs de Voronetz produisent une espèce de cochenille qui teint en beau cramoisi, et dont on pourroit tirer un grand parti.

Nous n'entrerons dans aucun détail sur les mines : nos lecteurs consulteront les *découvertes des savans voyageurs*, où cette partie est traitée de manière à ne rien laisser à désirer. On sait que la Russie a des mines de tous les métaux : la Sibérie peut être regardée comme le pays le plus riche de l'univers, soit par la quantité de ses mines, soit par leur qualité.

Les animaux domestiques et sauvages sont les mêmes que dans le reste de l'Europe. Les ours sont très-communs dans le nord; et la chasse de ces animaux est un amusement fort

à la mode: cette chasse est très-insipide, si on la compare à nos grandes chasses du cerf, du sanglier, du loup. Les chasseurs à l'ours sont armés d'une longue pique, et attendent tranquillement que l'animal vienne de leur côté, de façon que sur trente chasseurs, il y en a quelquefois vingt-cinq qui ne le voyent que mort. Les ours que nous avons vus dans les environs de Pétersbourg, y avoient sans doute été amenés pour donner le plaisir de les chasser; ils faisoient pitié: cette chasse, souvent dangereuse ailleurs, ne l'est point ici.

La notice suivante pourra intéresser les botanistes: on peut compter sur son exactitude.

Plantes étrangères qui ont supporté le climat de Pétersbourg, en pleine terre.

Nota. Les Plantes suivies d'une étoile, ne produisent pas de graines.

Tradescantia Virginica. *
Podophyllum peltatum. *
Senecio Canadensis. *
Phlox paniculata. *
— *Maculata.* *
Veronica Virginica.
Rheum palmatum.
Mentha piperita. *
Cerinthe minor.
Antirrhinum majus.

Chelone pentestemon.
Menispermum Canadense. *
Elymus histrix.
Phalaris arundinacea.
Asclepias Syriaca *.
Helianthus tuberosus (ne porte pas de fleurs).
Alcea rosea.
Primula auricula.
Verbascum phœnicum.
Dianthus caryophillus.
— *Glaucus.*
— *Carthusianorus.*
Dictamnus albus.
Lilium bulbiferum.
Lilium album. *
— *Canadense.* *
Tritillaria meleagri.
Tulipa gesneri.
Narcissus bicolor.
Narcissus calathenis.
— *Tazetta.*
Tritillaria corona imperialis.
Crocus vernus. *
Iris spuria.
— *Anglica.*
— *Sambucina.*
Pæniæ omnes.
Hemerocallis fulva.

Sempervivum tectorum.
Hyssopus officinalis.
Silphium perfoliatum.
Dodecatheon meadia.
Saxifraga cotyledon.
— *Cuneifolia.*
Zigophyllum Fabago.
Rudbekia laciniata. *
Echium orientale.
Clematis Virginica.
Scabiosa nigra.
Onopordum Arabicum.
Papaver orientale. *

Arbres et arbrisseaux faits au climat.

Le pommier.
Le cerisier.
Pinus strobus.
— *Larix americana.*
Cratægus aria.
Philadelphus coronaria.
Spirea alba.
— *Trifoliata.*
Rhododendron ponticum.
Laurocerasus.
Populus balsamifera.
Rubus odoratus.
Syringa vulgaris.
— *Persica.*

Les roses à cent feuilles, jaunes simples, et plusieurs autres.

Le lierre, le buis, la rose jaune, double, le romarin, le bâton-d'or, et d'autres semblables, qui supportent les hivers d'Allemagne, périssent ici. — Les poiriers, pruniers, et autres arbres plus tendres, ne résistent pas à nos hivers, s'ils sont greffés. — Les cerisiers à fruit doux demandent à être couverts, mais non les aigres. L'artichaut ne dure pas plus d'une année. Le céleri et le persil périssent ordinairement en hiver. Les scorsonnaires et les panais, au contraire, y résistent. — La plupart des plantes potagères sont annuelles. Les *biennes* ne prospèrent pas. Les graines de toutes, élevées dans le pays, ne sont pas de bonne qualité.

Les arbres et arbustes suivans végètent sous la neige, mais tout ce qui s'en élève au-dessus, périt en hiver.

Fagus castanea.
Platanus occidentalis.
Juniperus Virginiana.
Æsculus Hippocastanum.
Populus Italica.
Sambucus nigra.
Lycium Europæcum.
Lonicera periclimenum.
— Caprifolium.

Les rosiers sont souvent dans le même cas.

Cette notice nous a été fournie par le professeur Pallas, dont nous croyons inutile de faire l'éloge, d'après sa grande réputation parmi le monde savant ; ses vastes connoissances en histoire naturelle et en botanique, sont universellement connues : c'est un de ces hommes dont la Russie pourra s'enorgueillir : quoique né en Allemagne, les voyages qu'il a entrepris par l'ordre de Catherine, la manière dont il a rempli cette honorable mission, les lumières qu'il a répandues sur une vaste contrée, inconnue jusqu'alors à l'Europe, le feront regarder comme Russe, et sa gloire rejaillira sur la nation qui l'a adopté.

CHAPITRE XIII.

Gouvernement. Sénat. Titres des Nobles. Revenus de l'État. Lois pénales. Knout. Postes.

Le gouvernement de Russie est purement despotique : il l'est autant que les États de l'Orient, et la Russie est beaucoup plutôt un Empire

asiatique qu'européen : la volonté du souverain est la loi suprême. Le peuple, accoutumé au joug, change de maître sans s'en apercevoir, et c'est ce qui rend les révolutions si faciles : 50,000 roubles distribués aux régimens des gardes, et une nuit, suffisent à un usurpateur pour devenir souverain de ce vaste Empire : la capitale donne l'exemple aux provinces, qui le suivent toujours. Les gouverneurs isolés, éloignés les uns des autres, ignorant, par la distance où ils se trouvent, à quel point sont poussées les choses, n'osent tenter une résistance dont ils peuvent être les victimes ; quelque attachés qu'ils soient à leur ancien souverain, ils suivent l'impulsion de la capitale, aimant mieux se faire un mérite de la nécessité, et garder leurs emplois. Depuis Pierre Ier, les gardes ont placé sur le trône trois impératrices qui n'y étoient pas appelées ; et nous ne parlons pas de l'arrestation de Biren, de ce changement dans la régence, qu'on pourroit bien appeler une révolution. A-t-on vu le peuple prendre parti dans aucune de ces circonstances ? Non, parce qu'il est indifférent au Russe d'obéir à un empereur, ou à une impératrice, souverains légitimes, ou usurpateurs : il sait qu'il doit obéir, voilà tout. Remarquons encore que ces révolutions n'ont eu pour but que le changement de souverain, et

jamais celui des lois, de la constitution ; c'est en quoi, selon nous, consiste essentiellement le despotisme.

Cependant, au centre d'un Etat despotique, rien de plus libre, on peut même dire, de plus républicain, que Moskou. Les seigneurs, il est vrai, sont les seuls qui jouissent de cette liberté excessive, qui leur donne les dehors des satrapes de l'Asie : dans leurs terres l'étranger trouve tous les genres d'hospitalité : il est admis au serrail comme à la table : le peuple ne participe point à cette précieuse liberté : mais ce n'est pas le despotisme du souverain, qu'il ne connoît pas, qui l'écrase, c'est celui des nobles, et voilà ce qui constitue le vice affreux de ce gouvernement. Si, aujourd'hui, le paysan russe devenoit libre, tous seroient heureux dans ce vaste pays : le gouvernement resteroit pourtant le même; mais son despotisme, concentré dans la capitale, ne peseroit que sur une très-foible partie des sujets : il seroit donc préférable à celui qui atteint toutes les classes, qui, divisé en une infinité de branches, ne connoît ni distances, ni exceptions.

On ne peut se dissimuler que Catherine Ire, n'ait usurpé le trône : Pierre-le-Grand étant mort sans avoir déclaré sa volonté, la couronne appartenoit à Pierre II, et il n'est pas douteux que, sans Menzikoff, le choix de la nation seroit

tombé sur lui : on auroit sans doute laissé la régence à Catherine, et cela étoit juste. Elisabeth a usurpé le trône, on ne sauroit le nier : Ivan avoit été nommé par Anne, et la loi de Pierre Ier, n'ayant pas été abrogée, subsistoit dans toute sa force, cela est incontestable. Catherine II pouvoit tout au plus se déclarer régente pendant la minorité de son fils. Nous ne la blâmons pas d'avoir gagné son mari de vîtesse, et d'avoir, par-là, évité le sort qu'il lui préparoit : mais étoit-elle en droit de se déclarer souveraine ? Il est naturel que, dans un pays où le peuple change de maître avec autant d'indifférence, les révolutions soient si communes : conséquemment, quelles précautions ne doit pas prendre celui qui est sur le trône, pour s'y maintenir contre des efforts, qui, pour n'être pas toujours cachés, n'en sont pas moins redoutables ? La crédulité a perdu la régente de Brunswick ; l'indolence, et une foiblesse impardonnable, ont perdu Pierre III : ce sont des exemples à ajouter à tant d'autres, qui prouvent qu'un souverain doit, comme un soldat, savoir braver la mort dans l'occasion, ou qu'il ne mérite pas de régner. La lâcheté a quelquefois sauvé la vie, mais elle a toujours déshonoré.

Depuis la suppression de la dignité de patriarche, par Pierre-le-Grand, les empereurs

russes réunissent au pouvoir temporel, la puissance ecclésiastique, et c'est encore là une des causes de cette vénération profonde des Russes pour leur souverain. Ils le regardent comme l'image de Dieu sur la terre, et quand il a parlé, ils obéissent aveuglément, parce que *Dieu et le Czar le veulent.*

L'Empire Russe est divisé en quarante-trois provinces ou gouvernemens ; quelques-uns, sur-tout en Asie, sont d'une étendue prodigieuse (1), mais dépeuplés. On ajoutera à ces quarante-trois gouvernemens, les nouvelles conquêtes sur la Pologne et la Courlande, dont il paroît (par les gazettes) que la réunion à la Russie vient d'être effectuée (en 1795). Catherine a prodigieusement reculé les bornes de ses Etats en Europe : elle devroit, d'autant plus, chercher à diminuer leur trop vaste étendue du côté opposé: nous soumettons de nouveau à ses réflexions le

---

(1) Irkutzk et Iakutzk sont les capitales de deux gouvernemens limitrophes : il y a cinq cents lieues de l'une à l'autre. Consultez pour la Russie l'excellente carte des gouvernemens, dressée par l'académie des sciences, en 1786, en trois feuilles : celle qui est à l'atlas des voyages de Pallas est la même en petit.

plan proposé dans le chapitre précédent. La Russie a voulu être une puissance européenne, elle y est parvenue. Nous ne discuterons pas si elle a bien ou mal fait, mais son ambition doit être satisfaite du rôle qu'elle joue dans l'Europe, et du rang qu'elle tient dans sa balance politique: le commerce seul doit lui rendre précieuses ses possessions en Asie. L'impératrice a l'ame trop élevée, des connoissances trop vastes, un jugement trop sain, pour ne pas sentir que cette vaine gloire de dominer sur une immense portion du globe, manquant d'habitans, doit céder à la gloire réelle de régner sur un pays moins vaste, mais plus peuplé, plus riche, mieux cultivé, dont sa sollicitude paternelle puisse embrasser d'un coup d'œil toutes les parties, et les faire prospérer sous ses yeux.

Nous ne comprenons pas dans le nombre des gouvernemens, les peuples soumis à la domination russe, tels que les Koriaques, les Tonguses, les Burates, les Kirguis (1), les Tchuski,

---

(1) Pendant notre séjour à Pétersbourg, ce peuple, qui habite au nord de la mer Caspienne, près de la chaîne des Urals, envoya huit ambassadeurs à S. M. I. pour lui faire part de l'élection d'un de leurs Kans. Nous assistâmes à leur audience:

les Ostiaques, etc. : la quantité de ces peuples est telle, qu'on assure que S. M. I. réunit sous

---

ils ne haranguèrent point l'impératrice ; seulement ils lui baisèrent la main, à genoux. Deux des huit avoient l'habit brun ; les six autres bleu, galonné en or. Ils étoient vêtus à la manière de leur pays, avec l'habit long, par-dessous, un autre, long aussi, avec une ceinture, dont deux étoient d'étoffe d'or, et les autres d'étoffe de soie violette. Ils avoient sur la tête des bonnets pointus de velours rouge et vert (cette différence de couleur étoit absolument insignifiante), avec des galons de clinquant, et au bas une garniture de zibeline. Les Tartares, les Cosaques, les Baschkirs, et autres nations reculées de la domination russe envoyent assez souvent de ces sortes d'ambassades : elles étoient beaucoup plus fréquentes autrefois (voyez une citation curieuse d'Oléarius, dans son voyage, tome premier, page 32, édit. in-4°) : ils les briguent infiniment, parce qu'ils vivent au dépens de la couronne pendant tout le temps de leur voyage et de leur séjour à Pétersbourg. Ils sont de plus, habillés de la tête aux pieds, et reçoivent des présens : plusieurs de ces ambassadeurs profitent de la circonstance pour faire un commerce qui ne laisse pas d'être considérable. Les huit Kirguis en question avoient le teint basané, peu de barbe, et la même coupe de visage. Nous avons

sa domination soixante idiomes ou langages différens.

Sénat. La maison qu'occupe le sénat à Pétersbourg, est située au bord de la Néva, à côté de la statue de Pierre-le-Grand. Le prince Georges de Holstein, oncle de Pierre III, l'a occupée : loin d'avoir rien de remarquable au dehors, elle est au contraire de la plus grande simplicité; il en est de même dans l'intérieur : les portraits de l'impératrice actuelle, et celui de quelques-uns de ses prédécesseurs en sont les plus beaux ornemens. Dans une des salles est le manuscrit original du code de lois de Catherine, en trois volumes, écrits de sa main, en entier : il est renfermé dans une espèce de temple en argent,

---

soupé avec eux chez le grand-écuyer Naryskin, dont la maison est le rendez-vous des étrangers de toutes les nations. Nous avons joui, pendant le repas, de l'embarras des ambassadeurs pour se servir de fourchettes et de cuillers : l'habitude où ils étoient de n'en connoître d'autres que leurs doigts, perçoit à tout instant : ils avoient un interprête, sans lequel ils n'eussent pu être entendus de personne, quoique se trouvant au milieu des sujets de la czarine, dont eux-mêmes reconnoissoient la domination.

fort beau. Chaque département du sénat a sa salle particulière.

Les sénateurs doivent être au moins lieutenans-généraux, ou conseillers privés. Des six départemens du sénat, quatre sont à Pétersbourg, et deux à Moskou. Ils jugent en dernier ressort les affaires, mais leur jugement est toujours dicté d'avance; les Russes trouvent dans l'existence de ce tribunal, une apparence de liberté; ils se disent libres, et croyant l'être, ils ne songent pas à le devenir.

Les testamens approuvés par l'impératrice, et déposés au sénat, deviennent irrévocables: ces formalités sont fréquemment mises en usage pour les mariages et autres circonstances qui exigent des arrangemens fixes et invariables. Quelques personnes ont aussi fait des donations de leur vivant, et s'en sont repenties. Nous nous contenterons de citer l'anecdote suivante, qui regarde une des premières familles de Russie.

La maréchale G...., ayant hérité de tous les biens de son mari, avec la liberté d'en disposer à son gré, crut, dans l'excès de sa reconnoissance, devoir les donner (en y joignant les siens propres) aux fils d'un des frères de son mari, qui étoient les moins riches de cette branche: l'impératrice approuva ces dispositions

et, par sa signature, les rendit irrévocables. Peu après, la disette ayant désolé plusieurs provinces, entr'autres l'Ukraine, où étoient situées les terres de la maréchale, son plus grand revenu étant en brandevineries, elle se vit forcée d'acheter beaucoup de grains, pour fournir la couronne, comme à l'ordinaire. Pendant deux ans, loin de toucher rien de ses terres, elle fut obligée de vendre, non de ses biens, puisqu'elle étoit liée par sa donation, mais son mobilier; et malgré cela, elle se vit réduite à l'économie la plus sévère, et même au besoin. Dans ces cruelles circonstances, la maréchale s'adressa au prince Michel, l'aîné de ses neveux, à qui elle représenta sa malheureuse situation, provenant de la donation qu'elle lui avoit faite: celui-ci eut la bassesse de lui répondre qu'étant encore en tutelle, il ne pouvoit rien décider, ni s'engager à rien; qu'il en écriroit à son oncle: la maréchale est morte de douleur. Ajoutons qu'elle avoit eu le crédit d'engager son beau-frère, ambassadeur à Vienne, à faire les mêmes dispositions en faveur des trois jeunes princes, et que, par conséquent, c'est à elle qu'ils devront la plus grande partie de leur fortune. Nous devons dire que le prince Fedor, connoissant la détresse de la maréchale, est venu lui offrir tout

son

son bien, s'il étoit nécessaire, ne voulant pas qu'il fût dit que dans une famille aussi nombreuse que celle des Gal., il ne s'en étoit pas trouvé un seul qui se fût bien conduit dans cette circonstance. La maréchale refusa ses offres.

Les titres des nobles en Russie, sont ceux de prince, de comte et de baron. Ils sont attachés non à un individu, mais à une famille; ainsi, par exemple, tous les Dolgorouki sont princes, tous les Soltikoff sont comtes, etc. : ce dernier titre est le plus considéré; les princes, dont plusieurs descendent des *Knées* Tatars, sont en grand nombre, le titre de Knées étant autrefois le seul pour désigner la noblesse: ainsi beaucoup de ces princes ne sont que des nobles ordinaires. Les princes Menzikoff, Grégoire Orlow et Potemkin, sont les seuls qui ayent été créés individuellement princes, par diplôme des empereurs d'Allemagne. Le titre de baron est possédé par un très-petit nombre de familles: celle des Naryskin s'est crue assez illustrée d'avoir donné naissance à la mère de Pierre-le-Grand, et n'a jamais voulu de titres.

L'usage de désigner les personnes par leur nom de baptême, et celui de leur père, est commun en Russie, dans toutes les classes et pour les deux sexes; ainsi on dira : *Paul Petro-*

vitz; Paul, fils de Pierre: *Michel Alexandrovitz*; Michel, fils d'Alexandre: *Maria Paulowna*; Marie, fille de Paul, etc.: ce seroit manquer à la politesse que de parler autrement, ou de sustituer le nom de famille.

Revenus de l'Etat. Depuis Pierre Ier. ils se sont accrus dans une proportion rapide; et aujourd'hui nous croyons qu'on peut les évaluer à 60 millions de roubles au moins. Il est impossible de les connoître au juste: les Russes qui exagèrent tout ce qui tient à leur pays, les font monter beaucoup plus haut. Cette somme, qui paroîtra modique pour subvenir aux dépenses multipliées de l'Empire, seroit plus que suffisante par la modicité du traitement des gens à la solde du Gouvernement, sans le gaspillage et la mauvaise administration. Les revenus sont principalement produits 1°. par la capitation de 70 copecks, que paye annuellement tout paysan mâle, d'après la révision générale qui a lieu tous les vingt ans. 2°. Par les douanes: cet article augmente tous les jours; il s'élève actuellement à plus de six millions de roubles. 3°. Les terres appartenant à la couronne. 4°. Les eaux-de-vie, dont la fabrication lui appartient, et rapporte un bénéfice énorme. 5°. L'impôt sur les terres. Quelques autres objets moins importans, mais qui, réunis,

montent à des sommes considérables, tels que les postes, le bénéfice sur la fabrication des monnoies, etc. Les nobles ne sont assujettis à aucune taxe personnelle : ils sont seulement garans de l'impôt. La perception est bien établie en Russie : le peuple n'y est point arbitrairement vexé, au moins par la couronne ; mais il l'est par les seigneurs : cela ne revient-il pas au même pour lui (1) ?

(1) Le revenu d'un paysan, appartenant à un seigneur, est évalué à cinq roubles : ainsi, lorsqu'on dit : tel noble a dix mille paysans (c'est la manière d'évaluer la fortune), c'est-à-dire, qu'il a 50,000 roubles de revenu. Quelques seigneurs retirent d'avantage de leurs serfs ; et moins ils sont riches, plus ils les pressurent. Aussi avons-nous trouvé une grande différence entre les villages de la couronne, ou des seigneurs opulens, et ceux des nobles peu aisés. M. de Scheremetow, qui a cent mille paysans (on sait que les femmes ne comptent jamais), n'en exige que cinq roubles, comme son père, il y a quarante ans. Sa grande fortune lui permet ce sacrifice ; car il pourroit, d'un mot, augmenter ses revenus de 150,000 roubles, sans surcharger ses sujets ; aussi est-il adoré de cette masse d'hommes, et si un revers imprévu le forçoit à vendre quelque terre, on verroit se répéter le trait arrivé en Bretagne, qui a fourni le sujet de la pièce des Trois Fermiers.

Loix pénales. La peine de mort n'existe plus en Russie que pour les crimes de haute trahison : les battogues pour les fautes moins graves; le knout et l'exil en Sibérie pour les crimes : voilà à quoi se réduisent les peines; mais par la manière dont celle-ci est infligée, par ses suites affreuses, nous n'hésitons pas à la trouver plus cruelle que la mort. Si l'intention est de punir davantage le coupable, il n'y a rien à dire, elle est remplie : mais alors il ne faut pas que cette suppression de la peine de mort soit transformée en un acte d'humanité dont elle est loin, selon nous, de mériter le nom.

Knout. Pendant notre séjour à Pétersbourg, le nommé *Repka*, fameux chef de brigands, fut condamné à ce supplice : malgré les détails que plusieurs voyageurs en ont donnés, nous allons rapporter ce dont nous avons été témoins.

On est venu prendre le criminel à l'hôtel de la police, vers les dix heures : on l'a couché sur un traîneau; il étoit escorté par une cinquantaine d'hommes des troupes de la police, armés de fusils sans bayonnettes, et de six Cosaques à cheval, le sabre au côté, armés de leur lance, tenant à la main un petit fouet : il y avoit encore plusieurs hommes de la police avec des bâtons; un seul officier à cheval :

arrivé au lieu du supplice, place de Neuski, le criminel, qui l'avoit déjà enduré deux fois, s'est disposé de lui même à le subir de nouveau; il a ôté sa chemise, s'est passé une courroie autour du cou, et s'est placé dans la posture qu'il connoissoit déjà, et que voici : on attache avec une courroie les pieds du patient contre une pièce de bois qui est échancrée par le haut, de manière à y pouvoir emboîter le cou et les bras. Autour du cou passe une courroie qui attache en même temps les bras ensemble, un peu au-dessus des poignets : elle aboutit à un anneau de fer qui est au bas de la pièce de bois, et correspond à celui qui est de l'autre côté, où sont attachés les pieds : dans cette posture l'homme tend forcement le dos, et ne peut remuer. Ces apprêts finis, on a fait lecture de la sentence, pendant laquelle tout le monde a ôté son chapeau (on peut voir dans M. Coxe, la description du fouet appelé knout : elle est exacte). Le bourreau s'est mis en veste, s'est éloigné du patient d'environ six pieds, et a commencé ses fonctions sans jamais quitter sa place, quoique plusieurs voyageurs le fassent avancer et reculer continuellement : entre chaque coup, il y a toujours eu un intervalle de plus de six secondes, et tous les dix ou quinze coups on a changé la mêche du fouet,

que le sang et l'humidité de la terre rendoient trop molle : on avoit cependant pris la précaution d'étendre une natte à l'endroit où l'extrémité du fouet touchoit la terre, pour qu'elle conservât plus long-temps sa dureté et son élasticité. Les premiers coups ont fait jeter quelques cris au patient, après quoi on n'a rien entendu. Au bout d'une heure et demie, pendant lequel temps le criminel avoit reçu 370 coups, on a cessé : l'ordre a été signifié par un officier de la police, qui se promenoit autour du criminel : pendant l'exécution il a détaché à plusieurs reprises un bas officier pour lui parler ; il nous a semblé qu'il n'avoit jamais répondu : nous avons su ensuite qu'on lui demandoit s'il étoit répentant. Le criminel étant détaché, le valet du bourreau a pris ce malheureux par les cheveux, et en même temps le bourreau lui a appliqué sur le front une machine garnie de pointes de fer, qu'il a fait entrer en frappant quelques coups de la paume de la main, sur le manche de cet instrument : cela fait, il a pris de la poudre à canon, et en a frotté avec force la partie marquée : il a répété la même opération sur les deux joues ; ensuite il lui a enfoncé dans les narines une tenaille tranchante et pointue, et les a ainsi déchirées en deux. Malgré cette terrible exécution, le

criminel se tenoit encore debout sans aide: on lui a remis sa chemise, on l'a couché dans le traîneau qui l'avoit amené, et on l'a reconduit, couvert, dans les prisons de la police. Il n'est mort que neuf jours après, la gangrène s'étant mise dans ses plaies, faute de secours: nous le tenons d'un homme, qui a visité les prisons dans ce temps là, qui l'a vu, la veille de sa mort, couché sur un lit de *bois nud*, vêtu seulement de la ceinture en bas; ayant le dos à découvert, ses plaies envenimées faute de pansement: le criminel dit même à celui de qui nous tenons ces détails, que, si on le saignoit, il en reviendroit. Le geolier, interrogé là-dessus, répondit qu'il étoit défendu de lui donner aucun secours. Ce n'est donc pas à tort que nous taxons d'inhumanité, de barbarie, cette loi qui supprime la peine de mort, pour livrer un malheureux à un supplice horrible, et le faire mourir mille fois: on repond à cela que sa sentence porte qu'on le laissera mourir: en ce cas il faut qu'il meure sur la place, parce que, indépendamment de la cruauté de la chose, rien n'est plus impolitique. Les supplices n'ont lieu publiquement que pour effrayer le peuple, pour le retenir, pour l'exemple enfin: les spectateurs voyent marquer le criminel après l'exécution; ils ne doutent pas qu'il ne soit destiné

à l'exil en Sibérie; et ils ignoreront toujours qu'on l'a ramené en prison pour l'y laisser mourir. Alors il nous semble que le but qu'on doit se proposer est totalement manqué.

Malgré ce que dit M. Coxe, ainsi que plusieurs autres personnes, qui assurent qu'un exécuteur adroit et exercé peut tuer un homme en trois ou quatre coups, nous ne le croyons pas : nous sommes même de l'avis qu'il faudroit un temps incalculable pour découvrir des parties dont l'attaque ou la déchirure pût être mortelle. La moindre connoissance anatomique suffit pour convaincre de cette vérité; l'expérience vient encore à l'appui. Pendant notre séjour, un assassin fut condamné à subir le knout à mort; il reçut plus de 400 coups, et il n'étoit pas mort : nous croyons que si les criminels périssent par ce supplice, cela vient de la manière dont on leur a serré le cou : on nous a même cité l'exemple d'un qu'on a étranglé sur la place avec un mouchoir, ce qui vaut infiniment mieux pour l'humanité et pour l'exemple du peuple, que de le laisser périr misérablement dans une prison.

La manière dont on faisoit la police pendant cette exécution est trop singulière pour n'en pas faire mention : du moment que la foule pressoit un peu trop le cercle autour du patient,

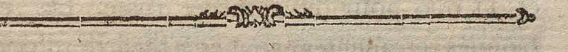
des gens armés de bâtons, frappoient sur tout le monde indistinctement. Les Cosaques frappoient aussi avec leurs fouets, sans distinction, sur tout ce qui se trouvoit à leur portée : ils poussoient leurs petits chevaux, avec une adresse singulière, vers les endroits où la presse étoit la plus forte. Nous ne concevons pas comment il n'est pas arrivé d'accidens, ou comment personne n'a été tenté de témoigner son mécontentement. Il faut être bien sûr d'un peuple, pour en agir ainsi avec lui. Nous n'avons remarqué sur les visages que deux sentimens bien prononcés : dans le plus grand nombre, une espèce de gaieté qui tenoit peut-être à ce qu'ils regar doient ce qui se passoit, comme un spectacle auquel ils n'étoient pas fâchés d'assister. Dans le reste, une indifférence, une apathie, également éloignées de l'effroi et de la pitié. Nous devons dire, à la louange des femmes, qu'il y en avoit fort peu sur la place du supplice : nous n'en avons vu qu'une, en voiture, encore étoit-elle Allemande, à ce que nous avons su après. Il est d'usage, lorsqu'on doit donner le knout, que la police avertisse la veille dans les grandes maisons de Pétersbourg, afin qu'elles y envoient quelques-uns de leurs domestiques : comme le motif évident de cette coutume est d'effrayer, et de contenir par l'exemple, il nous

a paru très-extraordinaire que l'exécution eût lieu, non sur un échafaud, mais par terre, de manière que les premiers rangs du cercle peuvent seuls voir ce qui se passe : or cela est entièrement contraire au but qu'on s'est proposé.

Postes. Plusieurs parties de l'administration intérieure ont besoin de grandes réformes. Les postes sont de ce nombre. Les ports de lettres sont d'une cherté affreuse. La taxe a été augmentée il y a quelques années, pour bâtir, a-t-on dit, un nouvel hôtel des postes, et un autre au grand-maître. Les hôtels sont bâtis ; la taxe n'est pas diminuée, et l'on assure qu'elle ne diminuera pas. Presque toutes les lettres sont ouvertes à la poste, où on doit les jeter au moins seize heures avant leur départ : souvent même on ne se donne pas la peine de les recacheter : nous en avons eu des preuves physiques. Il faut affranchir pour tous les pays, sans distinction, même pour la Russie. Ce qu'il y a de particulier, c'est qu'il nous est arrivé de payer quelques copecks de plus une lettre, absolument pareille à une autre, parce qu'il plaisoit au commis de mettre l'excédent dans sa poche ; il a fallu les payer, sans autre explication, ou renoncer à notre lettre ; quelques copecks ne valant pas la peine de se plaindre, nous nous sommes tus, d'autant que si nous eussions porté

nos plaintes, on auroit nié le fait, ou assuré que la seconde lettre pesoit plus que la première, et tout auroit été dit. Voilà qui explique ce qu'on voit fréquemment ici ; des gens qui, avec un emploi de deux ou trois cents roubles, en mangent trois mille.

La poste se charge des assignations de la banque, et en répond, en les déclarant, et payant $\frac{1}{2}$ pour $\frac{0}{0}$.



CHAPITRE II.

Spectacles. Musique de Cors-de-Chasse. Clubs de Pétersbourg. Foire de Noël. Boutiques. Marchands et Ouvriers. Libraires. Marché aux Maisons.

NOUS avons parlé du théâtre de Moskou : comme ce que nous allons dire de ceux de Pétersbourg tient plus au goût de la nation entière qu'à celui de la capitale seule, nous avons cru cet article mieux placé dans le volume où nous traitons des choses générales. Les théâtres de Pé-

tersbourg et de Moskou sont, jusqu'à présent, les seuls de l'Empire.

Il y a dans cette ville l'opéra national, la comédie, et la comédie française : cette dernière est spécialement au service de l'impératrice, et joue fréquemment à l'hermitage ; le public n'en jouit que les jours où S. M. le permet. Les trois spectacles lui coûtent annuellement de 170 à 175,000 roubles, dont 100,000 pour l'opéra, 52,000, environ, pour la comédie française, et 21,000 pour la comédie russe. Les deux troupes représentent au même théâtre : l'opéra, au théâtre de pierre, qui est grand, et seroit joli, sans l'amphithéâtre qui coupe la salle par la moitié, d'une manière désagréable. Aucun théâtre n'est ouvert les samedis.

L'Opéra ne joue que sept mois dans l'année, et deux fois, au plus, par semaine. Le prix est (comme aux autres spectacles) d'un rouble et demi aux premières places, et d'un rouble au parquet ; mais il n'est pas reçu de s'y placer ; les jours de pièces nouvelles ou courues, on envoie chercher un billet de premier parquet, avec lequel on peut arriver à l'heure qu'on veut, parce que les fauteuils sont numérotés. Les costumes sont riches en général : les décorations, quoique très-vantées, fort médiocres, et mal servies : il y en a peu où il ne manque quelque chose

dans le premier moment. Les voix sont médiocres, les chœurs assez mauvais, exécutés souvent par une troupe d'enfans, parmi lesquels nous n'en avons jamais remarqué un qui eût une figure, nous ne disons pas jolie, mais passable: ce n'est pas là seulement que nous avons eu occasion de faire la même remarque. Les ballets n'ont rien de merveilleux : *Le Picq* est premier danseur, mais son bon temps est passé : sur dix aplombs, il en manque neuf. Nous avons observé avec surprise que les danseurs et danseuses avoient l'air essoufflé, et respiroient à peine, après avoir dansé une reprise, ou au plus deux. Nous avons pourtant vu des Russes, ayant séjourné long-temps à Paris, trouver ces ballets admirables : que ne peut l'amour de la patrie! mais, de tous ceux donnés depuis l'établissement de ce spectacle, le ballet de Didon (en novembre 1791) a le plus excité l'enthousiasme des Russes. Dix-huit chevaux y parurent, et, à leur vue, l'admiration fut au comble: rien n'est comparable à l'effet qu'ils produisirent, si ce n'est pourtant le ridicule de la chose, qui obtint de si vifs applaudissemens (1).

---

(1) Les dix-huit chevaux défilèrent au petit pas, sur le théâtre, étant montés, et ayant de plus

La troupe française est très-nombreuse, mais elle joue rarement pour le public. Mademoiselle *Hus* en est la première actrice : elle a du talent pour la tragédie, quoique fort au-dessous de l'idée qu'en ont les Russes, qui ne croyent pas qu'il puisse jamais y avoir rien de mauvais ou seulement de médiocre chez eux. *Aufrêne* qu'on a vu long-temps en France remplir les rôles de Brizard, et les remplir en province, quoique très-digne de figurer sur le théâtre de la capitale, est aussi à Pétersbourg, mais il est vieux, et doit bientôt songer à la retraite. Il y a à ce théâtre des ballets excessivement médiocres.

---

un homme à pied qui les tenoit par la bride : il n'y a assurément rien là de merveilleux, sur-tout pour ceux qui ont vu le théâtre de St.-Charles, à Naples, et plusieurs autres : le ballet, en lui-même étoit rempli de contre-sens, et en tout point, détestable. Enée reçoit Didon dans sa chambre à coucher ; et *seuls*, ils s'asseyent sur son lit pour faire la conversation : le bûcher, au dernier acte, est placé sous le balcon du palais de Didon ; le feu y est déjà, lorsque cette reine y entre au travers des flammes, pour monter au premier étage, et se précipiter sur le bûcher : ce ne sont pas là toutes les absurdités de ce ballet ; mais elles suffisent pour en donner une idée, ainsi que de ses admirateurs.

Le prince Jossoupow a la direction de tous les spectacles, ainsi que de l'école de chant et de déclamation : c'est dire que tout va le mieux du monde ; car il seroit difficile de trouver un directeur plus éclairé, plus instruit dans toutes les parties de son administration : de mauvais plaisans avoient prétendu que le ballet de Didon étoit de sa composition ; ils se sont grossièrement trompés ; nos recherches, à ce sujet, nous ont prouvé qu'il s'étoit contenté d'en diriger l'exécution, qui, à la vérité, lui a donné beaucoup de peine ; mais il en a été amplement dédommagé par les complimens sans nombre qu'il a reçus avec la modestie inséparable du vrai mérite.

Il y avoit un opéra italien que la guerre avec la Suède a fait congédier : *Marchesi* et madame *Todi* y étoient, ce qui doit en donner une grande idée. Le célèbre *Paësiello* a passé ici plusieurs années ; aujourd'hui *Martini* y est : cet artiste est connu par plusieurs opéra bouffons très-agréables.

Les bals de nuit ont lieu au théâtre de l'opéra tous les dimanches d'hiver, jusqu'au carême, c'est-à-dire, environ quatre mois. Le billet d'entrée est d'un rouble : on y est masqué ou non ; ces bals sont d'une tristesse mortelle : on s'y promène, et on se salue gravement comme au Jardin

d'Eté. — Pendant l'hiver de 1791, il y eut des bals masqués chez *Lyon*, vis-à-vis les boutiques. L'emplacement est beaucoup plus grand qu'au théâtre, étant composé d'une multitude d'appartemens : on s'abonnoit pour tous les bals : mais comme la société y étoit la même qu'à ceux de l'opéra, et peut-être moins mêlée, ils étoient encore plus tristes. Aux bals de l'opéra, on danse quelquefois des quadrilles, exécutés par les danseurs du spectacle : c'est une chose pitoyable, qui dure une demi-heure, et qu'on fait recommencer de temps en temps ; nous ne pouvons deviner pourquoi. Une intrigue à suivre, ou la musique des cors de chasse, sont les seules choses qui puissent raisonnablement attirer à ces bals.

La musique des cors de chasse est particulière à la Russie : elle est du très-petit nombre des choses dont les Russes peuvent se glorifier à juste titre, et nous trouvons qu'elle mérite réellement les éloges qu'ils lui donnent : voici en quoi elle consiste. Quarante musiciens au moins, ont chacun un tube plus ou moins long, qui donne le ton le plus grave et le plus aigu, et tous les tons intermédiaires, mais qui ne peuvent en donner qu'un. Leur musique n'est pas notée, et cela seroit inutile, puisque le musicien peut ignorer, et ignore souvent quelle note il fait : il suffit

suffit que le maître de musique compte les mesures bien ostensiblement : c'est là seulement ce qui guide le musicien pour donner son ton, lorsque son tour vient. La magie de cette musique est telle, qu'à une certaine distance on n'imagineroit jamais une composition d'orchestre aussi bizarre. La précision des musiciens est au point qu'ils peuvent exécuter toute sorte de musique, même la plus travaillée ; et l'oreille la plus exercée ne sauroit y découvrir le moindre défaut dans l'exécution. La nuit est sur-tout favorable à ce genre de musique, et, dans les belles soirées d'été, rien n'est comparable au charme que nous avons éprouvé. La musique de S. M. est de plus de cent cors : le prince Potemkin en avoit une ; le régiment des gardes Semenowski en a une, ainsi que quelques seigneurs opulens : il faut trois ans pour former un pareil orchestre, et il faut de plus, ce qui ne se trouve qu'en Russie, c'est-à-dire, des Russes : car nous ne croyons pas qu'on rencontrât ailleurs des hommes qui voulussent faire, pendant trente ans, un *ut* ou un *re*, et qui parvinssent à un degré de précision, pour lequel nous pensons qu'il faut moins des hommes que des machines.

La danse russe est fort agréable : nous l'avons vue exécuter à l'opéra de Paris, dans une grande perfection, mais avec quelques différences ; et,

sans déprécier les talens de nos danseurs, nous pensons que ces différences ne sont pas à l'avantage des virtuoses français, qui dansent mieux sans doute, mais qu'on peut soupçonner de posséder moins parfaitement une danse nationale que les Russes eux-mêmes. Les femmes de la société la dansent quelquefois dans les bals particuliers : il est fâcheux que cette danse soit d'un genre qui ne permette pas de la bien exécuter, sans donner aux femmes de qualité un air qu'elles ne doivent jamais avoir.

Clubs. Ils sont en grand nombre : on y joue et on y dîne à prix fixe : les étrangers connus y sont facilement introduits. Les uns donnent des concerts, les autres des bals. Le club anglais est le plus ancien : il n'est point sous l'inspection de la police : on y joue beaucoup : il n'est pas aisé d'en devenir membre : il donne, pendant l'hiver, des bals fort agréables, composés de ce qu'il y a de plus honnête en banquiers et négocians étrangers. Le bal du club allemand est composé de même ; les Russes, sur-tout les militaires, n'y sont pas reçus. Nous avons été au club, dit *de danse :* il y avoit de fort jolies personnes, dans la bourgeoisie, et plusieurs valets de chambre. Le gouvernement est infiniment tolérant pour toutes ces associations qu'il paroît même favoriser.

Courtisanes. Elles sont autorisées par le gouvernement : souvent elles sont réunies dans les mêmes maisons, et on leur permet d'avoir l'établissement qu'elles veulent. La facilité que trouvent les Russes dans leurs esclaves, les empêche de dépenser beaucoup pour ce qu'on appelle *filles entretenues* ; leur petit nombre est loin d'être proportionné à ce qui sembleroit devoir exister dans une ville peuplée de tant de gens riches. Presque toutes les femmes faisant le métier de courtisanes, sont étrangères : beaucoup sont Allemandes, Suédoises, Danoises, Finnoises; quelques Françaises ont voulu tenter fortune, attirées en Russie par les plus belles espérances : il en est peu, pour ne pas dire point, qui se soient bien trouvées de s'être expatriées.

Foire de Noël. L'un des carêmes des Russes finissant à cette époque, le peuple qui les observe religieusement cherche à se dédommager de la mauvaise chère qu'il a faite; chacun, selon ses moyens, vient se fournir à ce marché d'un genre neuf, et très-frappant pour un étranger, qui se tient à Pétersbourg, sur une grande place, voisine de Saint-Alexandre Neuski : il se tenoit autrefois sur la Néva. Il arrive de toutes les parties septentrionales de l'Empire une quantité prodigieuse de provisions de bouche; comme c'est au fort de l'hiver, elles arrivent gelées, et

se conservent ainsi plusieurs mois (1). Pendant les quinze jours que dure cette foire, les animaux de toute espèce sont rangés avec symmétrie ; le nombre en est immense, en bœufs, cochons, volailles, lièvres, gibier, etc. : tous conservent leur forme, et sont debout, ce qui forme un coup d'œil difficile à peindre. C'est un but de promenade ; les plus grands seigneurs y font souvent eux-mêmes leurs emplètes.

Boutiques. Celles de Pétersbourg occupent un très-grand bâtiment à deux rangs d'arcades l'un sur l'autre. Là sont réunis tous les marchands russes (les étrangers étant dispersés dans toute la ville). Chaque genre de marchandises a son quartier attitré : ainsi celui qui cherche des pelleteries, des draperies, etc., trouve tous les pelletiers, tous les drapiers à côté les uns des autres : ce qui est fort commode pour l'acheteur; on ne voit jamais une femme dans les boutiques : quelque temps qu'il fasse, il est défendu d'avoir du feu ou de la lumière : le bâtiment est cepen-

---

(1) S'il survient un dégel subit, les viandes se gâtent, et la police oblige les marchands de jeter leurs provisions dans la Néva, parce qu'elles deviennent très-dangereuses : ce malheur arriva en 1791 : une grande partie fut perdue.

dant en briques et voûté. Nous laissons à penser quel froid on doit y éprouver dans les hivers rigoureux : heureusement pour les marchands que la journée est très-courte. Il y a des gardiens sous les arcades pendant la nuit, et plusieurs marchands ont de gros chiens attachés à la porte de leurs boutiques, ce qui en rend le passage dangereux. Les boutiques sont le rendez-vous de la bonne compagnie; les entours en sont à toute heure encombrés de voitures. Indépendamment du grand bâtiment isolé à double rang d'arcades, extérieures et intérieures, il y a dans les environs de la banque plusieurs bâtimens où l'on trafique : dans la rue même du côté de la facade principale, le concours du peuple est toujours considérable : c'est là qu'on vend en plein air toutes sortes de vieilleries, comme habits, chapeaux, etc. Cet endroit est un des plus renommés pour les filoux.

Presque au bout de la rue qui mène à Saint-Alexandre Neuski est le marché des voitures : elles ne sont pas mal faites : la plupart sont des kibics ou des traîneaux, selon la saison. Il se fait beaucoup de voitures coupées en chariots de poste à l'allemande : les selliers étrangers font payer les leurs le double des Russes : on les dit meilleures ; mais nous doutons que ce soit en raison de la différence du prix. Nous conseille-

rons toujours aux voyageurs dans le Nord de se servir des voitures du pays : on court risque de rester en chemin avec des voitures anglaises, françaises ou allemandes, faute de gens qui les raccommodent, en cas d'événement ; de plus, le peu d'habitude qu'ont les paysans, qui servent de postillons, de mener ces voitures, est la cause de fréquens accidens, et leur voie est, pour l'ordinaire, ou trop large ou trop étroite pour les chemins : la meilleure voiture, celle avec laquelle on peut, à la rigueur, voyager par-tout, est la *viennoise*. Les ressorts étant en bois, se raccommodent dans les moindres villages. — Il y a aussi à Pétersbourg un endroit spécialement destiné pour la vente du fer.

Nous avons dit que le mouvement des boutiques de Moskou étoit une chose incroyable : elles occupent un grand espace, quoique le terrain y soit excessivement ménagé : telle boutique n'a que cinq archines de profondeur totale sur trois pieds et demi de large, occupés par le comptoir qui, remplissant entièrement l'entrée, oblige de passer par dessus, n'y ayant pas d'autre porte : l'acheteur reste toujours en dehors ; une pareille boutique étoit louée 120 roubles ; nous avons eu la curiosité d'en mesurer une et d'en demander le prix, qui doit donner l'idée du débit qui s'y fait. C'est sur-tout dans les rues des

orfévres et marchands d'argent, que cette *exiguité* paroît plus frappante. Quelques rues sont couvertes par des fenêtres, comme des serres. Beaucoup rappellent aux Français l'ancienne foire S.-Germain, avec la différence que celle-ci n'étoit que momentanée, et que l'autre est continuelle.

Marchands et ouvriers. A voir le prix énorme que les marchands de Pétersbourg mettent aux marchandises étrangères, ce dont on ne peut avoir d'idée qu'en visitant leurs magasins, on croiroit que tous doivent faire une grande fortune : cependant rien n'est si rare, et en revanche rien de si commun que de les voir finir par faire banqueroute; plusieurs causes y concourent : 1°. le bénéfice qu'ils font sur leurs marchandises est très-considérable en effet ; mais presque tout ce qui est vendu à des Russes établis, est livré à crédit ; une grande partie paye, et quelques-uns ne payent pas, de manière que ce sont réellement des juifs, qui, faisant des affaires avec des jeunes gens, s'arrangent de façon que deux payans remboursent ce qui a été vendu à quatre ou cinq; si plus de deux payent, tout est profit : c'est ici la même chose; un marchand qui ne feroit pas crédit ne vendroit rien. Les étrangers qui achètent, argent comptant, sont les véritables victimes de cette coutume. 2°. Les marchands font à Pétersbourg une grande dépense :

ils ont des voitures, (cela est presque indispensable) ; ils tiennent table ouverte, et y reçoivent les plus grands seigneurs, qui croyent les honorer beaucoup de manger leur soupe, et d'emporter leurs marchandises, que plusieurs ne payeront jamais. Le marchand, de son côté, est flatté de l'honneur qu'il reçoit, et ne s'aperçoit pas que l'on ne vient chez lui, que pour avoir le plaisir de lui devoir quelques milliers de roubles de plus (1). 3°. A ces deux causes se joint l'appât de la banqueroute en elle-même, de ce moyen si facile de payer ses dettes, et de demeurer riche en ayant l'air de ne rien avoir : les Russes sont de tous les peuples connus ceux qui profitent le plus volontiers de cette merveilleuse découverte. Les étrangers se voyent forcés, en s'établissant dans le pays, d'en adopter les principes, sinon ils auroient un trop grand désavantage, et seroient bientôt ruinés réellement.

Il n'y a chez les marchands russes aucune espèce de bonne foi : il est vraiment plaisant

(1) Tel marchand français, portant un nom très-connu, qui se croit un grand raisonneur, ne voit pas que sa femme est l'unique motif des visites qu'il reçoit, et qu'il ne vend pas un chapeau qui n'ait pour but d'ajouter quelque chose à sa propre coiffure, déjà si chargée d'ornemens.

d'essayer par soi-même jusqu'où peut aller leur fourberie. Si on achète un manteau, une paire de bottes ou de souliers, etc., et que pour payer on laisse sa marchandise sur le comptoir, si on lève les yeux de dessus, elle est changée, et rentré chez soi, on est fort étonné de se trouver un manteau et des bottes de huit ou dix pièces: on retourne chez le marchand, on lui dit que ce n'est pas là ce qu'on avoit choisi et essayé, qu'on en est sûr : il vous répond froidement que c'est là ce que vous avez marchandé, puisque vous l'avez, et voilà tout ce que vous en tirez : il se moque de vous par dessus le marché. Nous avons bien connu à Paris quelques marchands enclins à cette douce habitude (notamment un marchand de porcelaines sur un quai, près d'un collége), mais on les citoit, au lieu que c'est un usage universellement reçu dans les boutiques russes. Une autre coutume, presque aussi remarquable, est que si on convient de prix avec un Russe, soit pour acheter, soit pour vendre, si l'argent n'est pas livré sur-le-champ, lorsqu'on revient pour conclure définitivement, tout est rompu, à moins que vous ne donniez plus, si vous achetez, ou que vous ne receviez moins, si vous vendez; en un mot, tous les moyens d'escroquer l'argent des autres, sont réputés bons dans ce pays-ci, même ceux dont

l'impudence paroîtroit devoir mettre à couvert, comme d'acheter à crédit jusqu'au lendemain et de donner un billet souscrit d'un autre nom (si l'on est découvert, on nie le fait), de mettre dans sa poche des objets qu'on marchande, et si le marchand s'en aperçoit, de les rendre, en riant de sa distraction, etc. Les crédits ruineux que les marchands sont obligés de faire aux habitans du pays, les rendent d'autant plus impitoyables pour les étrangers.

C'est sur-tout par les ouvriers que l'on est cruellement vexé : ils commencent par vous demander une somme à compte, le tailleur pour acheter du drap, le cordonnier du cuir, etc. : c'est pour forcer l'acheteur de prendre sa marchandise, lorsqu'il l'apportera, sinon de perdre ses avances : fourbes par nature, ils sont défians, et cela doit être. Un ouvrier vous fera attendre quinze jours, trois semaines, un mois, quoiqu'il ait promis de vous servir sous trois jours, mais ne voudra pas attendre deux heures pour être payé, et ne laissera jamais sa marchandise qu'il ne le soit : si vous lui demandez pourquoi, il vous dira franchement qu'il ne se fie pas à vous : c'est un aveu naïf, qui prouve qu'il se regarde lui-même comme un fripon, et presque toujours il a raison. Les ouvriers esclaves, et c'est le plus grand nombre, ne

sont pas maîtres de leurs momens ; ils doivent travailler pour leur seigneur, pour ceux qui les payent par an, et qui sont des pratiques sûres : ensuite ils dorment douze ou quinze heures sur vingt-quatre (1), et sont saouls de deux jours l'un : il leur reste peu de temps pour servir les étrangers. Les nationaux travaillent à beaucoup meilleur marché que les Allemands et les Français, ordinairement le tiers, et quelquefois la moitié moins : il est vrai que ces derniers travaillent mieux, mais ce n'est pas au point où on le dit : on déprécie trop les ouvriers russes ; n'eussent-ils que le talent d'imiter, et on ne peut le leur refuser, ils pourroient faire de bons ouvrages ; ce qui les décourage, c'est qu'ils voyent que tout ce qui est étranger est payé fort au-delà de ce qu'ils font ; qu'il suffit qu'un ouvrier ne soit pas Russe pour avoir la vogue, bon ou mauvais : il est tout naturel qu'ils soignent moins des ouvrages qui ne leur rapporteroient rien s'ils étoient bien conditionnés, d'après le prix

---

(1) Cette indolence est naturelle à tous les états : les seigneurs veillent peu, se lèvent tard, et font la *sieste* comme dans le midi de l'Italie ; mais ici ce n'est pas la chaleur qui les y porte.

qu'on y a mis : ils travaillent mal, et leurs ouvrages ne durent pas. (Prix des souliers russes, un rouble et demi — deux et demi ; allemands, cinq — sept et demi : bottes russes, deux et demi — quatre ; allemandes, huit — dix). Les Russes vantent à outrance leur pays, leurs ouvriers, et ils les découragent ; en employant les étrangers à leur préjudice, ils s'opposent à ce qu'ils puissent jamais les égaler, et ils se fâchent si on leur dit que les Russes travaillent mal. Quelle inconséquence ! on en trouve dans ce pays à chaque pas que l'on fait.

Libraires. Quoique les Russes lisent peu, et que le nombre des gens instruits soit excessivement petit, il y a plusieurs libraires à Pétersbourg (quelques-uns à Moskou) ; beaucoup, il est vrai, ne possèdent pas trois mille volumes : *Gay* passe pour le mieux assorti des libraires français : ils sont tous fort chers, sur-tout pour les livres étrangers, quoique cet article ne paye pas de droits, et que le transport ayant lieu par mer, soit à bon marché. Pour avoir le prix des livres à Pétersbourg, comparé à celui de Paris, il faut évaluer le rouble à quarante sous de France ; c'est-à-dire, qu'un livre dont le prix courant est de six francs (et moins pour un libraire), coûte trois roubles à Pétersbourg ;

mais on ne doit pas oublier qu'il faut ici vendre à crédit ; les livres, la musique, les estampes, tout est dans le même cas.

Quelques libraires (M. *Veitbrech*, par exemple) apportent dans leur magasin cette indolence, cette paresse innée dans le Russe ; si vous demandez un objet peu considérable, ils ne vous disent pas qu'ils ne l'ont pas, ce qui seroit plus honnête, mais que c'est trop peu de chose pour prendre la peine de le chercher : comme en Allemagne leurs livres sont en feuilles, les brochures sont fort chères, et les reliûres d'un prix énorme.

Marché aux Maisons : c'est un marché particulier à la ville de Moskou : dans un vaste emplacement hors de la dernière enceinte, sont des maisons de toutes grandeurs, démontées, c'est-à-dire, des poutres équarries, garnies de tenons, de mortoises, et numérotées, de manière que les pièces peuvent être rassemblées à volonté : l'acheteur désigne le nombre et l'étendue des chambres qu'il désire ; si le marché se conclut, il fait emporter sa maison sur-le-champ, et avant trois jours elle peut être construite et habitée. Ces maisons ne sont pas chères, mais elles sont peu vastes ; elles n'ont que le rez-de-chaussée, et nous n'en avons pas vu de plus de trois pièces : on pourroit de même

en commander de plus grandes : nous parlons seulement de celles qui étoient au marché.



CHAPITRE XV.

Des Paysans. Leurs Maisons. Manière de vivre. Usages. Bains.

On a vu que cette classe qui forme seule plus des neuf dixièmes de la totalité des habitans de la Russie, gémit dans une servitude, plus honteuse pour le gouvernement qui la tolère, que pour l'individu, dont les idées ne s'étant jamais étendues au-delà du champ qu'il mouille de ses sueurs, n'ont pu réveiller en lui le sentiment de son existence, lui rappeler qu'il est homme avant d'être serf, lui montrer, en un mot, cette liberté précieuse à laquelle on prétend que les hommes sont tous appelés, ce dont nous ne sommes pas convaincus, à beaucoup près. Il n'entre pas dans notre plan de détailler les moyens qu'il seroit à propos de prendre pour conduire ce grand peuple à la liberté. Une entreprise aussi majeure demande beaucoup de lu-

mières, de jugement, et de persévérance : car ce seroit manquer le but, que d'affranchir en même temps tous les paysans : cette masse d'hommes ignares, brutaux, superstitieux, deviendroit un troupeau de tigres, si le législateur, par une marche lente, et presque insensible, ne préparoit les voies, ne réprimoit les abus affreux, inséparables d'une commotion subite. Le seul *mot* de liberté a causé en France des maux incalculables, ici ce seroit la *chose*; et quelle comparaison peut exister entre l'état politique du Français et celui du Russe ?

Maisons des paysans. Elles sont toutes construites sur le même modèle : la cour est un carré long, entouré de hangars : le magasin de foin est ordinairement au fond, ainsi qu'un petit jardin potager. C'est aussi où ils mettent leurs bestiaux. Ces maisons sont toujours construites d'arbres, posés en travers, l'un sur l'autre, avec de la mousse dans les intervalles, et jamais avec l'écorce, quoiqu'en dise M. Coxe.

La chambre est quelquefois au rez de-chaussée, beaucoup plus souvent au premier étage, où il faut monter par un escalier, rarement en bon état, et qui a plutôt l'air d'une échelle. La chambre est un carré de quinze à vingt pieds : le four est indifféremment à droite ou à gauche, mais toujours à côté de la porte : il occupe

presque un quart de la chambre : dessus est une plate-forme où couchent la famille et les étrangers, le tout pêle-mêle, hommes, femmes et enfans : ce four s'allume le matin, et on y cuit tout ce qu'il faut pour la journée ; du moment que la braise est bien formée, on la rassemble dans un coin, on nétoye le four et on le ferme, ce qui donne bientôt à la chambre une chaleur insupportable : peu après on y met à sécher les petits morceaux de bois blanc qui doivent servir le soir de chandelles, car l'on en trouve rarement d'autres : la chaleur de ces fours est telle, que le soir même on peut encore y réchauffer ce qu'on veut : celle de la chambre est aussi très-forte, toujours à proportion qu'on s'élève d'avantage : nous avons trouvé, à 2 pieds $\frac{1}{2}$ de terre, 11 degr., à cinq pieds, 24, et au-dessus, 28, 30 et 32. Les chambres ont 6 à 7 pieds de haut. Tout autour il règne un banc d'un pied et demi environ, et plus haut à cinq pieds de terre, il règne aussi autour une planche. Vis-à-vis de la porte est une barre, prenant du four à la cloison opposée, sur laquelle on établit des planches où couchent ceux qui n'ont pas de place sur le fourneau. Du côté du four où est l'entrée, il y a une traverse en bois à laquelle pend un rideau qui forme une espèce de séparation d'avec le reste de la chambre : c'est là, que chez les paysans aisés,

aisés, on voit quelquefois un lit, c'est-à-dire, un mauvais matelas, et une plus mauvaise couverture : mais ce luxe est loin de se trouver par-tout. La chambre a toujours trois fenêtres sur la rue, dont une plus grande au milieu : une quatrième sur le côté, regardant l'entrée de la cour. Les vitres sont toutes en verre ; le toit, du côté des fenêtres, avance de trois ou quatre pieds, pour éviter que l'humidité ne pénètre dans la chambre, lors du dégel.

Les meubles consistent en une table de bois, portative, sous laquelle sont ordinairement des tiroirs ou armoires. Un vase, suspendu par une chaîne au plancher, qui sert à se laver les mains, cérémonie que les Russes font plusieurs fois dans la journée, comme avant de manger, de se coucher, etc. Un baquet pour conserver l'eau fraîche : il est ordinairement près de la porte, et dans les grands froids près du fourneau. Un banc, et, quelquefois, de petits tabourets en bois. Leurs pots sont en terre : leurs cuillers, assiettes et vases, en bois; les pincettes en forme de croissant, sans ressort, de manière qu'ils sont obligés d'en avoir de diverses grandeurs, parce qu'ils s'en servent pour retirer leurs marmites du feu : à côté du fourneau pend une balance dans le genre de celle de nos paysans : on voit le pain qui a été mangé, en pesant ce qui reste au mor-

ceau principal qu'on a pesé auparavant. A trois pieds et demi de terre est une machine, en bois, portative, surmontée d'une ou plusieurs fourches en fer, pour fixer le morceau de bois qui sert de chandelle, et le tenir incliné, comme cela est nécessaire. Dans l'angle opposé au fourneau sont des images de différens saints, que tous les Russes saluent en entrant, et devant lesquels ils font leur prière, le matin et le soir, avec beaucoup de signes de croix. Plusieurs se prosternent, et baisent la terre à plusieurs reprises. Les berceaux sont suspendus au bout d'une longue perche, et on berce les enfans du haut en bas, et très-fréquemment : la fumée est fort incommode dans ces chambres : elle est surtout produite par les morceaux de bois blanc allumés : avec deux bougies nous n'avons jamais pu éclairer que notre coin. La fumée produite par le fourneau est aussi très-épaisse, et, de plus, si l'on ouvre la porte, pour entrer ou sortir, les gens de la maison ont grand soin de la fermer sur-le-champ : ces portes, quoique sans serrure, ferment hermétiquement : elles s'ouvrent toujours en dehors, et sont très-basses.

Tout le monde connoît leur manière de se vêtir : elle est extrêmement commode : l'hiver, une peau de mouton qui descend jusqu'au milieu de la jambe : l'été un surtout de drap, toujours

lié avec une ceinture. Leurs bas, en hiver, sont une grande bande de drap qui fait plusieurs tours : leur chaussure, un soulier d'écorce, lié avec des cordes de même, qui monte jusqu'au-dessus des bandes servant de bas, et qui les assujettit : un chapeau rond, l'été ; un bonnet fourré, l'hiver ; jamais rien autour du cou, ce qui est inconcevable dans un climat aussi dur (1) : de doubles gants, dont le supérieur est en cuir, sans séparation de doigts. Ils ont toujours leur hache, instrument dont ils se servent continuellement ; le couteau à la ceinture : dans plus de vingt chambres que nous avons vues de Pétersbourg à Moskou, nous n'avons rencontré qu'un métier ; il étoit pour faire du clinquant ; et l'homme à qui il appartenoit, avoit travaillé à Pétersbourg, dans la fabrique d'Ovogorikof. Nous n'avons pas trouvé, à beaucoup près, les chambres des paysans aussi sales qu'on nous l'avoit annoncé : on remarque une grande différence entre les

(1) C'est là un des indices infaillibles pour reconnoître les Russes : tous ceux qu'on rencontre dans les rues, à Pétersbourg, avec le cou couvert, sont Finnois, Livoniens ; en un mot, ne sont pas proprement Russes.

serfs de la couronne et ceux des particuliers : les premiers paroissent beaucoup plus aisés : il n'est pas rare de voir, les jours de fêtes, des femmes bien parées, avec des bonnets de 100 roubles et au-delà.

Nourriture. Le paysan russe se nourrit bien, dans les temps permis ; mais il observe strictement ses quatre carêmes (celui de Pâques, sept semaines ; avant Noël, quarante jours ; après la Pentecôte, quinze jours ; et le premier août, quinze jours), et les jours de jeûne, qui sont ridiculement fréquens : il suffit, pour le démontrer, de dire que la viande n'est permise que soixante à soixante-dix jours dans l'année (1) : on peut s'en convaincre en jetant les yeux sur l'almanach russe (2). La chair de porc est celle dont il mange le plus ; les dimanches,

---

(1) Pendant notre séjour à Moskou, le comte Scheremetoff voulut nous donner un dîner de carême, entièrement russe : il y avoit plus de trente plats accommodés sans huile ni beurre ; les jus de poissons en tinrent lieu : les jeûnes seroient très-supportables avec un pareil ordinaire.

(2) On sait que cette nation seule a conservé le vieux style, qui diffère du nouveau de onze jours : ainsi, quand les Russes comptent le premier janvier, nous comptons le 12. Nous oublions,

pour l'ordinaire, elle fait le fond du repas; presque toujours elle est salée : cependant, en hiver, la facilité de la garder quelque temps gelée, leur procure de la viande fraîche : lorsqu'on veut se servir de la viande gelée, il faut la tremper et laver dans plusieurs eaux froides, ce qui la fait dégeler ; après cette opération, elle est aussi bonne que si l'animal venoit d'être tué, et n'a rien perdu de son suc. Le poisson salé ou fumé, les concombres salés, les choux, les champignons, les oignons, les gruaux ou *kachas*, forment la nouriture du Russe : il mange fort peu de pain, ainsi que tous les peuples du Nord. L'usage de l'eau, comme boisson, est presque inconnu en Russie : le paysan boit du *kouas*, ou *quas* (1), du *kislichi*, et une espèce d'hydromel : mais l'eau-de-vie tient le premier rang : c'est la passion dominante : dès qu'il a de l'argent, il s'enivre. Les innombrables fêtes du

---

pour ce moment-ci, sans conséquence, le nouveau calendrier français.

(1) Le kouas se fait avec du *malt* de seigle et de la farine d'orge ; le kislichi, avec les mêmes ingrédiens ; mais on y ajoute de la menthe ou une autre plante amère : cette boisson est antiscorbutique. (Voyez, pour la manipulation, M. le Clerc, tome 4, page 352.)

calendrier, sont autant de jours consacrés à la crapule; or, comme le lendemain se ressent toujours de la débauche de la veille, on peut assurer que le Russe est ivre plus de la moitié de l'année. Ce genre de vie affecte de bonne heure son tempérament; aussi un paysan de soixante ans touche-t-il à la décrépitude, et les septuagénaires sont-ils très-rares. L'habitude qu'ils ont encore de passer six ou sept mois de suite dans des étuves infectes, où ils mangent et lavent, dont l'air n'est jamais renouvelé, contribue aussi à la dépopulation de l'Empire.

Le Russe, dans toutes les classes, dort les deux tiers de la journée, et mange l'autre tiers: les maladies produites par l'épaississement du sang, sont la punition de son indolence, mais ne le corrigent pas.

L'avidité des paysans est extrême: elle est naturelle dans des êtres aussi misérables, qui ne possèdent rien que ce qu'ils peuvent soustraire à la rapacité de leurs maîtres, ou plutôt de leurs agens, ce qui est la même chose. Dès qu'un paysan a ramassé quelques roubles, il les enterre, et c'est là ce qui explique comment le numéraire en cuivre n'augmente pas, malgré une fabrication annuelle de plus de deux millions de roubles.

Les paysans sont non-seulement intéressés,

mais voleurs : on a vu que cette coutume nationale n'est pas particulière aux habitans de la campagne. Pierre-le-Grand, malgré sa toute-puissance, son despotisme et ses impôts, n'a pu obtenir que les paysans quittassent la barbe : tous l'ont encore, et les prêtres n'y ayant jamais renoncé, leur exemple a suffi pour consolider cet usage antique. Le Russe est ennemi de la nouveauté, il fait ce que faisoit son père, et ne perfectionne rien ; aussi les arts mécaniques sont-ils dans l'enfance : leurs meubles, leurs traîneaux, leurs ustensiles, sont tels qu'ils étoient il y a cent ans. Le paysan ne fume jamais ; c'est un principe de religion qui s'y oppose, et le voyageur hollandais, traduit par Chantreau, s'est lourdement trompé en avançant le contraire. Il passe pour constant, d'après certaines relations, que les femmes russes veulent être battues par leurs maris, et que, sans cette preuve d'amour, elles les accusent d'indifférence. D'un fait, arrivé quelquefois, on a créé un principe ; les paysans battent leurs femmes, parce qu'ils sont brutaux et grossiers : les femmes gémissent, et souffrent patiemment, parce qu'elles-mêmes sont esclaves d'autres esclaves, qui, obéissant à tout le monde, n'ayant qu'un être auquel ils peuvent commander, abusent d'une auto-

rité qui n'est nullement faite pour eux (1): nous avons été quelquefois témoins des querelles de ménage ; elles se terminoient toujours par des coups : le mari frappoit sa femme, en notre présence, sans aucune pudeur, ce qui démontre qu'il regardoit cet acte d'autorité comme tout simple, et ses droits comme très-réels ; la femme pleuroit, n'opposoit aucune résistance, avoit l'air de ne voir dans ces voies de fait, qu'un malheur attaché à sa qualité d'épouse, mais elle nous paroissoit fort éloignée de prendre pour des caresses et pour des preuves d'amour, des brutalités féroces, qui nous faisoient détourner les yeux.

Plusieurs usages se transmettent de génération en génération, et subsistent encore dans toute

---

(1) Chez tous les peuples anciens ou nouveaux, il est aisé de reconnoître ceux qui, revêtus de l'autorité, n'étoient pas appelés à commander. En France, le commandement des officiers *dits* de fortune étoit plus dur que celui des autres : depuis la révolution, combien d'exemples n'a-t-on pas vu de gens étonnés de leur pouvoir, n'en connoissant que l'étendue démesurée, prouver, par la grossièreté de leurs propos, l'atrocité de leurs actions, qu'ils n'auroient jamais dû sortir de la classe obéissante et soumise.

leur force : celui-ci mérite d'être cité : lorsqu'une femme est en couche, ceux qui viennent la voir, en s'approchant d'elle, pour la saluer, glissent une pièce de monnoie sous son chevet : elle varie, selon la qualité et l'aisance de l'accouchée : cette rétribution n'a lieu qu'à la première visite : les gens mariés y sont seuls soumis, parce qu'il est censé qu'ils seront, à leur tour, dans le cas de recevoir une restitution. Cet usage n'existe plus à Pétersbourg, qui a trop cherché à se rapprocher des mœurs européennes pour ne pas y renoncer : mais, dans l'intérieur de l'Empire, et même à Moskou, il subsiste encore : pour les gens de qualité, la taxe est d'un ducat; ce qui ne laisse pas de monter à une certaine somme chez les femmes très-répandues dans la société.

Le Russe est naturellement gai; il aime les plaisirs bruyans; les tavernes retentissent toujours d'un bruit épouvantable. Il est passionné pour la danse et le chant : la première est agréable, mais leur chant est très-monotone, et fatigant pour des oreilles étrangères. Cinquante groupes chantent, à tue-tête, le même air, ce qui forme une musique très-peu divertissante : les postillons chantent tout le temps du relais. Les soldats chantent dans les marches, et dansent dans le camp : il semble que ce malheureux peuple ne

pense qu'à s'étourdir sur son état, et à diminuer, le plus possible, le temps de son infortune, c'est-à-dire, celui de son existence. Le jeu est encore une passion chez les Russes : il prend sa source, ainsi que chez les grands, et par-tout, dans le désœuvrement et l'appât du gain.

Nous avons dit plus haut que le Russe faisoit tout ce que vouloit son maître ; cela n'est pas exagéré : on dit à l'un : tu seras tailleur; à l'autre, tu seras forgeron ; à celui-ci, sois maçon ; à celui-là, sois musicien : il commence par assurer qu'il ne sait pas ce qu'on lui demande, et qu'il n'en viendra jamais à bout : le bâton marche, et, au bout de quelque temps, il sait le métier qu'on l'a forcé d'embrasser. La crainte perpétuelle dans laquelle il vit, le rend très-attentif à écouter ce qu'on lui dit, et son intelligence le rend très-prompt à comprendre et à exécuter; il entend, à merveille, les signes, et nous avons connu plusieurs étrangers, fort bien servis par des laquais russes, quoique n'entendant que leur langue.

Bains. Les bains d'eau sont à-peu-près inconnus en Russie : le peuple n'y fait usage que des bains de vapeurs : mais il ne peut s'en passer; par-tout il y en a de publics : les grandes villes en ont plusieurs : à Moskou et à Pétersbourg ils sont en grand nombre : le prix de l'entrée est de

trois copecks : le bain des hommes est séparé de celui des femmes (1) : ils consistent, l'un et l'autre, en une étuve, et une grande cour, découverte, où ceux qui ont assez transpiré se promènent nus, se roulent dans la neige, se versent de l'eau sur la tête, et se font frotter ou battre avec des branches d'osier ou de bouleau. Le Russe des villes choisit ordinairement le samedi pour se baigner : c'est une sorte de toilette préparatoire pour le lendemain. La chaleur des étuves est toujours de 38 à 42 degrés de Reaumur ; comme le froid extérieur est quelquefois de 28 a 30, les deux atmosphères diffèrent de 70 degrés : les Russes, pourtant, passent continuellement de l'un à l'autre, et commencent, dès qu'ils peuvent marcher : aussi sont-ils insensibles à toutes les rigueurs des saisons : voilà ce qui les rend si endurcis à la fatigue : il est vrai

---

(1) Cette loi n'est pas observée à la lettre ; car, à Pétersbourg, nous sommes entrés plusieurs fois dans un bain de femmes, et nous nous sommes promenés une demi-heure dans la cour, bien enveloppés dans nos manteaux, au milieu de cent femmes absolument nues, qui ne prenoient seulement pas garde à nous : comme il y en avoit de tous les âges, la scène n'étoit pas également agréable de tous les côtés.

que l'on ignore le nombre des victimes qui ont succombé à ces rudes épreuves : ceux qui y résistent sont forts, nerveux, bien constitués (1). Cela doit être ; car, sans leur vigueur naturelle, ils n'existeroient plus.

Le bain est le remède par excellence des Russes : ils le croient bon pour tous les maux ; ils y joignent du thé, ou une décoction de quelques plantes ; et leur médecine ordinaire consiste en un verre d'eau-de-vie de grain, où il ont délayé de la poudre à canon, quelquefois du tabac : ce remède guérit quelquefois les hommes robustes, et tue souvent les autres.

---

(1) Il y a on ne peut pas moins de Russes boîteux, bossus, contrefaits : d'abord la masse des hommes faits étant bien constituée, il est naturel que les enfans s'en ressentent ; et ensuite un enfant disgracié de la nature, est si peu soigné, si négligé, si abandonné, qu'il parvient rarement à l'adolescence.

CHAPITRE XVI.

Commerce. Douanes. Changes. Monnoies, Poids et Mesures.

Il n'est aucune contrée au monde, plus favorablement située pour le commerce que la Russie : toutes les mers baignent ses côtes, et la facilité du transport et de la navigation intérieure, rend presque nulle sa trop vaste étendue, qui paroît, au premier coup-d'œil, devoir être un obstacle insurmontable à la prospérité de son commerce et à son accroissement. Les ports de la Baltique et de la mer Noire, reçoivent les nombreuses productions de l'Europe et de l'Amérique : les richesses de l'Inde seroient versées dans ceux de la mer Caspienne ; mais le gouvernement néglige de s'occuper de cette partie de ses vastes Etats, qui est encore bien éloignée d'apporter à la métropole les grands avantages dont sa position la rend susceptible. La Russie, manquant de possessions en Amérique, n'a pas encore tenté de se procurer direc-

tement les denrées coloniales : elle est, en cela, comme en d'autres parties, tributaire des Anglais, des Hollandais, mais sur-tout des Français (1), qui lui fournissent annuellement plus de la moitié de sa consommation en sucre, café, indigo, etc.

La Russie reçoit de l'étranger des vins, des étoffes de tout genre, des meubles, des drogues (on pourroit tirer ce dernier article du Ghilan, à bien meilleur marché). Le tableau ci-dessous prouvera l'augmentation progressive de ses importations ; elle est énorme.

Les ports du Kamchatka que la Russie voit avec complaisance faire partie de ses domaines, seront toujours, par leur éloignement prodigieux, des possessions inutiles ; en supposant même qu'ils devinssent un entrepôt des pelleteries de la mer du Sud, des isles Kouriles, et c'est tout ce qu'ils peuvent être, l'intervalle qui s'écouleroit nécessairement entre leur débarquement, et leur arrivée dans la métropole, donneroit le temps à des vaisseaux expédiés directement, de remplir les mêmes vues, à moins de frais, et sur-tout moins de risques. Le com-

(1) Nous parlons de l'état des choses en 1792 : tout le monde sait que la France n'a plus de superflu en denrées des colonies, à envoyer à l'étranger.

merce avec le Japon ne sera jamais un objet important, par cette même raison. Que la Russie, nous le répétons, renonce à ces domaines inutiles, qu'elle conserve son commerce d'échange avec la Chine, et ses mines; voilà tout ce qu'elle doit se réserver de ces contrées désertes.

Il n'en est pas de même du commerce avec l'Inde, par la mer Caspienne: la Russie ignore encore quel parti elle en peut tirer; ces marchandises, n'ayant à traverser que la Perse, pour arriver aux ports où elles seroient embarquées, parviendroient au centre de l'Empire russe beaucoup plutôt que si elles étoient expédiées par la voie ordinaire. Astracan en seroit le dépôt (1) : sa distance de Pétersbourg, prodigieuse dans d'autres pays, devient ici une distance ordinaire, et la navigation intérieure distribueroit bientôt les richesses de l'Inde et de la Perse dans toutes les parties de la Russie.

Le commerce des diamans avec la Hollande

(1) M. le Clerc rapporte que M. Pallas vit, à Astrakan, en 1767, une femme se brûler sur le corps de son mari : il se trompe; M. Pallas n'y est allé que plusieurs années plus tard, et il n'a pu y voir ce sacrifice, depuis long-temps les Indiens qui viennent trafiquer à Astrakan, n'y amenant plus leurs femmes. (*Note fournie aux auteurs par Pallas lui-même.*)

est continuel, et très-considérable : il se fait par le courrier, et les assurances à la bourse, comme pour des bâtimens. Le prix des brillans, à la fin de 1791, étoit comme il suit : un brillant d'un carat, sans défaut, 80 à 90 roubles ; un carat de petits diamans, formé de quatre à huit pièces, 50 à 60 roubles ; brillant de six carats, sans défauts, 3,500 à 4,000.

Un fait, qui surprendra peut-être, c'est que la Russie vient d'être en guerre avec la Chine, pendant sept ans : on ne s'en doutoit pas en Europe, ni même à Pétersbourg : la paix faite, le commerce de Kiachta a repris en mai, 1792, après cette longue interruption.

Les lacs nombreux dont la Russie est coupée, sembleroient devoir procurer à son commerce les plus grandes facilités : il n'en est rien : le Ladoga est sujet à de fréquens orages, qui ont forcé Pierre-le-Grand de construire le canal qui le borde dans une espace de vingt-cinq lieues : le Baïkal (1), voisin des frontières de la Tartarie Chinoise, est, au moins, aussi dangereux : la mer Caspienne, le plus grand lac du monde, est même encore l'effroi des naviga-

(1) M. Lévêque lui donne six lieues dans sa plus grande largeur : il en a quinze au moins.

teurs :

teurs : l'impéritie des Russes, le manque de bons ports, la barbarie où sont encore plongés à peu près tous les habitans de ses côtes orientales; tout concourt à rendre cette mer redoutable, et à réduire presqu'entièrement ses avantages à la pêche. Il est reconnu aujourd'hui que ces gouffres prétendus, par où ses eaux se dégorgeoient (dit-on) dans le golfe Persique, n'ont jamais existé. La mer Caspienne est plus basse que toutes les mers, et cela répond à tout. L'évaporation est plus que suffisante pour repomper une masse d'eau égale à celle qu'y versent les fleuves ; sans les pluies, la mer Caspienne diminueroit sensiblement. Il est assez singulier que la réflexion faite quelquefois sur cette mer, ne s'étende pas aussi souvent sur la mer Noire, qui, recevant beaucoup plus d'eau, et ne se dégorgeant que par un canal étroit, doit, selon tous les calculs, avoir besoin d'une évaporation encore plus considérable, pour ne pas déborder. M. le Clerc a donné, sur ces deux mers, des détails que nous conseillons de lire dans son histoire. Ces lacs offrent peu de variétés en poissons : la Baltique même manque de plusieurs espèces : les huîtres n'ont jamais pu y vivre, par le peu de salure des eaux. Pierre-le-Grand y en fit verser inutilement deux bateaux : toutes périrent.

ÉTAT GÉNÉRAL DU COMMERCE DE PÉTERSBOURG, DEPUIS 1742.

Années.	Importations. Roubles.	Copecs.	Exportations. Roubles.	Copecs.	Excédent de l'import. ou de l'export. Roubles. *Nota. Les art. étoilés désignent l'excéd. de l'importat.*	Copecs.	Droits perçus à la Douane. Roubles.	Copecs.
1742	2030337	82	2479566	67 1/4	449318	85 1/4	469316	57 1/4
1743	2981806	66 1/2	2214825	46 1/2	*776981	20	567525	76 1/4
1744	2523836	30	3717454	20 1/2	1193617	90 1/2	561279	44 3/4
1745	2760684	69 1/2	2795733	40 1/2	35048	70 3/4	558357	71 1/2
1746	2721717	7 1/4	2959080	61 1/2	237365	55 1/4	578529	19 3/4
1747	2382664	8	3292543	58 1/4	909879	50 1/4	523332	30
1748	3151269	90 1/2	2413599	51 3/4	*737670	38 3/4	523168	47 1/2
1749	3067465	8 1/2	3186550	64 1/2	119085	55	579362	55
1750	3426534	19 1/2	4392169	20 1/2	965635	1	710463	28 1/4

SUITE DE L'ETAT GÉNÉR. DU COMMERCE DE PÉTERSB., etc.

Années.	Roubles.	Copecs.	Roubles.	Copecs.	Roubles.	Copecs.	Roubles.	Copecs.
1751	4074735	11	3447733	71 ¾	*627001	39 ¼	724358	34 ½
1752	4102230	32	4353694	79 ½	251464	47 ½	811334	14
1753	3240623	76 ¾	3461383	61 ¼	220759	85	762952	49 ½
754	3307201	65	3514164	16 ¼	206962	51 ¾	1175835	77 ¼
1755	3321875	35 ¼	4544631	68 ¾	1222756	33 ½	1325101	42 ¾
1756	3628756	65 ¼	4398145	68	769389	2 ¼	1301245	¾
1757	3171684	9 ¾	4418601	44 ½	1246917	34 ¾	1562687	5
1758	3062049	84	4449949	77 ¾	1387899	93 ¾	1566344	49 ¼
1759	3563394	4 ¾	4926144	3 ½	1362749	98 ¾	1566344	49 ¼
1760	3137868	48	4611208	72 ¾	1357448	24 ¾	1566344	49 ¼
1761	3137868	12 ½	4184896	91 ¼	1047028	78 ¾	1566344	49 ¼
1762	4091606	4	5217006	39 ¼	1125400	35 ¼	1569279	8 ¼
1763	5042494	38 ¼	5156903	37 ¼	114448	99	1747917	81
1764	5459522	55 ½	5885283	30	425720	74 ½	1623602	63 ¾
1765	5071082	35 ½	6912790	12 ¾	1841707	77 ¼	1848071	39 ½

SUITE DE L'ÉTAT GÉNÉR. DU COMMERCE DE PÉTERSB., etc.

Années.	Roubles.	Copecs.	Roubles.	Copecs.	Roubles.	Copecs.	Roubles.	Copecs.
1766	5256512	16 3/4	5775356	61 1/2	518835	44 3/4	1633281	64 3/4
1767	4779837	9 1/2	6184299	94 1/4	1404462	84 3/4	1621287	14 1/2
1768	6328113	41 1/4	6630247	89 1/4	302134	48	1691456	90
1769	6795096	25 1/4	7640301	68 1/4	845205	43	1854220	35 1/4
1770	6546734	6 1/4	7522502	39 1/4	975762	33	1758358	3 3/4
1771	6784750	79 3/4	8937797	74	2153226	94 1/4	1867239	38
1772	7513841	23 1/4	6451494	58	*1062346	65 1/4	1621882	71 1/2
1773	8548034	54 1/2	8867608	48	319573	93 1/2	2074043	4 1/4
1774	8829591	27 3/4	9086215	43 1/2	256624	15 3/4	2050938	11 1/2
1775	6892833	54 3/4	8299584	95 1/4	1406751	40 1/2	1696829	96 1/2
1776	7006730	20	8966156	62 1/2	1959426	42 1/2	1681492	29 1/4
1777	7626219	88 1/2	11116937	67 1/2	3490717	79	1766073	73 1/2
1778	6592144		10210487	81 1/4	3618343	81 [illegible]/4	1726409	26 3/4
1779	8651601	41 1/2	11175049	10	2523447	68 1/2	2149149	93 1/2
1780	8656379	45 1/4	10941128	58	2284749	12 3/4	2414081	25 3/4

SUITE DE L'ÉTAT GÉNÉR. DU COMMERCE DE PÉTERSB., etc.

Années.	Roubles.	Copecs.	Roubles.	Copecs.	Roubles.	Copecs.	Roubles.	Copecs.
1781	9582352	88 1/4	12954440	62	3372087	73 3/4	2536554	10 1/2
1782	12204482	16 1/2	11467347	87 1/2	* 737134	29	2670798	42 3/4
1783	11674120	11 3/4	10098797	70	* 1575322	41 3/4	2966118	28
1784	12172345	98 1/4	12941513	12 3/4	769167	14 1/2	3109385	25 1/2
1785	10033785	80 1/4	13497645	36 1/4	3463859	56 1/2	3082698	79 1/2
1786	11775577	49 1/4	13360011	47 3/4	1584433	97 1/2	3278050	60
1787	15564553	82	16086799	94	522246	12	3910006	17
1788	15474396	12	20351937	19 1/4	4876541	7 1/4	4035743	22
1789	15371104	62	21735662	52	6364557	90	3820236	8
1790	22964618	87	21641779	20	* 1322839	67	4664355	30
1791	25140622	—	—	—	—	—	—	—

Nota. Il n'est pas question ici du produit des douanes, dans les autres ports ou frontières de l'Empire : celle de Kiachta a produit, en 1776, 550 mille roubles : les principales marchandises, et dont les qualités ne

varient guères, acquittent leurs droits, d'après un tarif établi : les articles non spécifiés payent sur la déclaration de leur valeur ; savoir, les pelleteries, le bétail et les provisions de bouche, 23 pour $\frac{o}{o}$; les ouvrages de manufacture russe, 18 p^{r}. $\frac{o}{o}$; toute espèce de zibeline, 19 ; les miroirs, 16, outre 1 pour $\frac{o}{o}$ de toutes les marchandises pour le péage du canal ; et sur la somme totale des droits, 7 pour $\frac{o}{o}$, pour l'entretien et les frais des douanes. (*Voyez la suite, tome 3 des Découv. des sav. Voyag., page 213.*)

NOTICE *des Marchandises russes exportées et des Marchandises étrangères, ainsi que de l'Or et de l'Argent, importés au Port de Pétersbourg, dans l'année 1787, suivant les déclarations faites, comme aussi des Droits perçus et du nombre des Navires entrés et sortis.*

NOMS DES NATIONS.	Marchandises russes, exportées.		Marchandises étrangères, importées.	
Par des Sujets	*Roubles.*	*Cop.*	*Roubles.*	*Cop.*
Russes. . . . . P^{r}.	6357497	99 $\frac{3}{4}$	12229722	4
Anglais.	8188334	49 $\frac{3}{4}$	1569300	29
Danois.	454074	11 $\frac{3}{4}$	407290	68
Impériaux. . .	9869	46 $\frac{1}{2}$	134767	32 $\frac{1}{2}$
Hollandais. . .	76253	66 $\frac{1}{4}$	258010	82
Suédois.	89918	69 $\frac{1}{4}$	45848	75
Lubeckois. . .	33251	99 $\frac{1}{4}$	106910	63 $\frac{1}{4}$
Français. . . .	573200	91 $\frac{3}{4}$	132836	53
Italiens.	13203	15	7863	75

NOMS DES NATIONS. Par des Sujets	Roubles.	Cop.	Roubles.	Cop.
Hambourgeois. Pr.	33203	62	131679	85
Prussiens. . . .			11667	41 $\frac{1}{4}$
Suisses.			1591	50
Saxons.	923	80	39468	55
Portugais. . . .	66903	67 $\frac{1}{2}$	180435	20
Espagnols. . .	107747		34011	87
Mecklenbourg.			49230	
Par des négocians de diverses nations, et passagers. . . .	12871	83 $\frac{3}{4}$	89779	64
Par des capitaines. .	67344	26 $\frac{3}{4}$	134138	95
En tout. . . .	16086799	94	15564553	82

Il est arrivé 803 nav. : dans ce nombre, il se trouvoit 64 vaisseaux russes, dont 55 avec des marchand. et 9 avec des march. et du lest. 64

Vaiss. étrangers avec des marchandises. 222

— avec des marchandises et du lest. . 268

— en lest. 249

Total. 803

En 1787, les vaiss. suiv. sont partis :

Vaiss. russes, en y comprenant ceux qui ont changé le pavillon étranger pour le russe. 79

Vaisseaux étrangers (compris les russes sous pavillon étranger). 734

Total. 813

Il est resté en hivernage les vaisseaux suivans : Russes. 20

— étrangers, y compris les chargés. . 46

Total. 66

Tous ces vaiss. portoient ensemble :

les arrivans. . . . . . . 65925 lasts.

les partans. 64588

Etat de ce qui est entré d'Or et d'Argent en Russie, par le port de Pétersbourg, tant en Barres qu'en Monnoies étrangères, en 1787.

		Poud	℔	Sol.	Montant en monnoie étrangère.
Or en barres.			29	72	9830 R.
— en ducats.	1001		7	72	2533
Argent en barres.		16	3	20	17266
— en rixdal.	265798	449	7	42	385113 30
			Total.	. .	414742 R. 30

En 1787, la recette des droits et autres impôts, aux douanes de Pétersbourg et de Cronstadt, a été de 900 rixdalers et de ce qui suit :

Rixdalers au poids.			En Monnoie russe.		Val. des rixdal. en monnoie russe.		Total de la recette des droits en monnoie russe.	
Pouds.	℔	ʃ	Roubles.	Cop.	Roubles.	Cop.	Roubles.	Cop.
623	7	29 ¼	3472653	34 ¼	437352	83 ¼	3910006	17 ½

	R.	C.
En 1786, les droits et autres recettes, dans ces douanes, ont monté, tant en rixdalers qu'en monnoie russe, à . .	3278050	60
Ainsi la recette de 1787 a excédé celle de 1786 de . . .	631955	57 ½
En 1787, il a été encore reçu dans lesdites douanes ce qui suit, et qui n'a pas été compris dans les sommes ci-dessus; savoir :		
L'entret. des écoles et chant.	66231	91 ¼
Des marchandises non déclarées, qui ont été confisq. .	14788	90 ¼
Des marchandises dont l'importation est prohibée. . .	3934	85
La recette des droits aux douanes de Saint-Pétersbourg et de Cronstadt, de 1780 à 1788 et de 1772 à 1780, consiste en ce qui suit : de 1780 à 1788, en rixd. et monn. russe.	23987739	23 ½
De 1772 à 1780, les mêmes recettes consistoient en . .	14789654	79 ¼
Ainsi l'excédent des recettes, pendant ces huit dernières années, est de	9198084	44 ¼
La somme que l'inspecteur-général Chemækin et ses associés ont payée pour la ferme de la recette des droits de la douane de Pétersbourg, pour 8 années, se monte à . . .	12137917	44
La recette des 8 dernières années, qui étoit sous la direction de la couronne, se monte à	23987730	23 ½
Par conséquent la recette a augmenté, en 8 années, en comparaison des 8 années de la ferme, de la somme de .	11849821	70 ½

Etat des Bâtimens sortis de Pétersbourg, chaque année, et leur destination, depuis 1779.

Pour les six premières années, on se bornera à mettre le total et le nombre des vaisseaux anglais seulement, comme étant ceux dont il y a le plus, sans comparaison.

NAVIRES.	1779	1780	1781	1782	1783	1784
Anglais. . .	314	282	464	220	270	366
Autres. . . .	390	301	339	414	344	452
Total. . .	704	583	803	634	014	818

	1785	1786	1787	1788	1789	1790	1791
Amérique. .	7	10	11	10	19	23	20
Angleterre. .	349	379	394	542	460	519	526
Brême. . . .	2	1	2	1	4	1	2
Danemarck.	43	45	38	55	42	60	62
Dantzick. .	7	6	8	5	7	7	11
Espagne. . .	8	7	28	18	16	38	62
France. . . .	39	26	19	66	61	55	70
Finlande et Livonie. . .			10	5	12		
Hambourg. .	2	3	8	6	9	7	14
Hollande. . .	24	21	33	37	47	41	27
Italie. . . .	4	5	6	5	6	14	31
Lubeck. . .	36	38	43	54	46	47	43
Ostende et Bruges. . . .		2		3	4	4	24

Suite de l'Etat des Bâtimens sortis de Pétersbourg, chaque année, et leur destination.

NAVIRES.	1785	1786	1787	1788	1789	1790	1791
Portugal. . .	13	10	9	9	12	13	13
Prusse. . . .	26	32	38	32	34	48	51
Riga.		1					
Rostock. . .	12	15		21	29	25	25
Smirne. . . .		1					
Le Sund. . .	83	91	53	64	25	14	
Suède. . . .	24	32	37	11	4	16	55
Wibourg. .		5					
Windau (en Courlande).							1
Total. . .	670	731	752	944	837	932	1038

Marchandises exportées de Saint-Pétersbourg, pendant les années 1786, 1789 et 1791.

	1786.	1789.	1791.
		Pouds.	
Fer.	2018925	2072596	2646132
Chanvre. prem. sorte. .	973943	1710442	1627830
— seconde sorte. . . .	187603	181829	109697
— troisième sorte. . . .	161715	166975	88563
Etoupes de chanvre. . .	23167	35707	24582
Lin de 12 têtes. . . .	383809	289052	59914
— de 9 têtes.	51051	18567	12895
— de 6 têtes.	14596	5485	3104
Etoupes de lin.	19901	32725	19007
Cordages.	52972	61381	48660

Suite des Marchandises *exportées de Saint-Pétersbourg, pendant les années 1786, 1789 et 1791.*

	1786.	1789.	1791.
		Pouds.	
Suifs.	954431	1063412	632617
Chandelles.	[illegible]130	26170	29091
Savon.	2377	16196	6611
Cire.	4130	13036	1814
Bougies.	10	225	328
Huile de chanv. et de lin.	150083	295606	144865
Cuirs rouges.	123976	102200	104115
Cuirs à semelles.	10022	18133	17241
Soies de porc.	18400	18119	15501
Tabac.	9652	11322	6260
Crins de chevaux.	8077	9499	6755
Colle de poisson.	5516	5300	5583
Huile de poisson.	15697	———	170
Potasse.	39833	60654	86031
Caviar.	2476	27047	16893
Goudron.	4536	4433	3405
Poix.	1438	1144	———
Résine.	6659	10	———
Fer vieux à cercles et à cloux.	18436	34806	30726
Rhubarbe et Castor.	101 *l.*	102 *l.*	152
Anis.	239 *p.*	———	———
Duvets.	813	280	———
Plumes de lits.	———	236	1845
Poils de vaches.	10	500	8904
Beurre.	———	5941	1752
Houblon.	1160	556	———
Vieilles cordes.	———	1779	16915
Barbotine.	273	379	———
Terre rouge.	———	542	1501
Dents de poissons.	———	66	———

Suite des Marchandises *exportées de Saint-Pétersbourg, pendant les années 1786, 1789 et 1791.*

		1786.	1789.	1791.
			Pouds.	
Cuivre. . . .		46	———	———
Colle-forte. . .		———	7536	———
Grai. de zedoaire.		———	———	253
Réglisse. . . .		———	5	———
Fil de carret. . .		———	———	2161
Poils de brebis. .		10	———	———
			Archines.	
Nappages. . .		581957	405940	442038
Toile large. . .		139134	20716	38992
Toile étroite. .		510404	649581	69934
Toile imp. et ray.		31759	11201	14071
Toile à sacs. . .		762689	1220684	1163722
Calamanques. .		393428	897817	1032750
Tyc et Bran. . .		8816	———	———
Flams.	*pièc.*	23186	39848	21722
Ravendouks. . .		59548	108800	79893
Toile à voiles. .		42741	42046	38382
Nappes. . . .		———	———	61
Serviettes. . .		———	———	984
Peaux de lièvres.	*sacs.*	1757	440 *sacs.*	1325 *sacs.*
			518587 *pièc.*	618248 *pièc.*
—de petits gris. .	*sacs.*	1937	2264 *sacs.*	3325 *sacs.*
			38433 *pièc.*	130168 *pièc.*
—d'herm. et mart.	*sacs.*	1480	5133	2140
	pièc.	926		
— d'ours et de loups. . . .		2332 *pièc.*	2802 *pièc.*	2684
— de renards. .		5868	11130	9439
— de boucs et chèvres. . .	*sacs.*	98	9128	3712
	pièc.	52434	———	———
— de veaux. . .		887	18910	3710

Suite des Marchandises *exportées de Saint-Pétersbourg, pendant les années 1786, 1789 et 1791.*

		1786.	1789.	1791.
Fourrures. . .	*pièc.*	5732	———	———
Peaux de chats furets et marmott.		2120	376	32667
Queues de chev.		121963	121154	25005
— de renards, herm. et p. gris.		300	199360	473610
Nattes.		139648	162800	271825
Planches. . . .		1958268	2319192	3523221
Mâts et Poutres. .		2004	897	1162
Os et Cornes de bœufs. . . .		19920	82200	70640
Langu. de bœufs.		———	197	1768
Peaux de mar. et chamois. . .		1162	———	———
Leviers et formes de charrue. .		———	2220	6615
Froment. . . .	*chetw.*	10559	———	11320
Seigle. orge. avoi.		23816	———	———
Graine de lin .		24742	———	20364
Chénev. et linette.		———	48824	14

De plus, en 1786, 83 perches, 300 piques, 92 paires de rames, 11731 pouds de bois divers; — 1789 : 189 chetw. de cumin, 3331 kuhl de farine de seigle ; 800 couvertures, 2863 douelles à pipes, 245 jambons, 21 touloupes, 315 paires de pantouffles, 20 oxhofts de cranpoires, 481 arsch. tickings, 1467 douz. de langues fumées, 370 barres de bois. — 1791 : 85338 douelles à pipes, 48516 lattes, 5261 pièces de bois carré.

On évalue le commerce de Saint-Pétersbourg aux deux tiers, environ, du commerce total de la Russie, depuis qu'il a été augmenté de plusieurs millions. La raison en est que, jusqu'à ce moment, il s'étoit fait une contrebande énorme, par terre, du côté de la Livonie; il entroit jusqu'à sept ou huit millions de roubles de marchandises pendant qu'on n'en déclaroit aux douanes que cinq à six cent mille. Le gouvernement a enfin réprimé cet abus, en ordonnant qu'il n'entreroit par terre, que les marchandises de la Pologne, et que toutes les autres entreroient par mer : aussi, dans les deux dernières années, l'importation a-t-elle considérablement augmenté : on peut évaluer la commerce total de la Russie à trente cinq millions de roubles. La balance est actuellement à son désavantage, parce que ses fabriques, ses manufactures, ses exportations enfin, restent toujours au même point, et que le luxe, augmentant tous les jours, nécessite de plus grands envois de l'étranger.

Revel, qu'on ne croiroit pas susceptible, par sa position, de faire un grand commerce, reçoit, par an, pour la valeur de sept à huit millions, de roubles ; en voici la raison : il existe ici une loi, par laquelle, du moment que les marchandises, qui s'estiment par la valeur, et non par le poids, comme les objets de luxe, les

meubles, les bijoux, les modes, etc., ont été taxées, la douane peut les prendre, en payant 20 pour % de plus; c'est pour empêcher qu'on ne taxe trop bas ces marchandises, qui payent 30 et 40 pour % de leur valeur : à Pétersbourg, il devient dangereux de faire ces essais, vu qu'il y a un grand nombre de capitalistes, et qu'on peut y être pris plus aisément; au lieu qu'à Revel, y en ayant fort peu, le risque est moins grand, et les capitaines préfèrent, par cette raison, d'y aborder.

Le commerce de la Russie, avec l'Angleterre, est extrêmement au désavantage de cette dernière puissance, qui perd environ un million sterling. En 1791, il est entré à Pétersbourg 1,023 bâtimens; il en est sorti 1,029; dans le nombre, environ 250 anglais, sur 509, chargés de planches; et autant (250) dans les autres ports de Russie. Les planches coûtent 20 cop. la pièce, de douze à vingt pieds de long, sur onze pouces de large, et dix-huit lignes d'épaisseur. Le fer, de 135 à 150 copecks le poud. On compte à Pétersbourg une vingtaine de maisons anglaises; une seule à Archangel. Les bâtimens hollandais étant ceux qui, par leur construction, prennent le moins d'eau, entrent à Petersbourg jusqu'au port de cent vingt lasts, quoiqu'il

qu'il n'y ait que huit pieds, au plus, à la barre de la Néva.

Les Russes sont très-hardis dans le commerce, sur-tout pour les grandes entreprises qui ne sortent pas de leur pays : car, dès qu'il s'agit de longs trajets de mer, leur courage les abandonne ; ils craignent cet élément (1) : de long-temps encore le Russe ne sera au pair des autres nations de l'Europe, pour la marine, pour le commerce ; leur bonne foi est très-suspecte. Ils vendent toujours argent comptant (et la moitié d'avance), les productions de leur pays : ils achètent celles des autres à douze, dix-huit, et vingt-quatre mois de terme. Qu'on juge si un pareil commerce peut être favorable aux étrangers. Encore ne seroit-ce rien, et prendroit-on ses arrangemens en conséquence, si on étoit sûr d'être payé ; mais rien de plus ordinaire, au moment de l'échéance, que la demande d'un nouveau délai, et quelquefois un refus formel

(1) Les Français auroient tort de se formaliser de ces craintes ridicules, puisque les navigateurs de notre nation ont des préjugés aussi absurdes sur le Catégat, qui est, à la vérité, une mer dangereuse, mais que l'expérience et une longue pratique ont rendue tout aussi familière aux Anglais que les autres.

de payer : le débiteur se déclare banqueroutier, et le créancier en est pour sa dette et ses frais, s'il a eu la sottise d'en faire. On voit donc que la bonne foi, le vrai, le seul appui du commerce, n'existe pas en Russie, ce qui prouve que c'est encore une des parties où la réformation n'a influé que très-foiblement. Cependant quel Empire a plus de débouchés pour exporter ses productions ! les mers Baltique, Noire et Caspienne lui en fournissent des moyens multipliés : plusieurs ports, dans la Baltique, reçoivent les richesses de l'Europe et de l'Amérique. Pétersbourg et Riga sont les deux principaux. Le premier (c'est-à-dire Cronstadt), fait seul fort au-delà de la moitié du commerce total de la Russie. La France est, de toutes les nations, celle dont le commerce avec la Russie est le plus considérable : mais il ne faut pas croire, pour cela, que le plus grand nombre de vaisseaux soit français, comme on a dû le voir par les états ci-dessus. Les Français, avec des lumières, de l'aptitude à la navigation et au commerce, aiment mieux laisser à l'Angleterre et à la Hollande le soin de porter dans le Nord leurs nombreuses productions, et se contentent d'envoyer 50 à 60 vaisseaux où ils pourroient en envoyer au-delà de 500 : lorsque la saison permet de faire deux voyages de France à Pétersbourg,

les profits sont très-considérables ; cela arrive quelquefois : nous avons vu, en juillet 1791, un vaisseau arriver du Hâvre en douze jours : le vent d'ouest règne presque continuellement en été. Les abus sont tout aussi saillans pour les chargemens de retour. En 1789, plusieurs navires français débarquèrent leurs cargaisons à Pétersbourg, et n'ayant rien à prendre en échange, s'en retournèrent à vide, quoiqu'il y eût des chargemens de blé pour la France, point encore embarqués : les capitaines français consentoient à les prendre à la moitié du fret ; mais on préféra de *faire venir* des bâtimens de Hollande pour les charger du transport de nos blés ; quelle sotise, quelle absurdité !

Les douanes sont encore un obstacle au commerce en Russie, et sur-tout à Pétersbourg : elles sont trop chères : l'expédition n'est pas assez prompte, et les commis pas assez surveillés. Les marchandises y restent souvent plusieurs semaines ; les abus de tout genre y sont portés plus loin que par-tout : l'obligation de payer la moitié des droits en rixdalers de Hollande, les rend encore plus exhorbitans, parce qu'il faut les acheter fort cher, à proportion du taux du change : c'est par le change seul que l'on peut connoître l'accroissement du commerce : il ne suffit pas que le montant général en roubles soit

au-dessus du montant de l'année précédente ; il faut que la quantité des marchandises exportées le soit aussi.

La douane est un grand bâtiment à arcades, fort bien situé : il se dégrade en plusieurs endroits : heureux sont ceux qui peuvent y avoir des magasins ; car c'est peut-être l'endroit du monde où il se commet le plus de friponneries et les plus grands désordres (1) ! On avoit commencé à construire une nouvelle bourse, qui étoit absolument nécessaire. Celle-ci s'annonce fort bien : la salle principale sera une vaste rotonde, et les cabinets, au bout, seront pour des bureaux.

Le nombre des vaisseaux marchands appartenans à la ville de Pétersbourg, ne va pas au-delà de 50, au plus, si on n'y comprend pas les alléges de Cronstadt, et les petits bâtimens de cabotage. Les plus gros de ces 50 ne portent

---

(1) Près de la douane, sont les colléges, bâtiment immense de plus de 100 arcades, construit par Pierre premier : il y avoit réuni douze colléges, où se traitoient à peu près toutes les affaires de l'Empire : aujourd'hui, il n'y en a plus que trois. Ce bâtiment est absolument dégradé, et le rez-de-chaussée ne peut se comparer à rien pour la mal-propreté et le désordre qui y règnent.

pas plus de cent cinquante lasts ; la plus grande partie est construite dans d'autres ports, comme Lubeck, etc. Les matelots coûtent six à sept R. par mois, et sont nourris ; ils ont coûté jusqu'à 12, pendant la guerre, et 15 même au gouvernement, sur les vaisseaux russes. La moitié des équipages doit être russe (c'est-à-dire des matelots ; mais le capitaine et le pilote ne le sont pas ordinairement), pour jouir des privi-léges, qui sont la remise du huitième sur les droits d'importation, et de trois huitièmes sur ceux d'exportation ; de plus, ils payent tous les droits en roubles. On ne peut embarquer un esclave de la couronne, ni d'un seigneur, sans une permission expresse ; et, si on ne le ramène pas, on paye le taux de la caution, hors du cas de mort bien prouvée.

Depuis le premier janvier 1786, le traité des Anglais est fini : ils n'ont plus de remise pour les droits, et payent comme les autres. La rixdale de Hollande, coûtoit, en novembre 1791, un rouble 88 copecks ; elle a été depuis à 200 ; et la douane la reçoit pour un rouble 25 : ainsi, pour 1000 roubles, on paye la moitié en papier, les 500 autres coûtoient 751 roubles, environ ; les 1000 roubles coûtoient donc, par le fait, au-delà de 25 pour % de plus ; il faut toujours payer la moitié en rixdales de Hollande, espèce ;

cela est indispensable, à quelque prix qu'elles soient : 14 doivent peser une livre.

Les esclaves ne peuvent pas faire de lettres de change, eux-mêmes, ce qui n'empêche pas qu'ils ne trouvent un grand crédit (1). Il n'y a point de compagnie d'assurance à Pétersbourg, ni en Russie : on assure en Angleterre ou en Hollande, et à Hambourg. Londres assure au meilleur marché : en 1791, les assurances ont été de 3 $\frac{1}{2}$ pour $\frac{o}{o}$ pour Livourne ; 4 pour Ancône, dans la belle saison ; jusqu'à 5 en automne : pour les ports de l'Océan, Nantes, le Hâvre, Bordeaux, etc., 2 pour $\frac{o}{o}$; sur les bâtimens de sapin, l'assurance augmente de 2 à 3 pour $\frac{o}{o}$. Les assurances à Amsterdam ou à Ham-

---

(1) Un négociant anglais, établi à Pétersbourg, nous a dit qu'il fournissoit annuellement à un mougik à longue barbe pour cent mille roubles de draps, sur son seul billet, à un an de crédit : cet homme partoit au printemps, alloit vendre ses draps, ne reparoissoit plus à Pétersbourg jusqu'au printemps prochain ; alors il payoit l'emplette de l'année passée, en reprenoit autant à crédit, et repartoit : ce négociant ne savoit seulement pas quel étoit son pays, ni où il pourroit le prendre, en cas de non-payement ; mais cette confiance extrême ne seroit pas bien placée avec tous.

bourg sont ordinairement au pair : Amsterdam n'assure pas les bâtimens de sapin.

Le change a été, il y a plus de trente ans, à 57 sous de Hollande pour le rouble : mais il y avoit alors un numéraire immense en Russie : en 1790, il a été de 31 à 27 ; au commencement de 1791, à 27 ; à la fin, de 30 à 28 : on ne croit pas qu'il s'élève jamais à 35 (1). De 1702 à 1709, il s'est élevé à 100 sous de Hollande : il est vrai que les roubles étoient beaucoup meilleurs. En 1710, les ducats de Hollande valoient de 105 à 110 copecks ; ils ont valu,

(1) Cette variation extrême du change deviendroit fort onéreuse aux employés du gouvernement, dans l'étranger : aussi, pour éviter des plaintes fondées, il est établi que ses agens extérieurs sont toujours payés à cinquante sous de Hollande par rouble ; c'est un taux très-avantageux pour eux, auquel le change ne reviendra jamais : ainsi un ministre touche, pour mille roubles, 2500 florins de Hollande. Cet usage pourroit être proposé au gouvernement français, s'il consentoit à suivre l'exemple d'une nation quelconque ; car il est de fait que nos employés dans l'étranger (nos consuls nommément), touchant deux ou trois louis au lieu de cent, doivent mourir de faim ; ce qui nous paroît compromettre étrangement la dignité du premier peuple de l'univers.

en 1791, quatre roubles et au-delà ; ils valent encore aujourd'hui plus de trois et demi.

MONNOIES DE RUSSIE.	Val. dans le pays.		Titre.		*Poids, titre et taille des Monnoies russes.*
Monnoies d'or.	*Roub.*	*Cop.*	*kar.*	*gr.*	Le poids de l'or et de l'argent est composé d'une livre divisée en 96 solotnicks. Un solotnick d'or fin vaut 2 r. 75 cop., plus ou moins ; un solot. d'argent vaut 19 à 20 cop. : cette liv. pèse 118 ducats de Hollande, sortant de la monnoie ou bien 100 liv. d'Amsterdam font 120 livres de Russie. Suivant l'ukase du 13 novembre 1755, l'impériale doit contenir 3 $\frac{88}{90}$ sol. d'or du titre de 88
Impériale. . . .	10	,,	18		
Demi-impériale.	5	,,	,,		
Ducat russe. . .	2	25	23	6	
Ducat.	2	,,			
Rouble d'or. . .	,,	100			
Demi-roub. d'or.	,,	50			
Monnoies d'argent.	*Copecks.*		drs.		
Le rouble. . . .		100	9	$\frac{1}{2}$	
Demi-r. poltinick.		50			
Quart de roub. polupoltinick. .		25			
Pièce de . . .		20			
Pièce de . . .		15			
La Griwne. . .		10			
Piat copec ou pièce de . .		5			
Monnoies de cuivre.					
La griwne. . .		10			
Piat coppek ou pièce de . .		5			
Pièce de . . .		4			
Grosche ou gros.		2			
Copecks. . . .		1			
Denuctik, denga, Moscak. . . Mosofsky. . .		$\frac{1}{2}$			
Poluchk. . . .		$\frac{1}{4}$			

MONNOIES DE REVEL.	Val. dans le pays.
Rouble. . . .	1
Livonnaise. . .	1 $\frac{1}{24}$
Rixdaler. . .	1 $\frac{1}{4}$
Daler courant. .	$\frac{7}{15}$
Griwne (dans le roub., il y en a).	10
Altin vitten.. . .	80
Copeck. . . .	100
Monnoies de Riga.	
Lævendaler. . .	1
Rixdale. . . .	1 $\frac{2}{15}$
Florin.	3 $\frac{2}{5}$
Marc.	17
Marc ferding. .	34
Ferding. . . .	68
Gros d'Albert. .	75
Gros courant. .	102

L'altine est une monnoie imaginaire qui vaut 3 cop. : le peuple s'en sert dans tous ses calculs.

solot. qui répondent à 22 kar.

Les impériales d'or, sous Elizab., étoient de vingt-un kar. ; sous Catherine, elles sont au titre de 18 kar., ce qui fait, quant au tit., une différence réelle d'un roub. et 73 cop. par impériale; quant au poids, la différence est de 31 p. $\frac{0}{0}$, ce qui en fait une, pour la valeur, de 3 roub. 10 cop. : en ajoutant ces deux différences, on en a une de 4 roub. 83 copec. par chaq impériale, ce qui porteroit la valeur intrinsèq. des impériales de Catherine seulement, à 5 roubles 17 cop. Tels sont les calculs que l'on trouve dans l'ouvrage intitulé : *Essai sur le Commerce de Russie*, *in*-8. : nous les croyons exagérés : on peut avancer que la valeur de l'impériale, comparée avec 10 roubles, qui est son estimation courante, est de 7 roubles, ce qui n'est assurément pas trop D'une livre d'or, au titre de 94 sol. ou 23 kar. $\frac{1}{2}$, on taille 117 ducats $\frac{1}{2}$, qui valent 2 roub. $\frac{1}{4}$. D'après des essais faits à Paris, sur une impériale, on a trouvé qu'elle pesoit un peu moins de 310 gr. $\frac{1}{10}$, au tit. de 22 kar.

Le rouble doit contenir 6 $\frac{1}{8}$ solot. d'argent, et être au titre de 9 deniers $\frac{1}{2}$ ou 76 solot. Cependant 10 roubles, de la même année, essayés à Londres, ont pesé de 37 à 39 pences, et quelque chose, ce qui fait une différence si considérable, qu'elle suppose, ce que nous ne sommes pas éloignés de croire, ou une grande négligence, ou une grande friponnerie dans la fabrication des monnoies. Jusqu'à la bataille de Narva, le titre des monnoies d'argent étoit tellement haut, qu'un sieur Perry en fit passer en Angleterre, sur lesquelles il fit un gain de plus de trois pour cent. Pierre premier, manquant d'argent, fit battre des roubles qui avoient la même valeur que les anciens, avec un poids moindre de $\frac{1}{4}$. Les rixdalers de Hollande, qui ne valoient auparavant que 55 copecks, en valurent alors 106. Les anciens roubles de Pierre premier n'étoient, pour la plupart, que des rixdalers de Hollande, refrappés au titre de 13 loths, 15 gr. Il y en avoit 14 dans une livre, poids de Russie, et ils contenoient 82 $\frac{1}{3}$ solot. d'argent fin. Les derniers roubles du même prince contenoient 70 solot. d'argent fin, au titre de 11 loths 12 gr. et dans la livre, 14 roub. 40 cop. Ce poids se soutint sous les règnes de Catherine première et de Pierre II. Le titre augmenta sous les impératrices Anne et Elisabeth. 15 roub. 84 cop. faisoient la livre de Russie, contenant 77 solot., au titre de 12 loths 15 gr. Sous l'impératrice actuelle, il y a eu une nouvelle altération des monnoies. La différence entre le rouble de Catherine et celui d'Elisabeth est, quant au poids, de 21 cop., et, quant au titre, de 17 copecks, ce qui fait 38 pour $\frac{0}{0}$. Il y a dans un poud 633 roubles, 60 copecks, à raison de 15 roub. 84 cop. la livre. Le rouble de 1759, au titre de 9 deniers 16 grains, essayé à Paris, pesoit 489 gr. La livonaise ou livonine de 1757, essayée à Paris, étoit au titre de 9 den. 1 gr., pesoit 499 gr., et un peu plus de $\frac{4}{5}$ de gr. Le lœ-

vendaler est une monnoie de Hollande, introduite par l'impératrice Elisabeth pour avoir cours en Livonie et en Esthonie ; il est au titre de 11 den., et équivaut à la livonine. Selon Newton, son titre n'est que de 8 den. 22 gr. Le marc de Revel, poids de l'or et de l'argent, a 16 loths 64 quintins, ou 256 ærleins. A Riga, le marc, poids de l'or et de l'argent, n'est que la demi-livre, poids de commerce, et se divise, pour l'or, en 24 carats, le carat, de 12 gr. ; et pour l'argent en seize loths, le loth, de 18 gr. Le marc d'argent ouvré est au titre de 13 loths. La marque de l'essayeur est deux clefs croisées.

Le cuivre que la couronne achète aux particuliers, à raison de 6 roubles le poud, vaut, en monnoie courante, 16 roubles, ce qui fait un bénéfice de 166 pour $\frac{0}{0}$. Ce profit immense doit donner lieu à une contrebande considérable, et encourager les faux monnoyeurs. Sous l'impératrice Elisabeth, on vérifia qu'il n'y avoit que huit millions de cuivre sortis des monnoies de l'Empire, et que, néanmoins, il s'en trouvoit douze dans la circulation. Les Suédois ont contrefait, dans la dernière guerre, la monnoie de cuivre, mais on la reconnoît facilement à la bonté du métal et à la perfection du coin. Il faut convenir qu'il est difficile de voir une monnoie plus mal frappée et plus incommode.

Observations.

Les impériales et demi-impériales sont assez rares dans la circulation ; les ducats, sur-tout ceux de Catherine, sont encore moins communs. Pour le rouble et demi-rouble d'or, ils sont marchandises, et se trouvent assez difficilement ; aussi ont-ils un prix de fantaisie. Les seules monnoies d'or et d'argent qui aient cours en Russie sont les ducats de Hollande, les écus d'Albert, marqués à la croix de Bourgogne, et sur-tout le rixdaler

et écu de Hollande. On est obligé d'acquitter dans cette monnoie la moitié des douanes de Russie. Toutes ces monnoies n'ont point une valeur fixe : elles varient selon les changes et selon leur poids. Les autres monnoies étrangères se vendent selon leur titre et leur poids.

L'exportation de toute espèce de monnoie russe est sévèrement défendue, aussi bien que celle des billets de banque. Ces billets sont extrêmement multipliés, et, comme la fabrication en est absolument dans les mains du souverain, il est impossible d'en évaluer la quantité. Comme leur émission ne dépend aussi que de sa volonté, on ne sauroit prévoir l'étendue qu'il leur donnera. Les plus petits billets sont de 5 roubles, ce qui est fort gênant quand on fait quelque emplète de peu de valeur, et qu'on reçoit forcément en monnoie de cuivre ce qui reste de son billet. 25 roubles en cuivre, pèsent un poud. En 1776, la différence entre le cours du cuivre et de l'argent étoit de 3 pour $\frac{0}{0}$; elle a été, depuis, à 25, et elle étoit encore à 12, en octobre 1791. Le rouble en cuivre vaut 16 sous de Hollande, et $\frac{1}{4}$, et près de 18 pences d'Angleterre ; le cop. est égal, à quelque chose près, à 11 den. $\frac{1}{10}$ de France. Le *moskok* est une monnoie qui a cours dans toute la Moscovie, et principalement à Archangel où elle est aussi monnoie de compte. Les livres de commerce s'y tiennent en roubles, grivnes, et moskocks.

La proportion de l'argent à l'or est, en Russie, comme un à 13 $\frac{85}{100}$. Quoique la Russie ait de grandes relations commerciales avec les principaux États de l'Europe, notamment avec l'Angleterre, elle n'a réellement de change ouvert qu'avec la Hollande. Pour que le rouble d'argent fût au pair avec les rixdalers de Hollande, il devroit valoir, *d'après l'essai sur le commerce de Russie*, 44 $\frac{3}{8}$ sous de Hollande. Il n'est pas à présumer qu'il ait jamais cette valeur.

Empreintes.

Toutes les monnoies russes portent d'un côté l'effigie du souverain, avec la légende en russe, et de l'autre l'aigle impérial.

POIDS DE RUSSIE.	Valeur dans le pays.	Valeur de Franc.	POIDS DE RUSSIE.	Valeur dans le pays.
			RIGA.	
La liv. bercheroot, contient.	32 *loths.*		La livre *pfund* contient	
Le loth. .	3 *solot.*		Marc. . .	2
Le solotnick. . .			Once. . .	16
	3 *grains*		Loth. . . .	32
Le grain. .	10 *scrup.*		Quintins. .	128
Lescrupul.			Le *loof* ou quintal.	100 *liv.*
Le poud. .	40 *livres.*	$33\frac{24}{5}$ *l.*		
Berkovetz	10 *pouds.*	$334\frac{1}{5}$ *l.*	Le schipfund. .	400
			Le last ordinaire de 72 schip.	4800 *liv.*

REVEL.

La livre ou pfund a la même division que celle de Riga : 19 livres de Revel font 20 liv. de Russie.

NARVA.

Le poids de la ville, réduit à celui de Russie, est de 4 pour $\frac{0}{0}$ plus pesant : on ne se sert que de ce poids à Narva.

La livre de Russie répond, selon de Lisle, à $\frac{8369}{10000}$ de la livre de France, et selon Euler et les tables de Leipsick, à $\frac{8371}{10000}$. On estime ordinairement à 20 pour $\frac{0}{0}$ la différence entre le poids de Russie et celui de France : le poud de Russie rend, à Riga seulement, $39\frac{1}{8}$ liv. ; mais, dans les douanes, il est compté pour 40 livres, poids de Riga.

Mesures pour les Marchandises sèches.	Valeur dans le pays.	Pouces cub. de France.	Mesures pour les Marchandises sèches.	Valeur dans le pays.	Pouc. cub. de Fr.
Le tchetvert contient. . .		9832	ment et d'orge, ou 16 tchetverts de Russie. .	288	
Osmine. .	2				
Payoc. . .	4				
Tchetverick*. . .	8	* Selon de Lisle 1305; selon l'Encycloped. 1229.	Le last d'avoine, de pois et de drèche. .	360	
Garnitzen, Garnetse.	64				
Sac, Koul.	10 *tchetv.*				
RIGA.			REVEL.		
Loofs. . .	6 *külmits.*	3285	Tonne ordin. . . .	4 *loofs.*	4940
Tonnen. .	12	6570	NARVA.		
Le last de seigle. . .	270				
— de fro-			Tonne. . .	798 *kapp.*	8172

Le tchetvert de Russie n'est point égal en capacité, dans diverses provinces de la Russie, principalement à Moskou et à Nowogorod ; le tchetvert de cette dernière province étant de 50 pour $\frac{0}{0}$ plus grand que celui de Moscovie, Archangel et Pétersbourg ; celui de la province de Plescow est encore plus grand. 15 tchetverts sont environ un last de Hollande : on compte qu'il faut un tchetvert $\frac{1}{2}$ de seigle pour ensemencer une décetine. Le sac de grosse farine doit peser 9 pouds et 12 liv. ; le sac de blé, année médiocre, en pèse environ 8 ; année commune, 9, et lorsque le grain est plein, 10.

Sac, mesure de longueur pour les pelleteries, est de 3 archines.

Mesures pour les Liquides.	Valeur dans le pays.	Pintes de Paris.	Mesures pour les Liquides.	Val. dans le pays.	Pintes de Paris.
Scroko-vaia-Botka ou ton. contient. .		$533\frac{1}{3}$	La barriq. de vin et d'eau-de-vie de Bordeaux.	6	
Ancres. .	$13\frac{1}{3}$	40			
Védro de 621 pouc. cub., d'après de Lisle. . .	40	$13\frac{1}{2}$	REVEL.		
Tcheverki ou $\frac{1}{4}$ de vedro. .	160	$3\frac{1}{3}$	Oxhoft ou barrique de vin contient :		
			Aamh. . .	$1\frac{1}{2}$	
Osmouki ou Kroutchka. . .	320		Ankers. . .	6	1800
			Stofs. . . .	180	60
Czarkas. .	3520		Quartiers..	170	
RIGA.			NARVA.		
		Pouces cubes.	Mêmes divisions de mesures qu'à Revel.		
Fuder ou tonnen, contient.			Le stof. . .		65
Aamhs.. .	6				
Ancres. .	24	1830	La barri-de vin de Bordeaux doit rendre, à Pétersbourg, 19 vedros.		
Viertels. .	120				
Stofs, dont 10 pour le védro de Russie.	720	61			
Le bott de vin d'Espagne, mesure. .	12 *ank.*				

Mesures pour les Longueurs.	Valeur dans le pays.	Lignes de France.
Pied anglais. . .	12 *lignes.*	135
Pied du Rhin. . .	12 *lignes.*	144
Versckohs, dans l'archine. . .	16	
L'archine. . . .		218 $\frac{3}{10}$
La sagène, saschèn, toise de Russie.	3 *archin.*	
Décetine, mesure des terres. . .	3200 *sag. car.*	109783 *pieds car.*
Verste, mesure itinéraire. . . .	500 *sag.*	3285 *pieds.*
Verste ancienne, dans Paucton. .		5080 *pas géom.*
RIGA.		
Pied.	12 *pouces.*	121 $\frac{1}{2}$ *lignes.*
Ellen, mesure. .	24 *pouces.*	243
REVEL.		
Pied.	12 *pouces.*	118 $\frac{70}{100}$
Aune, ellen. . .	24 *pouces.*	237 $\frac{40}{100}$
NARVA.		
Ellen, aune. . .		265 $\frac{1}{5}$
Archine. . . .		315 $\frac{2}{5}$

Le pied de Moscovie est plus grand que celui de France, ayant 148 $\frac{8}{10}$ lignes de pied de roi ; mais généralement on ne se sert, en Russie, et sur-tout à Pétersbourg, que du pied anglais ou de celui du Rhin. Les marchands comptent 1 $\frac{5}{8}$ archine pour l'aune de France, selon P. Martin, vice-consul, de

de France à Moskou Pierre Ier. régla l'archine à 318 $\frac{3}{10}$ lignes, ce qui est justement l'estimation de Delisle et de Vinsheim : M. Charpentier, dans son traité, intitulé : *Elémens de la Langue russe*, est de leur sentiment, ainsi que Paucton, qui discute le pour et le contre fort au long. L'encyclopedie méthodique est pour l'estimation d'Euler et de Sthélin, et ne donne à l'archine que 315 $\frac{2}{5}$ lignes : on compte 104 $\frac{1}{2}$ verstes au degré, et environ 4 $\frac{1}{5}$ à la lieue commune de France, de 25 au degré.

Observations.

D'après une lettre d'Euler à M. de la Lande, datée de Pétersbourg, 1767, et une lettre de Jacques Stehlin, de la même année, au même, et citée dans Paucton, on voit que les étalons, pour la plupart des poids et mesures, n'existent pas, ou existent avec des différences sensibles, et que MM. de Lisle et Vinsheim, qui, en 1738, furent chargés par l'académie des sciences d'évaluer l'archine avec le pied de roi, diffèrent, dans leur estimation, de 3 lignes d'avec celle donnée par MM. Euler et Stehlin.

Dans une note de la lettre d'Euler, il est dit, en parlant de la mesure pour les liquides, appelée krudska, ou huitième partie du védro : *Hujus mensuræ figura est cylindrica, diameter 5 dig., 5 $\frac{1}{2}$ lin. ; altitudo 3 dig. 7 $\frac{1}{2}$ lin. Londinensium hæc mensura diametri et altitudinis non est accuratissima, sed pro meo scopo sufficiebat, cum précisione metiri non licebat.*

CHAPITRE XVII.

Château de Péterhof,—d'Oranienbaum. Czarskoselo. Paulotzki. Gatchina. Tchesmé. Pella.

NOUS avons rendu compte de la raison qui nous a fait rejeter ici ce chapitre, dont la place étoit marquée dans le volume précédent, où pourtant nous l'aurions laissé, si nous avions prévu la longueur de celui-ci.

Le chemin de Pétersbourg à Péterhof est par-tout magnifique : il est bordé presque continuellement (mais beaucoup plus à gauche) de maisons de campagne : il y en a peu de remarquables pour l'architecture : quelques-unes sont jolies : celle du comte Bruce, à huit verstes ; du prince Galitzin, à dix, où est un beau salon ; du comte Soltikoff, à douze ; de M. Kitrof, à quatorze, bâtie et meublée à la turque, sur le modèle d'une campagne du grand seigneur : elle a appartenu au prince Repnin.

Le grand échanson Naryskin a une fort jolie maison, à quatre verstes, sur la droite : les jardins sont agréablement coupés d'allées et de pièces d'eau : leur entretien est énorme : le pro-

priétaire y déploie une grande magnificence. Les dimanches, toutes les personnes de sa connoissance, ou seulement celles vêtues décemment, y ont entrée, et y trouvent, à volonté, toutes sortes de rafraîchissemens, et de la musique. La maison du comte Strogonoff, à Kaminiostrow, est dans le même genre, et un rendez-vous très-à la mode, les dimanches d'été.

Tous les jardins, sur la route de Péterhof, sont sur des marais, et par conséquent, faits de terres rapportées : on conçoit ce qu'ils ont dû coûter.

Strelna, à seize verstes, sur la droite, est un château impérial qui n'a jamais été achevé : il y a de belles serres, et on y jouit d'une vue pittoresque : un peu plus loin, est le couvent de Saint-Serge, où s'arrêta l'impératrice, le jour de la révolution. Péterhof est à vingt-six verstes de Pétersbourg.

Château de Péterhof. La principale façade est sur les jardins, l'autre étant irrégulière : elle est composée d'un corps de logis de sept croisées ; de deux ailes avançant un peu de cinq ; deux autres ailes de douze (une de moins d'un côté) sur le même alignement que le corps de logis principal ; deux ailes encore en arrière de trois ; puis deux galeries à un étage, de dix ; et au bout deux grands pavillons à dômes dorés à neuf,

en tout, 85 croisées : l'architecture n'en est pas bonne.

Le vestibule est petit et écrasé : la première pièce est une salle de billard dorée, où sont 368 petits tableaux représentant les plus jolies figures d'hommes et de femmes, en toutes sortes de costumes, par le comte Rotari. L'expression de plusieurs est remarquable : cette collection est charmante, et l'on peut dire unique : on assure que ce sont des portraits; mais il est permis d'en douter. Deuxième pièce, revêtue en laque de la Chine. Troisième, chambre à coucher de S. M., quelques portraits. Quatrième, espèce de divan à la chinoise, portrait de l'impératrice Elisabeth. Cinquième, aussi à la chinoise. Sixième, divan dont la boiserie a été faite par Pierre Ier. Il y a beaucoup de bois doré, et de mauvais goût, notamment aux chambranles des portes : dans toutes ces pièces, ou à-peu-près, on remarque dans un coin le portrait d'un Saint, selon l'usage. La chapelle où conduit une petite terrasse, est jolie et bien décorée; à gauche du billard, pièce en laque. Jolie salle à manger ornée de trophées, le salon richement doré, le plafond peint. Grande salle de bal ou d'audience, de 78 pieds sur 44, avec les portraits de Pierre Ier., Catherine, Anne, Élisabeth, et de l'impératrice,

en uniforme du régiment des gardes, comme elle étoit le jour de la révolution : vis-à-vis, quatre tableaux, de *Hackert*, représentant les victoires d'Orlow dans l'archipel (1). Dans la pièce suivante, douze tableaux de batailles navales : salle de bal de 75 pieds, ornée de glaces, avec une grande profusion de bois doré : un seul tableau occupe le plafond, mais il représente plusieurs sujets : il est médiocre : on va par une terrasse aux appartemens des jeunes grand-ducs, qui sont de la plus grande simplicité, mais fort complets : le premier étage où ils sont est tout en bois ; c'est un bâtiment ajouté.

Les jardins sont ce qu'il y a de plus remarquable : les eaux en sont fort belles ; c'est sans doute ce qui a fait donner à cet endroit le nom de Versailles de la Russie. Il ne faut cependant pas croire, quoiqu'en disent les Russes (et même M. Le Clerc), que Péterhof soit au-dessus de Versailles, ou qu'il lui soit seulement comparable : Versailles étoit, il y a vingt ans, autant

(1) C'est à M. Hackert que le cômte Orlow a donné, dans la rade de Livourne, le spectacle d'un vaisseau sautant en l'air, pour qu'il connût encore mieux le sujet qu'il devoit traiter : peu de modèles ont coûté plus cher.

au-dessus de Péterhof, qu'il est aujourd'hui au-dessous. Plusieurs pavillons sont épars dans les jardins, qui sont grands et beaux, peut-être un peu monotones.

Maison de Pierre Ier. Son sallon, sa chambre à coucher et sa cuisine : le lit est étroit, mais long de six pieds et demi : on a conservé tous les meubles, et jusqu'aux draps qui sont de la plus grande finesse. Cette maison est dans le goût hollandais, en briques non revêtues; en tout six pièces, et deux galeries en boiserie, avec quelques petits tableaux : on y voit le czar vêtu en patron, à table avec sa maîtresse; la scène se passe en Hollande. Une petite pièce au bout, et puis une terrasse baignée par la mer : le corps de logis seul est en briques, ainsi que les galeries du côté de la mer; le reste en bois : il y a devant un joli jet d'eau et des attrapes; plus loin un bassin carré avec une jolie gerbe; on nous a assuré qu'il y avoit 550 tubes : deux belles fontaines dans le genre de celles de la place Saint-Pierre à Rome; c'est dommage qu'elles soient en bois : à côté une nappe d'eau sur une pente très-rapide, mais qui fait peu d'effet, sur-tout de près; les deux côtés sont garnis de mauvaises statues, huit seulement en marbre; les autres en plomb blanchi : il y a dans tout le jardin une grande quantité de statues de plomb doré.

Monplaisir : pavillon à côté de la maison de Pierre le Grand : rien de remarquable, tout y est très-simple (1) ; un escalier duquel l'eau tombe dans un bassin ; au haut sont cinq statues, d'autres sur les côtés et devant, peu en marbre, presque toutes en plomb, et mauvaises ; au bas de l'escalier sont deux jets d'eau superbes, qui fournissent une masse d'eau très-considérable, et s'élèvent fort haut. *Marly*, pavillon à côté d'une grande pièce d'eau, qui n'a rien de curieux absolument, non plus que *l'Hermitage*, autre pavillon où est une table de confidence.

Près du château est une terrasse, et au bas un bassin avec une infinité de jets d'eau, dont l'ensemble fait un joli effet ; il y en a dans tous les genres : on a, de cette terrasse, la vue d'un canal assez court, attenant au bassin ; à son extrémité on voit une petite rotonde, qu'on illumine les jours de fête ; sur les bords, des petites fontaines jaillissantes, fort médiocres. Bain pour la cour, consistant en une grande pièce d'eau peu profonde, où l'on descend par des escaliers ; elle est *sub aere*, mais on ne peut y être vu de nulle part : à côté plusieurs

---

(1) M. le Clerc place ici les portraits du comte Rotari : il se trompe, ou on les a changés.

cabinets : dans la pièce d'eau sont diverses sortes de jets, entr'autres une gerbe tournante, d'un joli effet. — Le jardin anglais n'étoit que commencé en 1791 ; on y bâtissoit sur le plan de Quarenghi, un grand pavillon de quinze croisées sur neuf. L'eau qui fournit les bassins vient de 24 verstes. Quoique les Russes le prétendent, que quelques voyageurs, entr'autres M. Coxe, l'aient répété, nous osons assurer que les eaux n'y jouent pas toujours, même au milieu de l'été. Nous devons ajouter que les canaux et les conduits sont entretenus avec soin ; car on a eu la complaisance de les faire toutes jouer pour nous ; mais à chaque bassin, on commençoit à notre arrivée, et on finissoit à notre départ.

Les villages de Péterhof et d'Oranienbaum sont misérables, et tels qu'on ne s'attend pas à les trouver à côté de maisons impériales.

De Péterhof à Oranienbaum neuf verstes : elles ne sont pas marquées, et tout le chemin se fait dans des sables.

Oranienbaum. Ce château étoit celui que Pierre III affectionnoit le plus ; il en avoit eu la jouissance long-temps avant de monter sur le trône, et cette habitation nous paroît devoir mériter en effet la préférence sur toutes les maisons de campagne impériales : on ne doit pas

y chercher la bonté du sol, qui est introuvable autour de Pétersbourg, jusqu'à une grande distance : il faut donc se contenter de la position, et à cet égard aucun site ne peut être comparé à celui d'Oranienbaum ; on y découvre en plein, Pétersbourg, Cronstadt, le golfe et sa côte septentrionale : on regrette que les dépenses énormes faites à Péterhof, ne l'aient pas été à neuf verstes plus loin. Mentzikow à été possesseur de ce château, qui ne consistoit alors que dans le corps de logis du milieu.

La grande cour est régulière, ayant au fond le corps-de-logis principal, et sur les côtés deux ailes en arcades. La façade, sur le derrière, donne sur une terrasse où l'on jouit de la superbe vue dont nous avons parlé. Le bâtiment principal a, de ce côté, quinze croisées, et deux ailes qui se prolongent circulairement, ayant chacune vingt-cinq croisées, avec un seul étage : au bout de ces ailes, deux pavillons, dont l'un est la chapelle, d'une forme fort agréable, et bien décorée, et l'autre un joli salon où étoit une grande quantité de porcelaines. Les deux pavillons communiquent par une terrasse au grand corps-de-logis, lequel est composé, au premier étage, de quinze à seize pièces point grandes, meublées proprement, mais sans magnificence : un salon doré, et en glaces, est

ce qu'il y a de plus riche, sans l'être beaucoup. Ce sont les appartemens de Pierre III, mais qu'il habitoit rarement, étant presque toujours à la forteresse (1). Au rez-de-chaussée sont les appartemens destinés à l'impératrice, lorsqu'elle vient ici, ce qui est fort rare; ils consistent en plusieurs petites pièces, bien meublées, et rien de plus.

Dans un autre pavillon est une petite galerie de tableaux très-médiocres; la plus grande partie est de portraits de princes, parens ou alliés: Pierre III y est en uniforme blanc; les portraits de ce prince ne sont pas communs. En effet il semble qu'il ne devroit plus en exister, puisqu'on a pris tant de soin pour faire disparoître ses médailles, et tout ce qui peut retracer la mémoire de cet infortuné monarque. Cependant nous aimons à croire que la noblesse russe n'a besoin ni de ses portraits, ni de ses médailles, pour n'en jamais perdre le souvenir.

Plusieurs pavillons dans les jardins: un de dix-sept croisées de face, à un étage: au milieu un

---

(1) La forteresse est une petite maison, à quelque distance du château que Pierre III habitoit de préférence: elle n'a que six petites pièces, conservées dans le même état, soit pour la distribution, soit pour l'ameublement.

salon en stuc, mal imité ; à droite deux petites pièces, puis un salon, décoré à la chinoise (fait à Pétersbourg) : sur le retour une jolie chambre à coucher, et trois petites pièces. Dans l'une vingt-deux figures de toutes les nations, peintes en bustes : plusieurs sont fort jolies, et seroient beaucoup mieux placées dans un boudoir. D'un autre côté les appartemens du grand-duc, qui n'ont rien de curieux ; jolie salle de billard, et quelques autres pièces. Une de ces dernières est pavée en mosaïque ; nous y avons vu une tapisserie brodée en canons de verre, et trois belles tables de diverses pierres de composition, faites en 1767, par M. Martin, de Magdebourg, actuellement employé à la manufacture de Péterhof. La tapisserie est fort peu de chose en elle-même, mais elle devient précieuse, quand on sait qu'un morceau en a été brodé de la propre main de l'impératrice. Ce pavillon est celui que S. M. affectionne le plus, dans ses courses à Oranienbaum.

Pavillon auquel commence une colonnade d'ordre toscan (à colonnes accouplées), de treize cents pieds de long, formant une galerie. Cette colonnade règne des deux côtés : au milieu est *la montagne volante :* M. Coxe l'a décrite très-exactement ; il ne s'est trompé qu'en la plaçant à Péterhof, et le voyageur, traduit par *Chan-*

treau, en 1794, l'a copié mot à mot, jusques dans son erreur. Ce genre d'amusement fort extraordinaire, quoiqu'il paroisse dangereux au premier coup d'œil, ne l'est nullement : nous voulûmes en faire l'expérience, mais le concierge du pavillon nous dit qu'il ne pouvoit le permettre sans contrevenir aux ordres de ses supérieurs. Qoique M. Coxe dise qu'il n'y a de voitures qu'à une place, il y en a à deux, en face l'une de l'autre. Le côté opposé au pavillon se termine en forme circulaire. Le pavillon est joli, on y a une vue charmante de la mer, du salon au premier étage ; une terrasse règne tout à l'entour.

Pavillon de sept croisées, avec deux ailes ; il n'étoit pas encore meublé. — Bateau fort long, et large de sept pieds et demi, fait d'un seul arbre.

Auprès du château, salle de spectacle isolée, en bois, à deux rangs de loges ; elle est petite, et ne vaut pas la peine d'être vue.

Les jardins sont assez grands ; quelques statues de marbre y sont répandues : presque toutes médiocres ou mauvaises.

Au bas de la terrasse du château commence un canal d'environ deux verstes, qui va jusqu'à la mer. On assure qu'il a été fait en une nuit, mais on ne force personne à le croire.

Czarskoselo. Maison impériale située à vingt-deux verstes de Pétersbourg, sur la route de Novogorod. On trouve à la vingt-deuxième verste deux arcs de triomphe; ensuite, à gauche, un village chinois qui n'est pas fini, la guerre de la Suède ayant interrompu les travaux. L'impératrice a eu le projet de le peupler de Chinois. A droite un petit pavillon chinois. La cour du château est immense; elle est entourée en totalité de bâtimens fort bas, pour les offices, les cuisines, etc. La façade du bâtiment a sept cent quatre-vingt pieds, soixante-dix-neuf croisées et trois étages: les ailes douze croisées. Cette façade est décorée, d'un bout à l'autre, de colonnes et de pilastres corinthiens et composites. Il y a des cariatides entre les fenêtres, qui, de même que tous les ornemens sans exception, sont dorés, ce qui est complètement ridicule et d'autant plus déplacé dans ce pays, que la rigueur du froid endommage tout beaucoup plutôt qu'ailleurs: de plus, l'architecture est lourde et d'un mauvais genre, ce qui fait qu'en tout, on peut regarder ce château comme le chef-d'œuvre d'un goût barbare et sauvage. Il a été bâti par l'impératrice Elizabeth, dont le chiffre se voit encore en plusieurs endroits. Nous avons vu un appartement qu'on préparoit au rez-de-chaussée pour le prince Potemkin: le parquet

étoit de différens bois étrangers, et coûtoit 100 roubles, l'archine carrée. L'entrée principale du côté des jardins est détestable, ainsi que les quatre statues de marbres qui la décorent. La chapelle est toute en bois doré, fort richement ornée. Nous sommes montés par un petit escalier très-hardi, aux appartemens du grand-duc et de la grande-duchesse : ils sont jolis et bien meublés, mais n'ont rien de remarquable : tout y est doré; boiseries, portes, bois de fauteuils, etc. Dans la salle de billard, beaucoup de tableaux, aucun de saillant : une grande partie a souffert. Salon carré de plus de trente pieds, revêtu d'ambre du haut en bas; quatre tableaux de mosaïque de Florence; des pilastres en glaces : il y a des endroits dégradés dans le revêtement, qui n'a pour lui que sa singularité, car il fait très-peu d'effet. Dans le salon suivant, les portraits de Catherine Iere. et d'Elizabeth. En prenant à gauche, on trouve les appartemens des jeunes grands-ducs, et en continuant tout droit, deux pièces avec des pilastres en verre et du papier doré par-dessous; décoration misérable et faite pour des enfans. Salle après laquelle est le grand escalier au milieu du palais, dont la rampe est en bois, et qui est même ridiculement mesquin pour un aussi grand édifice. De l'autre côté de l'escalier,

on trouve les appartemens de S. M. Salon carré. Galerie de bal, de cent quarante pieds sur cinquante-deux : elle occupe deux étages, treize croisées doubles de chaque côté, dont quatre ne donnent pas de jour. Entre chacune des glaces beaucoup de dorure; des girandoles entre chaque croisée d'en-bas : à chaque extrémité deux poëles et un grand buffet à gradins, chargé de vases de porcelaine. Grand salon carré, éclairé comme la galerie, avec un grand buffet de même. Salon éclairé de même, où est un bassin de porphyre de Russie. Salle de billard. Salon en arabesques faites à Rome. Autre revêtu, jusqu'à hauteur d'appui, en lapis lazuli; les pilastres du haut en bas de même, ainsi que quatre tables ou consoles : beau parquet incrusté de nacre de perle : le plafond, les coins et les dessus de porte en arabesques, mais qui sont d'une maigreur affreuse auprès du reste de l'ameublement. Le meuble a été brodé en France. Salon chinois avec un billard, orné et meublé à l'avenant. Cabinet en colonnes imitant le porphyre; ensuite une communication avec l'appartement du favori. Cet appartement est composé de quatre petites pièces, et d'une cinquième servant de sortie par un autre côté. Revenu dans le salon en lapis lazuli, et prenant à gauche, on trouve deux pièces, ensuite le cabinet dit *des miroirs*.

Cabinet de l'impératrice, orné en verres bleus et bronzes dorés. Chambre à coucher de S. M., fort petite, décorée en verres violets et bronzes dorés : ces deux pièces sont entièrement revêtues de verre blanc. Cabinet ou Divan en glaces et arabesques. Le cabinet des miroirs donne sur une petite terrasse, auprès de laquelle est une galerie couverte, de deux cent soixante et quelques pieds de long : au milieu est une seconde galerie vitrée, longue et très-étroite, qui ne renferme rien : on voit autour quelques bustes et statues d'après l'antique, fondus en bronze à l'académie des arts : au bout un escalier à rampe, donnant sur le lac, au bas duquel sont la Flore et l'Hercule Farnèse en bronze, fondus à Pétersbourg : les colonnes qui soutiennent la galerie sont de briques, cannelées et d'ordre ïonique. En bas, dans le nouveau jardin, est la famille de Niobé, en bronze, et la Cléopatre qui attend son pendant. Il y a aussi un théâtre chinois assez petit, fort décoré, à deux rangs de loges.

On traverse un petit jardin de fleurs, qui conduit au bain, auquel sont adossés plusieurs statues et bustes en bronze, d'après l'antique.

Bain. La 3e. pièce est revêtue en agate et jaspe de Russie : il y a quatre colonnes en marbre, isolées; plusieurs bas-reliefs en bronze doré:

un assez grand tableau de mosaïque de Florence, et quelques petites statues et bustes en marbre. 4e. Pièce, huit statues en marbre blanc, portant des candelabres, faites à Pétersbourg; huit colonnes de marbre de Russie : bas-reliefs en marbre sur les cheminées, venus de Rome; quatre petites statues antiques, fort restaurées; quatre vases dans des niches, de pierres fines de Russie. 5e. Pièce, comme la 3e., revêtue en marbre, agate et jaspe : deux petites statues dans des niches. On arrive à l'escalier fait comme celui dont il a été parlé ci-dessus : il ne porte sur rien : les marches en sont de granit gris. Il y a quatre statues antiques de marbre sur l'escalier : au bas, à la porte, deux bustes antiques de marbre. On entre à droite (en venant de la porte), dans le bain de S. M., qui n'a rien de particulier; il consiste en une grande cuve revêtue de plaques d'étain : petite salle où sont deux petites statues en marbre. Divan, avec quatre colonnes de marbre de Russie. 3e. Bain russe, fort petit. De l'autre côté du bain, pièce avec cheminée et quatre colonnes de marbre.

La Grotte : c'est une grande salle en trois divisions, fort dégradée et très-mal entretenue : ce qui frappe en entrant, est *Voltaire*, assis dans un fauteuil moderne, précisément au milieu de la salle, fait par Houdon en 1781, très-res-

semblant et bien exécuté. Nymphe couchée, qu'on dit antique. Cinq ou six statues antiques fort restaurées. Huit statues modernes en marbre blanc. Deux colonnes de jaspe; beaucoup de bustes et de bas-reliefs : tout cela est dans la division du milieu. Côté droit, deux colonnes de marbre noir et blanc, antiques. Plusieurs vases, bustes, bas-reliefs. Hercule avec sa massue, forte nature, antique, restaurée, d'un travail médiocre. Grand bassin de granit de Russie, d'une seule pièce, porté sur trois pieds de granit, représentant des lions; six pieds trois pouces de diamètre. Beau bassin en marbre de différentes couleurs. Plusieurs vases modernes faits en France, avec de jolis bas-reliefs. Diane, par Houdon, au milieu. Beau vase de pierres fines de Sibérie. Beau tronçon de porphyre de Sibérie. Trois colonnes de marbre, antiques, de différentes couleurs. Achille, buste antique, passant pour la pièce la plus précieuse de cette collection, a été acheté en Italie par M. de Schouvalow. Le même en bronze, fondu à l'académie. Côté gauche, deux colonnes de porphyre antiques. Petit bassin antique, avec des bas-reliefs en dedans, représentant une tortue, une écrevisse, une grenouille et un serpent : il est porté par trois dauphins. Une espèce de sarcophage avec des cannelures, et deux têtes de lion te-

nant des anneaux. Joli vase d'agate de Sibérie, de différentes couleurs. Dans une niche au fond, beau vase de marbre de Sibérie, porté sur un grand piédestal de granit poli. De cette grotte, la vue donne sur un lac, très-agréable en été : c'est où est posée la colonne rostrale, dont nous parlerons tout à l'heure. A gauche du lac sont les ménageries, d'une construction assez bizarre. De l'aîle où sont les appartemens de S. M., qui donne sur les jardins et qui est ornée de douze colonnes (l'aile correspondante n'en a pas), on voit la pyramide élevée à l'honneur du comte Romantzow : un peu plus loin, à gauche, la montagne des traîneaux, dans le genre de celle d'Oranienbaum, mais beaucoup moins longue, plus loin la salle du concert. On en dit le parquet de mosaïque antique : il représente l'enlèvement d'Europe, et n'est pas tout antique, à beaucoup près. Entre la salle du concert et la montagne des traîneaux, un piédestal de marbre et un grand vase de même, en l'honneur du comte Romantzow : ces trois objets sont dans le même alignement. Sur le lac est la grande colonne rostrale en l'honneur du comte Orlow; il y a une petite île, une maison et un petit bois : la colonne de marbre et l'aigle en haut, de bronze : sur les faces du piédestal, l'inscription, les vaisseaux pris, et

diverses positions de l'armée, en bronze et bas-reliefs. Sur le chemin de Sofia à Czarskoselo, à gauche, on trouve l'arc de triomphe érigé en l'honneur du comte Orlow : il est de marbre de différentes couleurs : dessous est une grille en fer, servant de passage pour entrer dans les jardins. Une ruine en forme de colonne, surmontée d'un petit pavillon de mauvais goût. Sur la route de Sofia à Moskou, porte de fer d'architecture gothique, isolée, de deux pièces fondues en Sibérie, avec deux petites statues fondues ensemble. Pyramide de marbre de Russie, de quatre sagènes au plus; au-dessous sont des cinéraires antiques.

Eglise. La première pierre en a été posée par S. M. et le grand-duc, en 1782; elle a été ouverte le 20 mai 1788; a coûté 130 mille roubles, non compris l'argenterie: il y a entr'autres choses, une belle lampe suspendue au milieu de l'église; elle vaut 15 mille roubles: c'est un présent de l'impératrice. Cette église a quatre faces : sur chacune sont quatre colonnes cannelées de briques blanchies, d'ordre dorique grec. L'intérieur a huit colonnes et huit pilastres d'ordre ionique, de granit venu de Suède : elles ont trois sagènes de haut et sont d'une seule pièce : les bases et chapiteaux en bronze; ces colonnes sont isolées. Au milieu de l'église est un dôme

et quatre plus petits aux coins : la hauteur totale sous le dôme, est de douze sagènes. Il y a quelques tableaux médiocres, et le projet est d'y en mettre beaucoup plus. Cette Eglise est très-claire et très-jolie.

Chapelle de Landskoï, à une grande verste de Czarskoselo : elle est en briques blanchies : on y monte par de simples marches de granit. L'intérieur est un octogone, dont quatre côtés sont plus grands. A droite de l'autel (en le regardant), est le mausolée de Landskoï, en marbre blanc, isolé : au-dessus est une urne de marbre noir, de Russie, sans aucune inscription. Ses armes sont sur le devant : sur les côtés, un vase, et une rosette, le tout en relief. Landskoï est enterré dessous, dans la chapelle souteraine, dont le pourtour contient dix tombes, faites dans l'épaisseur du mur, et chacune étant pour deux cercueils, l'un sur l'autre, il y a place pour vingt personnes. Cette chapelle a été consacrée le 15 mars 1791 : elle a cinquante-huit pieds, dans sa plus grande longueur, et a coûté 70,000 roub. Tout y est d'une extrême simplicité ; mais elle mérite d'être vue à cause de celui pour qui elle a été faite, et de la place qu'elle occupe à côté du château que la souveraine habite une partie de l'année. — Les eaux de Czarskoselo sont toutes amenées par l'art : la nature n'a rien fait dans ce

lieu. Le lac, dont on ne peut jouir que l'été, est ce qui contribue le plus à son embellissement. Nous ne parlerons pas des serres, objet fort important dans ce pays : elles occupent un grand espace, et sont ce qu'elles doivent être dans un climat tel que celui-ci. — De Czarskoselo on ira voir Paulotzki, à une lieue.

Paulotzki. Cette maison où le grand-duc passe tout l'été, est fort peu de chose à l'extérieur, mais elle est décorée intérieurement avec tout le goût imaginable. On entre d'abord dans une petite cour demi-circulaire, avec une galerie à colonnes d'ordre toscan : le bâtiment, fort petit, est surmonté d'un dôme, entouré de petites colonnes : dans le vestibule sont quelques statues imitant le bronze. — Salle à manger en rotonde, éclairée à l'italienne, revêtue en stuc ; quatre statues et leurs bas-reliefs en marbre. — Salon orné de seize colonnes imitant le marbre vert antique, de beaux bronzes dorés, venus de France ; huit statues en plâtre, d'après les plus belles antiques ; très-belle table de malachite de Sibérie, et autre, de vert antique. — Jolie petite salle de billard, en rotonde. — Bibliothèque de la grande-duchesse, fort jolie : plusieurs morceaux des Gobelins, donnés par le roi, lors du voyage du grand-duc en France : jolie collection de douze petites copies de l'antique, en marbre, dont les neuf

muses; quatre bustes de grandeur ordinaire. — Joli boudoir, richement orné en marbre, porphyre, arabesques, bronzes, etc. : deux grands bustes; deux colonnes de porphyre. — Chambre à coucher de la grande-duchesse: le meuble en est charmant: le bois doré du lit a coûté seul 50,000 livres. — Joli cabinet de toilette, revêtu en stuc. — Autre cabinet où est la collection des *Volpato*, enluminée. En sortant par là, on trouve de l'autre côté de l'escalier l'appartement du grand-duc : dans la seconde pièce, statue en marbre d'un satyre. — Bibliothèque : plusieurs bustes, et trois statues, aucune en marbre. — Cabinet : vase d'albâtre; trois pièces de tapisserie des Gobelins. — Rotonde, aboutissant au grand salon : tout cela est au premier étage. Au rez-de-chaussée, il y a un appartement que le grand-duc occupe souvent, mais dont aucune pièce n'offre rien de curieux. En tout ce château est meublé, et décoré avec tout le goût possible. Il appartient à la grande-duchesse.

Gatchina, château, appartenant au grand-duc, où il passe l'automne, à dix-huit verstes de Czarskoselo; le bâtiment tout en pierre de taille (1) est d'une belle architecture, mais bien

(1) Nos lecteurs remarqueront cette distinction,

moins élégamment meublé que Paulotzki. — *Camarone*, architecte anglais, a beaucoup travaillé, tant à Czarskoselo qu'à Paulotzki.

Tchesmé, à un peu plus de six verstes de Pétersbourg, sur la route de Moskou. Jusqu'à Czarskoselo les verstes sont de différens marbres et granits. Il y a des poteaux de distance en distance, pour y placer des lanternes : mais, jusqu'à Tchesmé, la plupart sont sans lanternes, et même sans fer pour les assujettir. Peu après la première verste, on trouve un fossé, à moitié creusé, qui doit former un canal autour de la ville ; il est marqué, comme déjà existant, sur la carte. On doit, à l'endroit du chemin, bâtir une porte de granit, dans le genre de celle de Péterhof : on la voit même dans l'alignement. Un peu plus loin, à main gauche, est un grand bâtiment de briques ; il a une forme demi-circulaire. Le milieu a quarante-huit croisées, les deux ailes chacune vingt-trois, et douze colonnes. La profondeur sur les côtés, en dehors, quinze croisées. On dit ce bâtiment destiné pour les chasseurs ; il est presque fini, et tout de briques. Pour arriver au château de Tchesmé,

---

parce que *tous* les bâtimens, en Russie, que nous disons bâtis simplement *en pierres*, sont en briques blanchies.

on passe sur un petit pont, ensuite sous une petite porte avec deux tours, de grandeur inégale, et faisant un assez joli effet; de là, on arrive au château, qui consiste en un massif de bâtiment de briques, carré. Aux quatre coins; une tour, surmontée d'une plus petite, et au milieu une tour plus grande que les quatre autres, avec des créneaux. Tout autour de ce bâtiment et des tours, il y a des ouvertures, de distance en distance, faites comme les embrasures qu'on voit encore dans les vieux châteaux. Chaque tour a quatre croisées; chaque intervalle entre les tours en a six. Il n'y a qu'un étage: le rez-de-chaussée a des fenêtres grillées, et arrondies par le haut. Celles du premier étage sont terminées en pointes, à la manière gothique. Nous n'avions point de permission, et nous avons trouvé facilement du monde pour nous conduire dans l'intérieur. La porte par laquelle nous sommes entrés, donne dans un vestibule voûté, de forme ronde, ayant quatre portes de communication, placées sans nulle régularité. Un escalier, pratiqué dans l'une des tours, aboutit aux appartemens. Ils se communiquent tous, et sont distribués autour d'un grand salon rond. Dans la première chambre on trouve les portraits du roi de Sardaigne, Emmanuel III; de Guillaume, prince d'Orange, et de sa femme.

Seconde chambre, M. le comte d'Artois, et sa femme. On ne peut rien voir de plus horrible que ces deux tableaux, sur-tout le premier, peint en 1773, par *Alizard*. Monsieur, Madame. Le prince héréditaire de Sardaigne, son épouse, le roi de Sardaigne, la reine. *Troisième chambre.* Le duc de Montferrat, le duc d'Aoste, le duc de Génevois, le comte de Maurienne. *Tour.* Le roi d'Espagne Charles III, l'Infant d'Espagne, aujourd'hui Charles IV; le pape Ganganelli. *Première chambre.* L'Infant de Portugal, la princesse de Brésil, le roi de Portugal, la reine, un prince de Portugal, encore enfant. *Beiræ princeps. Seconde chambre.* Le prince Ferdinand de Prusse, sa femme, le roi actuel de Prusse, sa seconde femme. Frédéric, roi de Prusse, sa femme, le prince et la princesse Henri. *Troisième chambre.* Maximilien, archiduc d'Autriche, grand-maître de l'ordre Teutonique. *Tour.* La mère de Gustave trois, le feu roi et la reine de Suède. Louis XV, fort bien peint, par *Thomire*, 1773. *Première chambre*, vide, et disposée pour recevoir des portraits. *Seconde chambre.* Le roi, la reine de Danemarck, le Prince-Royal de Danemarck, le roi d'Angleterre, la reine; deux fils du roi d'Angleterre, dans le même tableau. *Chambre troisième.* L'impératrice, le grand-duc sa première et sa seconde femme. Dais de velours

rouge, avec des galons d'or : dessous est le portrait de l'impératrice, devant elle une table, sur laquelle est une écritoire du plus beau travail, faite à Paris. Les victoires d'Orlow y sont représentées dans de petits médaillons fort artistement disposés. Le sablier et l'encrier ont la forme de mortiers : entr'eux est un médaillon assez grand, en émail, représentant l'embrâsement de la flotte turque : derrière, un mât brisé avec une voile étendue ; derrière elle est une pendule, et au-dessous un médaillon en émail, représentant Orlow devant l'impératrice qui lui donne le grand cordon de Saint-Georges. La voile tombe si bas qu'il faut se baisser pour appercevoir le médaillon. Aux deux coins de la voile sont deux canons, soutenus par des enfans. Voilà ce que nous avons pu saisir de l'ensemble de cet ouvrage, parfaitement bien exécuté en bronze doré, et en argent, sur du bois d'ébène. Près de l'impératrice sont, d'un côté, le dernier roi de France, alors dauphin ; de l'autre, le roi de Naples. Le portrait de la reine de Naples est à côté de celui de son mari ; de même pour la reine de France : l'empereur Joseph, Marie Thérèse, le grand-duc de Toscane Léopold, sa femme, l'archiduc de Milan, son épouse, l'infant et l'infante de Parme. Ces portraits sont pour la plupart détestables, quelques-uns moins

mauvais, mais on n'en trouveroit pas un à citer. Les figures sont de grandeur naturelle, et tous les personnages en pied ; la preuve qu'on ne néglige point cette collection, précieuse par les sujets qu'elle représente, c'est qu'on étoit occupé à placer les doubles croisées lorsque nous y sommes allés. Au-dessus des tableaux, et autour des appartemens sont les portraits, en médaillons, des czars et des souverains du pays jusqu'à Catherine II : ils sont en bas-relief, entourés d'un cercle doré, et paroissent de marbre. Près du château est une chapelle dont l'intérieur a quelque chose qui plait, malgré la bizarrerie de sa construction. Cet édifice est comme nos chapelles gothiques, avec cette différence, qu'il est, de plus, chargé de dômes dorés, et dans les coins, de plusieurs ornemens dorés, ayant une forme pyramidale. L'intérieur est fort simple, et n'a rien de particulier. Les jardins sont infiniment peu de chose. Nous sommes revenus joindre la grande route de Péterhof par un chemin de traverse qui doit être détestable dans la mauvaise saison.

Pella. Château impérial, sur la route de Schlusselbourg, à trente-une verstes de Pétersbourg : après avoir passé la *Tosna*, sur un pont, on le trouve à gauche, bordant le chemin. C'étoit une fort petite maison que l'impératrice

a acheté en 1784, pour y faire construire un palais. La situation en est fort agréable : la Néva, sortant du canal de Ladoga, coule vers le sud, et remonte ensuite vers le nord, pour tomber dans la Baltique, à la même latitude : c'est à l'angle qu'elle forme, et par conséquent à son point le plus méridional que Pella est situé : le fleuve y forme un superbe bassin, et la vue est fort belle à l'endroit où le palais lui est adossé. C'est un assemblage immense de bâtimens de briques, composé d'un grand corps-de-logis à un étage de vingt-trois croisées sur le devant, et autant sur la rivière, et six grands pavillons carrés de onze à treize croisées à deux étages. Dans le grand corps de logis, qui a treize sagènes de haut, et vingt-huit de largeur, est une salle immense, d'environ trois cents pieds, recevant le jour par cinq grandes fenêtres qui forment un demi-cercle à chaque extrémité, et vingt-trois yeux de bœuf de chaque côté dans la longueur : ils sont fort élevés, et donneront peu de jour. En avant, à droite et à gauche, sont deux grandes cours, entourées de bâtimens ; un grand corps de logis, et huit petits pavillons de sept croisées sur cinq : tous les corps de logis, et grands pavillons sont ornés de colonnes : les huit de la principale façade sont corinthiennes, et ont dix-sept archines de haut. Le tout commu-

niquera ensemble par des arcades : il n'y avoit de fini, en octobre 1791, que le grand corps-de-logis, les grands pavillons, et deux autres corps-de-logis pour les cuisines, etc. La maçonerie seule étoit faite : les briques point revêtues ; rien de fini dans l'intérieur. Les appartemens sont très-vastes, et, en général, nous croyons que l'architecture de ce palais trouvera peu d'admirateurs : c'est une grande masse de bâtimens, et voilà tout.

Fin du Tome quatrième.

TABLE
DES CHAPITRES
Du Tome quatrième.

CHAPITRE Ier. *ENVIRONS de Moskou. Couvent de Trotzkoï. Koskova. Maisons imp.* Pag. 1
CHAP. II. *Présentation à la Cour. Fêtes et Bals. Ordres de Russie. Grades.* 19
CHAP. III. *Ukase sur les priviléges de la noblesse. Assemblée de la noblesse du gouvernement de Pétersbourg. Ukase sur les priviléges des villes et bourgeois.* 41
CHAP. IV. *Education et mœurs de la Noblesse. Usages de la société.* 71
CHAP. V. *Des Etrangers en Russie, et en particulier des Français. Opinion des Russes sur les Suédois, et sur Gustave III.* 83
CHAP. VI. *Luxe des seigneurs russes, leur goût et leur manière de vivre.* 99
CHAP. VII. *Sur le prince Potemkin. Des Ministres. Des Favoris. Princesse Darschkoff.* 115
CHAP. VIII. *Précis du règne des Souverains, depuis Pierre Ier. jusqu'à Pierre III.* 145
CHAP. IX. *Pierre III. Catherine II. Le Grand-Duc.* 177
CHAP. X. *Etat militaire. Dépense du soldat et de l'officier. Cavalerie. Des Recrues et Hôpitaux. Régimens des Gardes.* 212
CHAP. XI. *Marine impériale. Cronstadt.* 234
CHAP. XII. *Etendue. Population. Climat. Productions.* 216



CHAP. XIII. *Gouvernement. Sénat. Titre des Nobles. Revenus de l'Etat. Lois pénales. Knout. Postes.* 279

CHAP. XIV. *Spectacles. Musique de cors de chasse. Clubs de Pétersbourg. Foire de Noël. Boutiques. Marchands et Ouvriers. Libraires. Marché aux maisons.* 299

CHAP. XV. *Des Paysans. Leurs maisons. manière de vivre. Usages. Bains.* 318

CHAP. XVI. *Commerce. Douanes. Changes. Monnoies. Poids et Mesures.* 333

CHAP. XVII. *Châteaux de Peterhof, d'Oranienbaum. Czarskoselo. Paulotzki. Gatchina. Tchesmé. Pella.* 370

Fin de la Table.

ERRATA

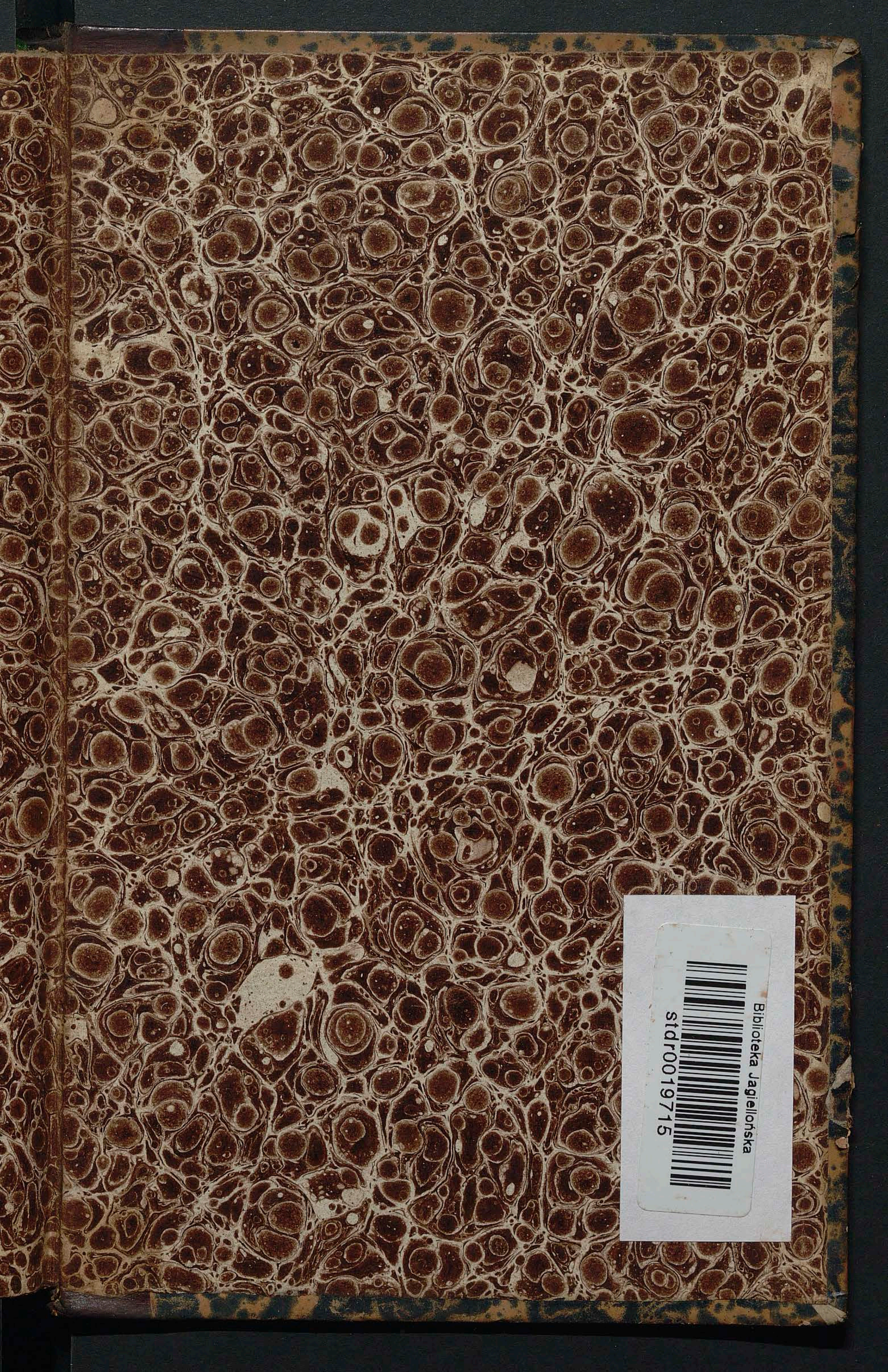
Du Tome quatrième.

Page 3, ligne 13, puds : *lisez* pouds.
Page 9, ligne 11, daus : *lisez* dans.
Page 17, ligne 23, portraits *lisez* portraits;
id. id. bouts. *lisez* bouts
Page 39, ligne 24, où on étoit : *lisez* où on en étoit.
Page 162, ligne 2, assita : *lisez* assista.
Page 299, chapitre II : *lisez* chapitre XIV.
Page 353, ligne 8, le russe ne sera : *lisez* les russes ne seront.

Fin du tome quatrième.






Biblioteka Jagiellońska
stdr0019715

